

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



2 TIM. III, 14, 15.

SEPTIÈME ANNÉE

1867

VEVEY

A. ET J. RECORDON FILS

MONTBÉLIARD

F.-A. SCHUTTEL

Vovey. — Impr. Alph. Recordon.

THE SCENE OF THE BOMBING OF THE HOUSE OF COMMONS



LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

SEPTIÈME ANNÉE

Ramoth de Galaad ;

*ou les puissances spirituelles de méchanceté
dans les hauts lieux.*

Vous ne pourriez trop graver dans vos esprits, mes jeunes amis, que si quelqu'un désire véritablement faire la volonté de Dieu, il est sûr d'être conduit au droit chemin. Vous savez qui est celui qui a dit : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais elle est de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine, si elle est de Dieu, ou si je parle de par moi-même » (Jean VII, 17). Si les jeunes gens désirent faire la volonté de leurs parents et de leurs instituteurs, il ne leur sera pas difficile, en général, de savoir ce qu'ils doivent faire. La vraie difficulté est un esprit rebelle. Il en est de même dans les choses de Dieu ; si vous désirez véritablement être un chrétien et vivre pour plaire à Dieu, Dieu vous en montrera le chemin. Il est assez clairement décrit dans sa parole : et nous y voyons, comment, à l'occasion, il peut en-

voyer un ange pour rapprocher et le chercheur sincère et celui qui doit lui montrer le chemin du salut par la foi en Jésus-Christ. Deux exemples de cette espèce sont rapportés dans les Actes (VIII, 26 ; X, 3-6, 22). En outre et surtout Dieu travaille par son Esprit et, pour l'encouragement de tous ceux qui sentent leurs besoins et désirent arriver à la pleine certitude des enseignements divins et à cette connaissance de Christ que l'Esprit de Dieu seul peut donner, il est écrit : « Si donc vous, qui êtes méchants, savez bien donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père qui est au ciel donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent? » (Luc XI, 13.)

Mais il est un autre fait extrêmement solennel, cher lecteur, et cependant aussi certain que celui dont nous venons de parler ; c'est que si quelqu'un désire être trompé, préfère un mensonge à la vérité, les moyens de déception abondent autour de lui. Il peut paraître étrange qu'on aime à être trompé et cependant cela n'est pas rare, même pour les choses de cette vie. Un garçon désire faire quelque partie avec ses condisciples, mais il a à préparer pour l'école des devoirs qui réclament tout son temps. S'il voulait connaître la vérité et agir en conséquence, il a abondamment de quoi se convaincre qu'il devrait rester à ses livres et refouler toute idée de jouer ; mais il veut jouer, il y est résolu, et bientôt il se persuade ou laisse ses camarades le persuader qu'à son retour il lui restera assez de temps pour ses livres. Sa conscience, s'il la laissait parler, lui rappellerait maintes occasions où il avait fait tout juste ce qu'il va faire ; elle lui dirait que chaque fois ses devoirs étaient restés inachevés, ses leçons

n'avaient pas été apprises et qu'il s'en était suivi des réprimandes et des châtimens. « Mais il n'en sera pas ainsi cette fois ; je veux m'amuser et ensuite apprendre mes leçons, » tel est le mensonge avec lequel il se séduit de nouveau lui-même volontairement.

Il en est précisément de même relativement aux choses éternelles. Si vous êtes résolu à demeurer encore dans vos péchés, à étouffer toute impression sérieuse et à renvoyer à plus tard toute sollicitude pour votre âme, les excuses et les prétextes pour agir ainsi ne vous manqueront pas. Même si votre propre cœur n'était pas assez fertile pour imaginer de telles illusions, compagnons, livres et autres sources de tentations sont là tout autour de vous, pour y suppléer ; ainsi si vous désirez être trompé, vous pouvez l'être. Parfois Dieu abandonne à leurs propres erreurs ceux qui les ont choisies et alors leur cas est désespéré. « Mais les hommes méchants et les imposteurs iront en empirant, séduisant, et étant séduits » (2 Tim. III, 13). Il nous est parlé d'un temps à venir, où ce jugement fondra sur ceux qui « n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés : » « Et à cause de cela Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont point cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice » (2 Thes. II, 10-12). N'est-ce pas terrible de penser à un tel châtiment ? Cher lecteur, ce n'est pas seulement ce que vous voyez et entendez de mauvais autour de vous qui peut vous séduire, si vous le désirez, mais il y a des ennemis invisibles qui cherchent continuellement à vous perdre. Nous en avons un exemple remarquable dans le récit qui va attirer notre attention.

Achab était un homme aussi faible que méchant. Nous l'avons vu tout atterré en présence du Thisbite et du pouvoir divin qui se manifestait si puissamment en lui et par lui. Mais quand Jézabel menaça d'ôter la vie au prophète, le faible roi, sans faire aucune résistance, semble céder au courant plus fort de la volonté de sa femme, qui le porte dans une direction opposée à celle du jour précédent. Au chapitre XX^{mo}, nous le voyons épargner le roi de Syrie, que l'Éternel avait voué à une totale destruction, et un message de la part de Dieu l'informe que sa vie tiendrait lieu de la vie du Syrien. « Et le roi d'Israël s'en alla chez lui, chagrin et irrité ; et il arriva à Samarie. » C'est après cela qu'Achab jette des regards envieux sur la vigne de Naboth à Jizréhel. Le roi envoie pour l'acheter, mais le propriétaire refuse de la vendre par des motifs de conscience. Comme un enfant gâté, qui boude parce qu'il ne peut avoir ce qu'il désire, ce faible et méchant roi s'en retourne chez lui, se couche sur son lit, tourne son visage et refuse de manger. En apprenant la cause de son chagrin, sa femme Jézabel entreprend aussitôt de le dissiper. Elle emploie les moyens les plus bas pour faire mettre à mort Naboth sous une fausse accusation, puis elle informe le roi que rien ne s'oppose plus à ce qu'il prenne possession de la vigne. Lui, pauvre misérable, descend à cette vigne mal acquise, et c'est là qu'il rencontre celui de tous les hommes du monde qu'il craignait le plus. Le sévère et implacable Thisbite lui apporte cette parole : « Comme les chiens ont léché le sang de Naboth, les chiens lécheront aussi ton propre sang. » Une totale destruction doit fondre aussi sur sa maison, à laquelle il ne sera laissé ni ra-

cine, ni rameau. A l'ouïe de ces paroles, Achab déchire ses vêtements, met un sac sur son corps, jeûne et se tient couché enveloppé d'un sac et se traîne en marchant. Et bien que rien n'indiquât que cette humiliation fût autre chose qu'un effet momentané de la parole du prophète, l'Éternel y a égard en grâce, et renvoie le jugement sur sa maison, jusques après sa mort, par la main de l'ennemi. L'accomplissement de tout cela fait le sujet de notre chapitre (1 Rois XXII).

Ramoth de Galaad était entre les mains des Syriens; et Achab profita de l'occasion d'une visite de Josaphat, le pieux roi de Juda, pour lui proposer de l'accompagner à la guerre, afin de reprendre cette ville aux Syriens. Josaphat, trop empressé à faire une alliance aussi impie, accepte sur-le-champ la proposition; mais se souvenant que, sans l'Éternel, rien ne pouvait réussir, il prie Achab de consulter d'abord Jéhovah. Quatre cents prophètes sont aussitôt assemblés, et tous d'une voix lui répondent : « Monte, car le Seigneur la livrera entre les mains du roi. » Le roi de Juda s'aperçoit pourtant qu'ils ne sont tous que des créatures, des instruments d'Achab, et il demande avec anxiété : « N'y a-t-il point ici encore quelque prophète de l'Éternel, pour que nous le consultations? » Il y en avait un, Michée, fils de Jimla, mais de celui-là le roi d'Israël dit : « Je le hais; car il ne prophétise rien de bon, mais du mal, quand il est question de moi, » paroles qui dénotent de la part du roi tout autre chose que l'amour de la vérité ou un vrai désir de la connaître. A moins que la parole du Seigneur ne s'accordât avec ses propres vœux et ses projets, il préférerait être trompé par les flatteries des faux prophètes. Mais Josaphat intervient et

ce prophète au franc parler, qui ne craint pas de dire la vérité, même à un roi, est appelé par un messenger, afin que par lui Jéhovah donnât aux deux monarques une réponse à cette question : « Irons-nous à la guerre contre Ramoth de Galaad, ou nous en abstiendrons-nous? »

Il répond d'abord comme les autres ; mais son ton et son air montraient avec évidence qu'il parlait ironiquement — c'est-à-dire qu'il avait en vue justement le contraire de ce qu'il disait. Cela est d'autant plus évident que le roi Achab n'accepte pas sa réponse ironique, mais lui dit : « Jusques à combien de fois te conjurerai-je de ne me dire que la vérité au nom de l'Eternel ? » C'était là un défi auquel Michée ne pouvait refuser de répondre. Si ce n'était qu'en apparence que le roi demandait la vérité et rien que la vérité, c'était en réalité que le prophète devait la lui déclarer.

D'abord, il annonce quel sera le résultat de cette expédition à Ramoth de Galaad : « Et il répondit : J'ai vu tout Israël dispersé par les montagnes, comme un troupeau de brebis qui n'a point de pasteur ; et l'Eternel a dit : Ceux-ci sont sans seigneur ; que chacun s'en retourne dans sa maison en paix. » Terribles paroles pour Achab. Pour la troisième fois et par la bouche de trois divers messagers de Dieu, sa mort avait été prédite. Mais il est toujours disposé à faire sa volonté et il dit à Josaphat : « Ne t'ai-je pas bien dit que, quand il est question de moi, il ne prophétise rien de bon, mais du mal ? » Sans prendre garde à cette interruption, le prophète continue en décrivant la vision par laquelle l'Eternel l'avait préparé pour la présente et solennelle conjuncture.

« Et Michée lui dit : Ecoute néanmoins la parole de l'Éternel : J'ai vu l'Éternel assis sur son trône, et toute l'armée des cieux se tenant devant lui, à sa droite et à sa gauche. Et l'Éternel a dit : Qui est-ce qui induira Achab, afin qu'il monte et qu'il tombe en Ramoth de Galaad ? Et l'un parlait d'une manière, et l'autre d'une autre. Alors un esprit s'avança, et se tint devant l'Éternel, et dit : Je l'induirai. Et l'Éternel lui dit : Comment ? Et il répondit : Je sortirai, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. Et l'Éternel dit : Oui, tu l'induiras, et même tu en viendras à bout ; sors, et fais-le ainsi. Maintenant donc, voici, l'Éternel a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous ces tiens prophètes, et l'Éternel a prononcé du mal contre toi. »

Quelle proclamation à faire aux oreilles de deux souverains, de quatre cents faux prophètes et de tous les officiers de l'État ! De quel courage surnaturel ce saint homme dut avoir été doué pour rendre un tel témoignage ! Tous ceux qui étaient là, à l'exception de Josaphat, désiraient être trompés. Les prophètes désiraient plaire au roi et ce dernier désirait que les prophètes lui dissent ce qui favoriserait et sanctionnerait son dessein ; et Michée avait vu en vision comment l'Éternel avait, en jugement, permis qu'eux tous fussent induits en erreur par un esprit de mensonge, dont le seul but était leur destruction. Qu'il est terrible d'être sur le terrain de Satan ! Il est menteur et le père du mensonge. Il hait la vérité, aussi quiconque l'aime et la suit se trouve hors de la portée des artifices de Satan. « Celui qui est engendré de Dieu se conserve soi-même, et le méchant ne le touche point. » Qui n'eût pré-

féré être Michée, le seul témoin de la vérité, malgré toute la haine et l'opposition qu'il avait à endurer, plutôt que, soit le monarque égaré, soit l'un des quatre cents prophètes, par lesquels il se laisse volontiers tromper et qui sont eux-mêmes les dupes d'un esprit de mensonge? Qu'elle est vaine leur malice contre Michée: L'un d'entre eux, Tsidkija, fils de Lénahana, frappa le fidèle prophète sur la joue, en disant: « Par où l'Esprit de l'Éternel s'est-il retiré de moi pour s'adresser à toi? » N'y avait-il pas plus de douleur et de compassion que de colère ou de reproche dans cette réponse: « Voici, tu le verras le jour que tu iras de chambre en chambre pour te cacher? » Le roi ordonne que le prophète soit mis en prison et nourri du pain de l'affliction et de l'eau de l'affliction, jusqu'à ce qu'il revint en paix, « Si jamais tu reviens en paix, l'Éternel n'aura point parlé par moi. Il dit aussi: Entendez cela, peuple, vous tous qui êtes ici. »

Et que savons-nous de la bataille? Achab, Josaphat et l'armée montent à Ramoth de Galaad pour l'assiéger et de leur côté les Syriens s'assemblent pour la défendre. Le roi des Syriens, très-probablement le même qui avait été voué à l'interdit et que Achab avait épargné, le paye de son indulgence en donnant cet ordre à ses trente-deux capitaines: « Vous ne combattrez contre qui que ce soit, petit ou grand, mais contre le seul roi d'Israël. » Telle est la reconnaissance et la bienveillance que les méchants se témoignent réciproquement. Achab n'est pas plus fidèle à son allié Josaphat, mais ce dernier n'aurait jamais dû s'allier avec Achab. Qu'est-ce que peut gagner un homme pieux en s'unissant avec un impie? Son seul profit,

c'est de se voir trahi, comme Josaphat le fut par Achab, qui s'était dit son ami. Supposant qu'il était lui-même le but spécial des archers syriens, quelles mesures prend-il pour sa sûreté ? Il dit à Josaphat : « Que je me déguise, et que j'aie à la bataille ; mais toi, revêts-toi de tes habits. » Les trente-deux capitaines, voyant Josaphat, le prennent pour le roi d'Israël et se tournent vers lui pour le combattre. Voilà ce qu'il gagne par son alliance profane avec Achab ; mais il a une ressource que ne possède pas le monarque idolâtre et méchant. Il « s'écria. » Il ne nous est pas dit à qui fut adressé son cri, mais nous pouvons bien supposer que ce fut au Seigneur, qui disposa le cœur des capitaines à cesser de le poursuivre. « Et sitôt que les capitaines des chariots eurent vu que ce n'était pas le roi d'Israël, ils se détournèrent de lui. » L'enfant de Dieu, même lorsqu'il se trompe et se fourvoie, est suivi par un œil d'amour et par une main puissante étendue pour le protéger à l'heure du danger et du besoin ; tandis que l'incrédule, même au plus fort de sa prospérité, est sous le sombre nuage de la colère de Dieu contre le péché. « Dieu s'irrite chaque jour contre les méchants » (Ps. VII, 11). « Celui qui ne croit pas est déjà jugé. » « Celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean III, 18, 36). Quelque longtemps que puisse être retardée l'infliction de cette colère, le terrible moment arrive à la fin. Plus de délai alors ! Aucune possibilité d'échapper à « la colère à venir. » C'est ce que trouva le roi d'Israël, même quant au jugement extérieur de ses péchés par la mort violente qu'il encourut.

L'homme propose, mais Dieu dispose. La trahison d'Achab à l'égard de Josaphat ne garantit pas son propre salut, et ne causa pas la mort du roi de Juda. Ce ne fut pas non plus l'ordre du roi de Syrie à ses trente-deux capitaines qui amena la mort d'Achab. Ce fut parce que l'homme appellerait un coup tiré à l'aventure qu'il fut abattu. Son déguisement ne le protégea pas davantage que l'armure dans laquelle il était enfermé. « Alors quelqu'un tira de son arc de toute sa force, et frappa le roi d'Israël entre les jointures de la cuirasse. Et le roi dit à son cocher: Tourne ta main, et mène-moi hors du camp; car on m'a fort blessé. » Désireux de savoir l'issue du combat, il s'arrêta dans son chariot, mais « mourut sur le soir; et le sang de sa plaie coulait sur le fond du chariot. »

Il ne revint donc pas « en paix, » et ainsi s'accomplit une des paroles de Michée. Sitôt que le soleil fut couché on fit crier par le camp cette proclamation: « Que chacun se retire en sa ville, et chacun en son pays, » et ainsi s'accomplit son autre parole, concernant Israël dispersé par les montagnes, comme un troupeau de brebis qui n'a point de pasteur. Il nous est dit encore qu'« on lava le chariot au vivier de Samarie, et que les chiens léchèrent le sang d'Achab et aussi quand on lava ses armes, selon la parole que l'Éternel avait prononcée. »

C'est ainsi que la malice de l'esprit de mensonge et les faussetés des prophètes de mensonge sont permises par l'Éternel pour entraîner à sa propre destruction le roi coupable qui désirait être déçu; et sa mort, prédite en trois occasions différentes, arriva de manière à montrer la main de l'Éternel et à accomplir

jusqu'aux moindres détails la parole de l'Éternel par ses prophètes, qu'Achab avait tant méprisée et tenue pour rien.

QUESTIONS SUR « RAMOTH DE GALAAD. »

1. Qui peut être sûr d'être bien conduit ?
2. Qui prononça les paroles citées à l'appui de cela et où sont-elles rapportées ?
3. Quels sont les deux cas, dans les Actes des Apôtres, où un ange fut envoyé pour rapprocher celui qui cherchait sincèrement la paix et celui qui devait l'instruire ?
4. Quel est l'autre fait d'un caractère opposé que vous avez lu ?
5. A quel terrible châtement Dieu abandonne-t-il quelquefois ses ennemis ?
6. Quels séducteurs trouvons-nous en dehors des causes visibles de tentation ?
7. Quels étaient les deux grands traits du caractère d'Achab ?
8. Qui lui aida à prendre possession de la vigne de Naboth, et à quel prix ?
9. Qui vint l'y trouver, et avec quel message ?
10. Quel en fut l'effet ?
11. Si petit qu'il fût, comment l'Éternel y eut-il égard en grâce ?
12. A quelle occasion Achab proposa-t-il d'aller à Ramoth de Galaad ?
13. Qu'est-ce que son allié désira ?
14. Quelle fut la réponse des quatre cents prophètes ?
15. Qui fut la seule exception ?
16. Que dit-il, d'abord, qu'il voyait ?
17. Ensuite quoi ?
18. Où fut-il laissé lorsque les rois partirent pour la guerre ?

19. Quo gagna Josaphat par son alliance avec Achab ?
 20. Quel fut sa ressource ? et quel en fut le résultat ?
 21. Quello leçon en pouvons-nous tirer ?
 22. Qui est-ce qui causa la mort d'Achab ?
 23. Vers quel but furent dirigés la malice de l'esprit de mensonge et les faussetés des prophètes de mensonge ?
 24. Qu'est-ce qui s'accomplit par la mort d'Achab ?



André et Louis

ou deux sujets de gloire enfantine.

En lisant le titre ci-dessus, mes jeunes lecteurs se demanderont sans doute quels peuvent être les deux sujets de gloire particuliers aux enfants ; plus d'un pensera avoir deviné et s'écriera triomphant : « Oh ! je sais ; quand on est enfant, on désire de devenir grand, on souhaite d'être bientôt un homme ; ou bien on voudrait être riche. » — Tout cela peut se trouver vrai, mes enfants, mais il ne s'agit pas de désirs d'enfants pour l'avenir, c'est de sujets actuels où le cœur aime à se glorifier qu'il est question ici. — Ah ! si c'est cela, dira l'un de vous, à la bonne heure ; c'est comme qui dirait mon cousin Edouard, qui me remet sans cesse au nez, que notre famille n'est pas si ancienne dans ce pays que la sienne. — Ou bien, continuera un autre, comme Justin, qui ne sait nous entretenir durant les récréations, que des grands domaines de son oncle, qui, n'ayant point d'enfants, veut faire de lui son héritier. — Ou bien, comme Arthur, qui ne rêve

que combats, victoires et exploits guerriers, et veut nous commander comme un général. — Ou bien encore...—Patience! patience, mes enfants, si vous m'interrompez continuellement pour raconter chacun vos petits griefs contre vos camarades, en oubliant de vous juger vous-mêmes intérieurement, je n'arriverai jamais à vous faire mon récit, et nous serons absolument comme le bon vieux M. Clausel, avec les enfants qui l'entouraient; il entreprit de leur raconter une histoire intéressante, relative au grand tilleul du village, mais les continuelles questions des enfants et leurs interruptions incessantes sur des points de détails, finirent par absorber le temps, et le récit ne se fit pas. Si vous prêtez attention à ce que je vais vous communiquer, vous découvrirez bientôt vous-mêmes de quoi André et Louis aimaient à tirer gloire.

Parmi les petites villes que contient le canton de Vaud, il en est une en particulier, très-ancienne, qui possède un château que les voyageurs sur le lac Léman aperçoivent de fort loin; la ville elle-même s'élève comme en amphithéâtre des bords du lac jusque sur la colline où se trouve son château; celui-ci a servi jadis de résidence à des baillis, quand le pays était sous la domination bernoise; au nombre de ces derniers, on aime à rappeler un homme instruit, fort connu des savants, Charles de Bonstetten. — Mais pourquoi faire un mystère du nom de cette petite ville, que chacun probablement a déjà nommée? — C'est Nyon, n'est-il pas vrai? — Oui, sans doute, puisque vous le devinez, poursuivons. C'est donc à Nyon que vivaient vers l'année 1820, les deux jeunes garçons dont les noms sont en tête de ce récit, et qui étaient

alors âgés de 12 à 14 ans. André, l'aîné de deux enfants, appartenait à des parents aisés, qui cherchaient plutôt à développer l'adresse corporelle et un extérieur convenable chez leurs deux fils, qu'à soigner leur intelligence, ou à leur inculquer quelques principes de moralité, même selon le monde. La famille de Louis, au contraire, était honorable, réputée même comme ayant quelque piété, mais c'était une piété toute de formes et de pratiques. L'amour d'un Sauveur s'offrant sans tache à Dieu pour les pécheurs, et l'efficace de son sanglant sacrifice, pour donner un complet repos à la conscience étaient inconnus dans l'une et dans l'autre famille. André et Louis, malgré l'absence de relations entre leurs parents, étaient amis, camarades d'école, camarades de jeux. Louis était d'un caractère réfléchi, taciturne, timide, montrant en général peu de goût pour les exercices corporels, que passionnait son ami ; mais il aimait les livres et l'étude. André, au contraire, était l'ennemi déclaré de l'instruction, mais il était adroit, agile, souple dans tous ses mouvements, et se présentait avec tant de grâce et d'amabilité ! Aussi ne se faisait-il pas de bals d'enfants dans la localité, qu'André n'y eût sa part et n'y fût invité. Et d'un autre côté, aucune barque chargée pour Genève, ni aucun bateau de transport pour la Savoie ne mettait à la voile dans le port, sans qu'on aperçût à quelque distance une petite tête sortant de l'eau, s'efforçant d'atteindre à la nage le fugitif ou la fugitive. Les exploits de Louis n'étaient pas de même nature ; doué d'une excellente mémoire, et d'une assez forte dose d'intelligence, toute son ardeur et tout son zèle étaient employés à surpasser ses condisciples en con-

naissances, en application et en bonne conduite, travail où il ne réussissait que *trop bien*. — Comment donc? allez-vous sans doute me dire, vous blâmez l'application et la bonne conduite? On dirait que vous n'êtes pas un ami de l'instruction et de la moralité. Et pourtant nos maîtres et nos professeurs ne cessent de nous recommander l'application au travail, la persévérance à l'étude, et par-dessus tout cela, une conduite exemplaire!! — Allons, allons, mes enfants, ne vous laissez pas aller à l'indignation contre moi sans m'avoir entendu. Rappelez-vous que notre Louis avait un sujet de gloire particulier et que c'était précisément dans ces choses, bonnes et recommandables en elles-mêmes, où je suis bien d'accord avec vous et avec vos maîtres, qu'il cherchait à se glorifier et à s'exalter à ses propres yeux et à ceux de ses semblables. Il est bien loin de ma pensée de désapprouver les efforts constants et soutenus de beaucoup d'enfants, pour atteindre un haut degré d'instruction, qui leur sera si utile plus tard, ainsi qu'une conduite irréprochable qui doit réjouir le cœur des parents et donner de la satisfaction aux maîtres et maîtresses, choses que nous trouvons recommandées aux enfants dans plusieurs passages de l'Écriture, entr'autres dans le livre des Proverbes (Prov. V, 12, 13; X, 17; XII, 1; XIII, 1; etc.). Mais dans ces choses bonnes et excellentes, quel motif vous dirige, mes enfants?... En vue de quoi, ou plutôt en vue de qui travaillez-vous? Voilà toute la question; et je dis que si c'est pour vous estimer au-dessus des autres, ou devenir fiers et vaniteux de votre petit savoir, ce motif ne vaut rien, absolument rien! c'est du péché sous une forme que Dieu hait par-

ticulièrement. Que des enfants, élevés selon le monde et les principes du monde, en soient là, cela ne m'étonne nullement; mais que les chers enfants qui ont le privilège de recevoir de parents ou de maîtres pieux une éducation chrétienne, *selon les avertissements du Seigneur et sous sa discipline*, puissent avoir de tels motifs que ceux mentionnés plus haut, c'est profondément triste! — Ai-je donc tort, en pensant à l'orgueil naturel de nos cœurs, de certifier que Louis réussissait *trop bien*. Que ces mots *trop bien* ne vous offusquent pas! il ne s'agit que des orgueilleuses dispositions d'esprit de Louis, entretenues par le succès. D'autre part, je regretterais sincèrement que ces réflexions fussent, en quelque mesure, un sujet de triomphe pour certains enfants paresseux, insoucians, légers, qui n'ont d'ardeur que pour le jeu, et chez lesquels le plus faible effort, la plus petite application paraît comme un lourd fardeau; ceux-ci ne considèrent le temps de l'étude que comme un temps de rude esclavage, dont il leur tarde d'être affranchis, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont eux-mêmes les esclaves de leur coupable et honteuse paresse. De tels enfants se préparent d'amères déceptions pour l'avenir, et je ne saurais que les renvoyer aux déclarations positives de la Parole du Seigneur, concernant la négligence et la paresse. Les deux quatrains suivants en sont comme le résumé :

Va, pauvre paresseux, contempler la fourmi !
Vois ce faible animal ; quel exemple il te donne !
Ecoute aussi là-bas l'abeille qui bourdonne ;
Ne te dit-elle pas : travaille, mon ami !

Enfants, travaillez donc, c'est une jouissance ;
C'est un moyen certain d'éviter bien des maux.
Profitez des moments, et de tous vos travaux,
Vous recevrez plus tard la douce récompense.

Mais continuons notre récit. — Au printemps de 1821, les examens des classes du collège allaient avoir lieu ; Louis travaillait et s'y préparait activement. André de son côté pensait qu'il lui serait facile de faire, en présence des examinateurs, ce qu'il faisait d'ordinaire en classe, c'est-à-dire de suppléer à son ignorance par quelques bons offices de la part de ses camarades, de Louis surtout ; ainsi que par quelques mots soufflés à son oreille au moment critique. Vain espoir ! Le jour de l'examen, on dérogea aux anciennes habitudes, et l'on prit chaque élève séparément pour les questions de vive voix, en ayant soin également de mettre de l'intervalle entre eux pour les dictées et les questions écrites. Comme on peut se l'imaginer, André montra si clairement son ignorance, en répondant force balivernes aux questions posées, qu'il devint la risée de chacun ; son adresse corporelle ne lui servit de rien, car à cette époque la gymnastique n'était point encore introduite dans nos collèges de petite ville. Il s'attira même un blâme public de la part du Président de la Commission d'examen, qui termina sa remontrance en disant à André qu'il ne serait jamais capable de distinguer une poule d'un éléphant ! Quant à Louis, inutile d'ajouter que ses examens furent, on ne peut plus satisfaisants ; mais il n'avait point encore appris à donner toute gloire à Celui seul duquel procède *tout ce qui est donné de bon et tout don parfait* (Jacq. I, 17) et qui a dit : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu, et

si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu? » (1 Cor. IV, 7.)

La fête des promotions fut renvoyée au premier dimanche de Juillet. Ce moment, désiré et attendu avec impatience par la plupart des élèves du collège et de l'école primaire de la ville, arriva enfin; ce fut un jour de jubilation pour tous, pour Louis surtout, qui remporta plusieurs prix. André n'y parut point; ses parents voulurent, en l'envoyant faire une course en bateau jusqu'en Savoie, lui épargner des regrets superflus, et une humiliation qui eût peut-être pu lui être profitable. Louis, *le glorieux* Louis, jouit de sa journée, comme on pouvait s'y attendre, sans se douter du rabat-joie qui l'attendait et que Dieu lui préparait pour le dimanche suivant. Une fête toute mondaine devait avoir lieu à Coppet, le second dimanche de juillet; c'était *la fête de la navigation*. Nos deux amis s'y rendirent, André, l'esprit tout rempli des incidents de sa course récente en Savoie, et Louis, tout fier de ses derniers lauriers aux promotions.

Pendant que la barque pavoisée parcourait le lac, sillonné d'une multitude de petites embarcations, une foule immense bordait le rivage. Tout à coup, André avise un mur élevé, et, lesté comme un écureuil, s'y élance d'un bond, puis exécutant quelques pirouettes sur cet espace qui a à peine trois ou quatre pouces de largeur, saute ensuite à pieds joints à une distance considérable, fait par terre deux ou trois tours sur lui-même en façon de culbutes, se relève promptement et va recommencer ses jeux gymnastiques sur le pan de mur, en s'y cramponnant d'une main. Il n'en fallait pas davantage pour attirer l'attention de la foule et

pour obtenir ses applaudissements. De toutes parts ce sont des acclamations, des bravos multipliés ! — « Voyez, » disait-on tout haut, « quelle adresse, quelle grâce et quelle aisance ! » — « Cet enfant fait de son corps tout ce qu'il veut ! ».... — « Regardez, regardez, quelle souplesse !..... a-t-on jamais vu pareille chose ? ».... En entendant ces éloges, André redouble d'ardeur et d'agilité. Louis veut imiter son ami, mais il est lourd, il ne peut s'élever bien haut ; il est timide et par conséquent sans grâce ; tous ses mouvements semblent gênés et contraints. — « Va te cacher, » disaient les uns. — « Quelle froide imitation ! » répétaient les autres ; « c'est le geai qui veut se parer des plumes du paon. — Ne voyez-vous pas qu'il sort d'entre les genoux de sa mère ? etc., etc. » — Pauvre Louis ! la honte lui couvre la figure ; quel cruel moment il passe ! A quoi lui servent maintenant ses glorieux avantages du dimanche précédent ? Ceux qui avaient admiré et loué son application et sa bonne conduite ne sont pas là pour prendre sa défense. Une foule de réflexions se pressent et s'agitent dans ce pauvre cœur ! Enfin il s'éloigne, et reprend la route de Nyon, seul, sans son ami, et le cœur plein d'amertume et de découragement !

Je m'arrête ici, chers enfants, pour vous reporter, par la pensée, à 14 ou 15 ans plus tard, c'est-à-dire vers l'année 1835 environ. Louis et André ne sont plus de jeunes garçons ; ils sont devenus des hommes de 28 à 30 ans. Au second étage d'une maison peu éloignée du lac, se trouve étendu sur un lit un jeune homme décharné, qu'une maladie mortelle emporte à la fleur de

son âge; ce jeune homme est André; une fièvre violente, résultat inévitable d'excès de tout genre, mine et ronge ce corps naguère si gracieux, si agile; il est mourant; mais ce qu'il y a de plus affreux, il meurt *sans Dieu, sans espérance!* Le sourire de l'incrédulité erre sur ses lèvres.... Et Louis? allez-vous sans doute me demander.— Louis, depuis deux ou trois ans, avait appris à se juger comme pécheur dans sa propre justice, et se voyant perdu et sans ressource devant le jugement d'un Dieu saint, il avait jeté les regards de la foi sur la croix de Christ, s'était réfugié à l'abri du sang d'expiation et jouissait du bonheur que donne la certitude que *Jésus a porté nos péchés en son corps sur le bois*, mais sa foi était encore faible. Néanmoins il avait une sollicitude constante pour le salut de son ami André; il gémissait de ne pouvoir lui parler; car la maison de ce dernier paraissait fermée aux amis de l'Évangile. Après maintes prières ferventes adressées au Seigneur pour avoir entrée auprès de son ami, il obtient enfin la permission tant désirée! Il est introduit; puis, essayant de dire quelques paroles sérieuses, il prononce le nom de Jésus, comme ressource pour le pécheur, mais.... le cœur d'André est fermé aux appels de la grâce! Il rit de tout; c'est un moqueur! — Louis revient, la tristesse dans l'âme; il pleure et gémit. Deux jours après, il songeait à une seconde visite, mais il apprend que son ami vient d'expirer!.... Quels déchirements de cœur éprouva alors notre pauvre Louis! Oh! combien il eût désiré, lui semblait-il, mourir lui-même, si cela eût été possible, maintenant qu'il avait Jésus pour son Sauveur, et qu'il était sûr d'aller auprès de Lui, afin

que l'infortuné André pût avoir encore quelques années à vivre et du temps pour se repentir et accepter enfin la grâce de Dieu en Christ. Vains souhaits ! inutiles regrets ! La désolation du roi David pleurant sur la mort d'Absalom se présenta alors involontairement à son esprit, car il éprouvait quelque chose d'analogue : « Mon fils Absalom, mon fils ! mon fils Absalom ! que ne suis-je mort à ta place ! » (2 Sam. XVIII, 33.)

Jeunes lecteurs, sous les yeux desquels ce simple récit vient de passer, cela ne dira-t-il rien à vos consciences ? Vous savez, sans doute, qu'*il est réservé aux hommes* (qui ne possèdent autre chose que leur qualité d'*hommes*) *de mourir une fois, et après cela d'être jugés*, et qu'il n'est pas absolument nécessaire d'avoir, comme André, mené une vie dissipée, pour arriver comme lui au bord du tombeau, mais qu'à tout âge, en toute circonstance, au milieu des travaux, des études, des jeux ou des plaisirs, la mort atteint les enfants d'Adam, les petits aussi bien que les grands, car *qu'est-ce que votre vie ? Elle n'est qu'une vapeur paraissant pour un peu de temps et puis disparaissant* (Jacq. IV, 14). *Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe, l'herbe est séchée et sa fleur est tombée, mais la Parole du Seigneur demeure éternellement. Or c'est cette Parole qui vous a été annoncée* (1 Pierre I, 24, 25), et qui, étant plantée dans le cœur, au moyen de la foi, *peut sauver vos âmes*. Cette même Parole, si vous la recevez pour vous-mêmes, vous dira que si vous n'êtes, quoique encore enfants, que *des hommes* en Adam, vous êtes perdus, le jugement vous attend, et un jugement sans miséricorde, mais que, si vous êtes trouvés *en Christ*, vous êtes

entièrement justifiés, pardonnés, parfaitement et pour toujours sauvés.

Oui, sauvé pour toujours, car, cher enfant, pour l'être,
 Tu ne peux recourir qu'au seul nom de Jésus.
 Devant le tribunal du Seigneur, notre Maître,
 Quiconque croit en Lui ne sera point confus.

Ses bras vous sont ouverts, sa bouche vous appelle ;
 Il ne repousse point celui qui vient à lui.
 A cet Ami céleste allez dès aujourd'hui ;
 Il a seul les discours de la vie éternelle.



« Quant aurai-je des ailes ? »

Une petite fille avait écouté avec un profond intérêt une brillante description du ciel, que sa mère venait de faire. Son cœur était dans le ravissement en entendant parler des rues d'or, des heureux anges et des habitants rachetés. Au même moment, son regard tomba sur un tableau suspendu à la muraille, représentant un ange planant sur la terre les ailes étendues. Elle se demanda avec inquiétude comment elle pourrait jamais voler pour faire la volonté de son Sauveur, à moins d'avoir les ailes d'un ange. Elle avait des mains, une langue pour parler et écrire pour Jésus, mais cela ne lui aiderait pas à voler, c'est pourquoi Julie demanda à sa maman : « Maman, quant aurai-je des ailes ? »

- Tombez, enveloppes mortelles,
 Vêtements de deuil et de pleurs ;
 Bientôt il nous naîtra des ailes
 Pour nous envoler tous ailleurs ! •



TOMBREAUX DES ROIS A JÉRUSALEM.

Le feu descendant du ciel ;
ou les capitaines et leurs cinquantaines.

Quiconque a fréquenté une nombreuse école ou demeuré au sein d'une grande famille ne peut manquer d'avoir observé les façons diverses dont les enfants reçoivent le châtement d'une faute. L'un, conformément à son tempérament, la reçoit avec une sourde obstination ou une violente résistance ; un autre semble d'abord au désespoir, mais bientôt il oublie tout ; tandis que d'autres qui ont confiance en la main qui frappe, profitent de la punition en la rendant plus légère. Quel père pourrait châtier le fils qui se jette dans ses bras en confessant sa faute et en implorant son pardon, de la même manière que celui qui prend un air de bravade,

comme s'il voulait dire : « Soumettez-moi si vous le pouvez ? » Notre chapitre offre un exemple de chacune de ces façons de recevoir le châtement de la main de Dieu. Venons-en à ses détails intéressants.

Le Thisbite est encore en relief dans la scène. Achab est dans la tombe ; mais son fils qui ne ressemble que trop à son père, est malade, à la suite de ce que l'on appelle un accident. Alors il envoie des messagers pour consulter Bahal-Zébug, dieu de Hébron, afin de savoir s'il se relèverait de sa maladie. Il y a des choses que Dieu garde avec jalousie comme lui appartenant en propre, entr'autres le pouvoir de prévoir et de prédire les événements futurs ; — prétendre à ce pouvoir, c'est prétendre être Dieu ou égal à Dieu. Le roi Achazia aurait pu faire chercher le médecin et employer les remèdes prescrits par lui, sans encourir par là le déplaisir de Dieu. Mais envoyer consulter un des faux dieux idolâtres pour savoir s'il guérirait, c'était le mettre à la place de Dieu. Aussi dut-il bientôt voir que Dieu ne permettait pas cela.

Il est à espérer qu'il n'est aucun lecteur de la BONNE NOUVELLE en danger de provoquer Dieu à jalousie exactement de la même manière qu'Achazia. Cependant, même aujourd'hui et dans notre pays, on a des exemples de personnes et même de jeunes gens, qui cherchent d'une manière coupable à pénétrer l'avenir, en recourant à des diseurs de bonne aventure, etc. Quelques-uns d'entre vous peuvent sourire dédaigneusement en lisant ceci et dire : « Quelle folie ! Aucune personne sensée ne peut se laisser aller à de pareilles tromperies. » Mais rappelons-nous la leçon que nous offrait notre dernier numéro, en nous disant qu'il y en a qui

aiment à être trompés. Mépriser un danger n'est pas le moyen de l'éviter ou d'y échapper ; et quoique vous puissiez sourire, en entendant parler de moyens aussi vulgaires de vouloir sonder l'avenir, vous pouvez sous ce rapport être en danger de la part de bien des personnes. Bien cher lecteur, prenez-y garde, Dieu seul peut prédire l'avenir et malheur à quiconque essaye d'usurper sa place.

Mais il y a d'autres choses dont Dieu est tout aussi jaloux ; c'est tout autant à Lui seul qu'il appartient de remplir exclusivement nos cœurs, comme étant le seul Objet satisfaisant de nos désirs et de nos joies. Et si Dieu nous voit courir après la folie, convoiter les plaisirs de ce monde, envoyer des messagers, tels que des pensées, des désirs et des regards après ce que nous savons être pernicieux pour nous, ne provoquons-nous pas Dieu à nous dire : « N'y a-t-il pas un Dieu au ciel, ou un Christ qui mourut sur la croix pour vous sauver et vous rendre heureux en lui-même, que vous couriez après de mensongères vanités ? » Dieu nous garde, cher lecteur chrétien, de l'œil qui regarde çà et là, des désirs de convoitise et de la recherche du bonheur ailleurs qu'en Dieu. « L'Éternel est ma portion, a dit mon âme. » « Prends ton plaisir en l'Éternel, et il t'accordera les désirs de ton cœur. »

Tandis que les messagers d'Achazia étaient en route pour Hébron, « l'Ange de l'Éternel parla à Elie, Thibite, en disant : Lève-toi, monte au-devant des messagers du roi de Samarie, et leur dis : N'y a-t-il point de Dieu en Israël, que vous alliez consulter Bahal-Zé-bub, dieu de Hébron ? C'est pourquoi, ainsi a dit l'Éternel : Tu ne descendras point du lit sur lequel tu es

monté, mais certainement tu mourras. » C'était là un message dont un Elie seul pouvait être chargé, un message que beaucoup d'autres auraient tremblé de remplir. Mais il l'exécuta et s'en alla, et les messagers du roi s'en retournèrent à leur maître. N'auriez-vous pas pensé que ce message aurait dû suffire pour faire trembler le roi dans son lit? Mais il était un de ceux qui, au lieu d'écouter la verge et de s'humilier sous la main qui le corrigeait, s'endurcissait contre elle. Il dit à ses serviteurs : « Pourquoi êtes-vous revenus? » Sur quoi ces derniers lui firent part du message du Thisbite. Cependant ils ne savaient pas que c'était Elie qu'ils avaient rencontré; aussi le roi demanda : « Comment était fait cet homme qui est monté au-devant de vous, et qui vous a dit ces paroles? Et ils lui répondirent : C'est un homme vêtu de poil, qui a une ceinture de cuir, ceinte sur ses reins. Et il dit : C'est Elie, Thisbite. » Il n'a pas oublié l'aspect et le costume étrange de cet homme mystérieux qui avait été la terreur de son père Achab et l'objet d'une implacable haine de la part de sa mère Jézabel! Peut-être avait-il été présent, lorsque Achab et tout Israël avaient été troublés par cette première déclaration d'Elie : « L'Eternel, le Dieu d'Israël, en la présence duquel je me tiens, est vivant, qu'il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole! » Très probablement, il avait été sur le Mont Carmel, lorsque le feu descendit du ciel en réponse à la prière d'Elie, et que les prophètes de Bahal avaient été égorgés par la foule du peuple à la parole d'Elie. Peut-être avait-il accompagné son père à son nouveau jardin à Jizréhel, lorsque le Thisbite lui avait fait une apparition désagréable, en l'accusant du meurtre de

l'honnête homme, dont le seul crime était d'avoir refusé de vendre la vigne qui lui était échue « en héritage de ses pères. » Mais Achazia ne tremble pas comme son père en présence du Thisbite. Il semble plutôt avoir hérité de sa mère Jézabel une haine mortelle contre le prophète. C'est pourquoi, sans se soucier du message qu'il venait de recevoir, il envoie un capitaine de cinquante soldats avec sa cinquantaine, pour amener l'homme à la ceinture de cuir prisonnier devant lui. Mais cela n'est pas si facile à faire. Nous ne pouvons dire ce que le capitaine devait penser à l'idée d'être envoyé avec autant de soldats pour saisir un seul homme; peut-être eut-il d'étranges pensées en s'approchant avec sa cinquantaine et en voyant que le prophète était resté là et qu'il l'attendait. Il était assis, seul, sans aucun compagnon ou protecteur, visible du moins, mais calme et immobile, fort dans la foi à laquelle rien n'est impossible, et avec laquelle il n'avait qu'à invoquer Dieu, pour que les forces célestes fussent à son commandement. Jusqu'alors, le capitaine n'avait jamais eu à s'emparer d'un tel prisonnier, et il paraît avoir éprouvé une certaine et mystérieuse crainte, en s'approchant de la colline sur laquelle Elie était assis et en abordant ce dernier avec ces paroles : « Homme de Dieu, le roi a dit que tu aies à descendre. » Pauvre insensé ! ses propres paroles le condamnent. Il s'adresse à Elie comme à un homme de Dieu. Veut-il donc être l'instrument de la haine cruelle du roi envers celui, auquel il dit : « Homme de Dieu ? » « Je le fais officiellement, » aurait-il pu ajouter sans doute, « cela fait partie de mon devoir envers le roi, en qualité d'officier de son armée. » « Est-ce donc le roi qui vous a

donné l'existence ? » aurait-on pu lui répondre avec justesse. « Est-ce du roi que vous dépendez pour chacun des instants de votre vie ? Est-ce au roi que vous aurez à rendre compte après cette existence passagère ? ou est-ce à celui qui doit vous assigner votre place éternelle ? » En reconnaissant qu'Elie était un homme de Dieu, le capitaine tournait toutes choses contre lui-même. « Si je suis un homme de Dieu, que le feu descende des cieux, et te consume, toi et ta cinquantaine ! » fut la réponse du Thisbite. « Et le feu descendit des cieux, et le consuma, lui et sa cinquantaine. » Malheur à l'homme qui conteste avec Dieu !

Cependant le roi n'est pas disposé à se soumettre à cette main tellement plus puissante que la sienne, et dont il a osé provoquer les coups. Non, aveugle et insensé, il envoie un autre capitaine avec sa cinquantaine. Celui-ci, alarmé sans doute par ce qui venait d'arriver au premier, adresse les mêmes paroles à Elie en y ajoutant seulement le mot : *hâte-toi*. « Homme de Dieu, ainsi a dit le roi : Hâte-toi de descendre. » Toujours calme, le prophète lui répond comme à son prédécesseur. « Si je suis un homme de Dieu, que le feu descende des cieux, et te consume, toi et ta cinquantaine. » La réponse fut immédiate. « Et le feu de Dieu descendit des cieux, et le consuma, lui et sa cinquantaine. » « C'est une terrible chose que de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

Maintenant, sans doute, le roi cédera à la nécessité et renoncera à de nouvelles tentatives sur un adversaire à ressources si incomparables. Non ; « il envoya encore un capitaine d'une troisième cinquantaine, avec sa cinquantaine. » Mais celui-ci avait appris la sagesse

par ce qui venait d'arriver ; il tremble à la parole de l'Éternel. Il n'a pas sur les lèvres ni dans le cœur un langage ou des pensées de bravade. Le capitaine devient un suppliant. « Et ce troisième capitaine de cinquante hommes monta, et vint, et se courba sur ses genoux devant Elie, et le supplia, et lui dit : Homme de Dieu, je te prie, que tu fasses cas de ma vie, et de la vie de ces cinquante hommes, tes serviteurs. » Quel esprit différent de ceux qui l'avaient précédé. Il est dans le secret de Dieu et a appris combien il se plaît à faire miséricorde. Il n'a pas honte de se courber et de s'humilier sous la puissante main de Dieu et d'intercéder pour sa propre vie et celle de ses gens. Quelqu'un s'agenouilla-t-il, intercédait-il ainsi jamais en vain ? Jamais. Ce n'est pas à Elie de consentir ou de refuser. Ce cri lui fut adressé, mais ce fut Dieu devant lequel il se tenait qui l'exauça et envoya son ange pour dire au prophète : « Descends avec lui, n'aie point peur de lui. Il se leva donc, et descendit avec lui vers le roi. » C'est ainsi que Dieu, au milieu de ces scènes effrayantes du jugement, magnifie sa miséricorde et prouve que nul ne se confie en vain en sa grâce. Lecteur, l'avez-vous cherchée, vous y êtes-vous confié comme en un refuge de devant un feu pire que celui par lequel les deux capitaines et leurs cinquante furent consumés ? Celui-là était un feu qui consumait le corps. Pour vous, si vos péchés n'ont pas été pardonnés, — si votre âme n'a pas été sauvée — vous êtes exposé à chaque instant au feu inextinguible. Ne voulez-vous pas crier grâce ? Sans doute, vous ne vous endurecitez pas contre Dieu comme Achab, ou vous ne bravez pas sa colère comme les deux capi-

tainés. La délivrance du troisième et de ses hommes ne vous encouragera-t-elle pas à la chercher comme lui? Aussi sûr que Dieu est vérité, aussi sûrement, ne la chercherez-vous pas en vain.

Mais il y a plus que cet exemple, ajouté à des milliers d'autres de même genre, pour vous encourager à chercher miséricorde. Dieu a signalé sa miséricorde dans toute sa plénitude, en envoyant son propre Fils dans le monde, afin que nous vivions par lui. Avez-vous oublié comment, une fois, lorsqu'il était sur la terre, il traversait avec ses disciples une bourgade des Samaritains, dont les habitants ne voulaient pas le recevoir? Jacques et Jean, se souvenant sans doute de l'histoire même qui nous occupe, dirent à Jésus : « Seigneur! veux-tu que nous disions, comme fit Elie, que le feu descende du ciel, et qu'il les consume? » Jésus accéda-t-il à leur demande? Était-il un autre Elie, venu pour affirmer par la puissance les exigences de la loi de feu du Sinaï? Ecoutez cette réponse : « Mais Jésus, se tournant, les censura fortement, en leur disant : Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ; car le Fils de l'homme n'est pas venu pour faire périr les âmes des hommes, mais pour les sauver. » Adorable Sauveur ! attire à toi le cœur de tout lecteur de cet article ! que tes compassions — ton amour — ta tendresse les gagnent. En effet, tu vins dans ce monde, non pour détruire les âmes des hommes, mais pour les sauver et leur donner la vie éternelle en laissant la tienne sur la croix. Que tout cœur soit poussé par ton amour à se prosterner, à se soumettre et à adorer ! Amen, Amen !

QUESTIONS SUR « LE FEU DESCENDANT DU CIEL. »

1. Quelle place Elie occupe-t-il dans cette histoire ?
2. Qui occupait le trône d'Israël ?
3. Quel était son état dans ce temps-là ?
4. Comment cherchait-il du soulagement ?
5. Pouvez-vous citer des exemples relativement à la jalousie de Dieu ?
6. De quelle autre chose est-il également jaloux ?
7. Comment les messagers du roi furent-ils renvoyés ?
8. Quelle impression en eut le roi ?
9. Quelles mesures prit-il ?
10. D'après quel principe le capitaine fut-il condamné ?
11. Comment le troisième capitaine différait-il des deux précédents ?
12. Qui exauça sa requête ?
13. A quoi les inconvertis et les impénitents sont-ils maintenant exposés ?
14. Qu'est-ce qui couronne le déploiement de la miséricorde de Dieu ?
15. Quelle fut la réponse de Jésus aux deux disciples qui lui demandaient de faire descendre le feu du ciel ?



Dieu est partout.

— Viens voir, Edith, ce vaisseau mettant à la voile et descendant la rivière, disait Charles à sa sœur. Vois comme il flotte gracieusement sur l'eau. Il s'en va loin, bien loin, à des milliers de lieues, et ne reviendra pas de plusieurs mois.

— Peut-être ne reviendra-t-il jamais, dit Edith, en regardant avec son frère le noble vaisseau qui bientôt navigua sur le vaste et orageux océan. Je ne voudrais pas y être pour tout au monde !

— Pourquoi pas, Edith ? demanda Charles.

— Oh ! je suis sûre que je serais noyée, répliqua la petite fille.

— Tu serais aussi en sûreté qu'ici, dit Charles. Tu sais que papa nous a dit que, en quelque lieu que ce soit, nous étions en sûreté, car le Seigneur qui prend soin de nous est partout.

— Mais pense combien de gens périssent dans la mer, Charles.

— Et pense combien de personnes meurent sur la terre, répliqua son frère. Ne te rappelles-tu pas l'anecdote que papa nous a racontée un jour sur un matelot ? Il y avait un violent orage et le vaisseau courait un grand danger. Beaucoup de passagers étaient terriblement effrayés, mais ce matelot était aussi tranquille que pendant un soleil brillant et un calme plat. N'avez-vous pas peur ? demanda un des passagers. — Non, répondit le matelot ; pourquoi aurais-je peur ? — Nous pourrions tous être noyés, dit le passager. — Ce qui est réservé aux hommes, c'est de mourir une fois, reprit calmement le matelot. Le passager fut surpris de l'air tranquille de cet homme. — Vivez-vous sur mer depuis longtemps ? demanda-t-il. — Depuis que j'étais petit garçon ; et mon père y était avant moi. — Vraiment ! Et où mourut votre père ? — Il se noya dans la mer, dit le matelot. — Et votre grand-père, où mourut-il ? — Il se noya dans la mer, dit le matelot. — Père et grand-père noyés dans la mer ! s'écria le passager étonné, et vous n'avez pas peur d'aller sur mer ? — Non ! Dieu est partout, répondit respectueusement le marin.

— Et maintenant, ajouta-t-il après une pause, puis-

je vous demander où mourut votre père? — Dans son lit, répondit le passager.— Et où mourut *son* père? — Dans son lit, lui fut-il encore répondu.—Alors, n'avez-vous pas peur d'aller au lit, dit le matelot, puisque votre père et votre grand père y sont morts?

— Oh! oui, maintenant je m'en souviens, dit Edith. Je sais que le Seigneur prend toujours soin de nous en quelque endroit que nous soyons. Je sais qu'il est présent partout. — Et il prendra aussi bien soin de ceux qui sont sur ce vaisseau que de ceux qui sont sur terre, répliqua Charles. Papa dit que nous devrions toujours aller là où le *devoir* nous appelle, que ce soit sur terre ou sur mer, car le Seigneur peut et veut nous protéger, aussi bien dans un lieu que dans un autre.



Soyez bons avec vos sœurs.

Garçons, soyez bons avec vos sœurs. Vous pouvez devenir vieux et cependant ne jamais trouver d'amies aussi tendres et aimantes que ces sœurs. Pensez combien de choses elles font pour vous; combien elles vous aiment, malgré votre mauvaise humeur et votre rudesse, comme elles sont prêtes à vous obliger. Tâchez de leur rendre la pareille. Soyez toujours disposés à les obliger aussi, à leur rendre quelque petit service, Pensez à ce que vous pouvez faire pour elles, et si elles expriment un souhait, soyez prompt à le leur accorder selon votre pouvoir. Vous ne savez pas combien de bonheur vous vous attirerez en agissant ainsi. Je n'ai jamais connu un homme heureux et estimé qui, dans sa jeunesse, n'ait pas été bon pour ses sœurs.



« Venez à moi. »

« Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matth. XI, 28).

Parmi vous, mes chers jeunes amis, il y en a, je pense, qui sont véritablement troublés à cause du péché, et désireux d'en être délivrés. En être délivré, c'est être amené dans le *repos*, et qu'il est bienfaisant ce *repos* pour celui qui gémit sous le fardeau du péché. Je mentionnerai une simple circonstance, propre à vous faire comprendre la vérité contenue dans les paroles de grâce prononcées à ce sujet par le Seigneur Jésus, et j'espère que ce court récit vous amènera à les méditer.

C'est dans une île bien éloignée que ce fait eut lieu. Il y fait très chaud pendant toute l'année et, même en hiver, la chaleur y est aussi grande que celle de nos contrées dans les plus chaudes journées de l'été ; aussi la gelée et la neige y sont inconnues. La population se compose presque entièrement de nègres qui demeurent dans de petites cabanes, dont les toits sont couverts de très grandes feuilles. Je dois vous dire que la plupart de ces gens gagnent leur vie avec ce qu'ils peuvent cultiver dans leurs « terres à provisions, » comme ils les appellent ; elles ont ordinairement un ou deux arpents d'étendue, et, le plus souvent, sont situées à quelques lieues de leur demeure. C'est le vendredi qu'ils vont à leurs champs se pourvoir de ce qu'il leur faut, soit pour leurs propres besoins, soit pour la vente au marché du samedi. Ils cultivent beaucoup de denrées, mais principalement des ignames, des bananiers, du cacao et des cannes à sucre. Les ignames ressemblent beaucoup aux pommes de terre dont elles ont presque le même goût, mais elles sont bien plus grosses. Les bananiers, dont le fruit est la banane, ont de dix à quinze pieds de hauteur ; les feuilles en sont superbes, de six à huit pieds de longueur sur deux de largeur. Quant au cacao, vous le connaissez, puisqu'on l'emploie souvent au lieu de thé ou de café et qu'il sert à faire le chocolat. La canne à sucre donne le sucre que l'on obtient en exprimant de la tige le jus auquel on fait subir diverses préparations. Les cultivateurs, qui ont, en outre, des oranges, des ananas, du café, du piment, apportent aussi ces produits au marché. Ceux qui possèdent un cheval, un mulet ou un âne, attachent aux flancs de l'animal une paire de grands paniers qu'ils remplissent

de leurs provisions. Mais la plupart de ces gens doivent les porter sur leur tête, et c'est un singulier spectacle de voir, le samedi, ces bandes de nègres, parmi lesquels il y a beaucoup de femmes et d'enfants, allant, nu-pieds, au marché, avec leurs fardeaux sur la tête ; il n'est pas rare qu'ils fassent de cette manière cinq ou six lieues de chemin. Leurs charges sont quelquefois très lourdes, et quand vous saurez que, dans mainte partie de l'île, il y a de hautes montagnes à traverser, vous pourrez vous représenter que ce n'est pas un facile labeur.

Un dimanche matin, je traversais à cheval, avec plusieurs autres personnes, un de ces districts montagneux, lorsque je rencontrai une fille nègre, d'environ seize ans, qui se lamentait beaucoup. Un de mes amis lui demanda ce qu'elle avait, et elle lui répondit que sa charge était trop pesante et qu'elle avait encore une lieue de chemin à faire. Mais bientôt un homme, qui suivait la même route, vint à son secours en la déchargeant de son fardeau, et quand, un peu plus loin, nous dûmes les quitter pour prendre une autre direction, il portait toujours le fardeau de la pauvre fille. Avant de prendre congé d'eux, quelqu'un d'entre nous leur demanda quelle était la chose la plus pesante à porter. Ils ne répondirent pas, mais à une nouvelle demande l'homme répliqua : « Le péché, Monsieur. » Cela nous conduisit à appeler leur attention sur le 28^e verset de Matthieu, XI.

Supposez, mes chers amis, que vous ayez une énorme charge à porter sur vos épaules durant une heure ou deux ; quel soulagement vous éprouveriez si une personne bienveillante, ayant pitié de vous, se char-

geait de votre fardeau. Combien il est vrai que le fardeau le plus lourd, c'est le péché ! Si je m'en souviens bien, c'est la jeune fille qui demanda à l'homme de l'aider ; mais le Seigneur Jésus n'a pas attendu que nous le lui demandassions ; au contraire, Il nous invite en disant : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » Nous lisons que Jésus lui-même « a porté nos péchés en son corps sur le bois ; » et longtemps avant qu'Il vint sur la terre, un prophète a dit de Lui : « Il portera leurs iniquités. » Que le Seigneur vous fasse la grâce, si vous êtes encore chargés, d'accepter sa miséricordieuse invitation.

La petite fille et la pluie.

— Maman, il pleut, disait une petite fille qui regardait par la fenêtre. Je suis fâchée de ne pouvoir aller chez Emma. Elle m'a déjà invitée deux fois, mais il pleuvait ; et maintenant encore il pleut très-fort.

— J'espère pourtant que tu ne vas pas te désoler, ma chère, dit sa mère, je crois apercevoir des larmes sur tes joues. Je ne dirai pas que c'est peu de chose, car les peines des enfants leur paraissent grandes ; mais je voudrais que tu fusses patiente en attendant le beau temps.

— Maman, tu m'as dit que Dieu connaît tout et que de plus Il est toujours bon. Alors, il doit savoir qu'il n'y a qu'un dimanche après-midi par semaine, et que c'est le seul moment que j'aie pour jouer avec mes petites amies. Il doit savoir qu'il a plu ces trois

derniers dimanches que je voulais sortir. Ne peut-il pas envoyer le soleil quand il lui plait ?

— Nous ne pouvons comprendre toutes les voies de Dieu, mon enfant ; mais la Bible nous dit qu'Il est sage et bon. Regarde dans ton petit jardin et vois comme les boutons de roses et les douces violettes sont heureuses de recueillir dans leurs calices les gouttes bienfaisantes de cette bonne pluie qui tombe aussi dans le torrent paisible et l'alimente. Le bétail ira boire au torrent et sera rafraîchi. S'il était à sec, ce pauvre bétail serait bien à plaindre, et l'herbe verte jaunirait et périrait et beaucoup de ces bonnes bêtes succumbent, manque de nourriture.

Puis la bonne mère parla à sa fille des déserts sablonneux de l'Orient, et du chameau qui supporte patiemment la soif pendant plusieurs jours ; et combien le voyageur languissant soupire après un nuage annonçant la pluie et bénit Dieu lorsqu'il a trouvé de l'eau ; puis elle lui montra la peinture du chameau et de la caravane et lui raconta comment quelquefois ils étaient enterrés dans les sables du désert. Elle lui parla aussi d'une mère qui errait avec son fils dans le désert, et quand l'eau de la bouteille eut manqué, elle plaça son fils à l'ombre et, dans l'angoisse de son âme, cria à Dieu ; et comment l'ange de Jéhova vint lui montrer de l'eau, afin que son fils vécût.

Elle lui raconta encore une autre histoire de la Bible ; comment il ne tomba point de pluie en Israël pendant trois ans et demi, et comment l'herbe sécha et les ruisseaux tarirent, et le bétail mourut ; et comment le grand prophète pria avec tant de ferveur, et les cieux envoyèrent leur pluie bienfaisante, et la terre produi-

sit son fruit. Cette bonne mère dit encore beaucoup d'autres choses à son enfant pour l'instruire et la divertir. Ensuite elles chantèrent ensemble un ou deux cantiques ; et la petite fille fut surprise de trouver l'après-midi si vite passée, car le temps s'écoulait agréablement. Aussi remercia-t-elle sa bonne maman pour les histoires qu'elle lui avait racontées, et les gravures qu'elle lui avait montrées. Puis elle dit en souriant : « Ce que Dieu veut est le mieux. »

La mère embrassa son enfant et dit : « Porte toujours avec toi cet esprit content, ma chère fille, aussi longtemps que tu vivras, et tu auras recueilli plus de sagesse de l'orage que du rayon du soleil. »



Le petit morceau de ciel bleu

Une des plus heureuses personnes que j'aie jamais vues en ma vie était un petite fille, et je considère comme un privilège d'avoir connu cette enfant-là. Et cependant elle n'avait rien de remarquable — elle n'était ni riche, ni noble, ni savante, ni belle. Maintes petites filles de ma connaissance l'eussent peut-être méprisée, car elle ne portait que des vêtements à l'ancienne mode, et ne savait ni jouer du piano, ni dessiner, ni parler français; ses parents n'avaient pas les moyens de lui faire apprendre ces choses-là. Mais une fois qu'on la connaissait on ne s'en moquait plus. Jamais une ombre de mécontentement ou de mauvaise humeur ne passait sur son front. Son père, homme emporté, la traitait souvent fort durement, mais toujours elle lui répondait avec douceur et soumission.

Ses amies l'appelaient « le petit morceau de ciel bleu, » et vraiment, ce titre n'aurait pu mieux lui convenir. Avez-vous jamais considéré le ciel, par une chaude journée d'été — si serein, si calme? Un jour, un accident bien triste survint à la petite Marguerite, car c'était là son nom. Elle tomba en bas l'escalier et se fit tant de mal que, durant des mois entiers, elle dut rester étendue sur un sofa sans pouvoir se remuer. Pendant toute la gaie saison d'été, elle resta là couchée; elle pouvait entendre les joyeuses voix d'autres enfants qui s'ébattaient dans les champs, mais jamais il ne lui échappa un mot ressemblant à du murmure ou un regard d'impatience. Le ciel était toujours bleu. J'ai connu des enfants qui se mettaient de mauvaise humeur, lorsqu'ils devaient rester en chambre un jour seulement, et cependant Marguerite aimait comme eux à courir. Quand, parfois elle souffrait beaucoup de la tête, un de ses petits frères arrivait en courant lui demander une histoire, ou bien sa sœur la priait de lui expliquer sa règle d'arithmétique, ou bien encore son père trouvait bon qu'elle lui lût le journal, et tout cela elle le faisait avec tant de bonne grâce... aussi c'était toujours à elle qu'on s'adressait quand on avait besoin de quelque chose. Et maintenant, chère petite lectrice, es-tu toi aussi comme un petit morceau de ciel bleu? Quelques enfants sont comme le ciel, lorsqu'il est couvert de nuages noirs et orageux. J'espère que tu n'es pas du nombre. Efforce-toi, et demande à Dieu de ressembler à la petite Marguerite. Quel beau monde serait ce monde si toute petite fille méritait le titre de « un morceau de ciel bleu. » Par la grâce de Dieu, nous pouvons tous le de-

venir, car il dispense ses grâces aussi volontiers au plus petit enfant qu'à l'homme le plus grand et le plus instruit de la terre.



Une sage résolution.

Nous fûmes laissées orphelines dès notre tendre enfance : nous étions huit jeunes filles sans expérience. A ma sœur aînée, qui n'avait que dix-neuf ans, fut laissée la charge entière de la famille. Je me rappelle bien les nombreuses épreuves que nous eûmes à traverser ; mais Celui qui a dit : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois le Seigneur me recueillera, » prit soin de nous, et nous préserva miraculeusement.

Nous prîmes entre nous une résolution que je n'ai jamais oubliée. Nous allions régulièrement à l'assemblée, mais souvent, en en revenant, nous nous entretenions de telle ou telle toilette que nous y avions vue. Un dimanche que nous étions toutes réunies au parloir, nous commençâmes à parler librement de quelques personnes que nous avions vues au culte. Je remarquai qu'une de mes sœurs ne se joignit pas à la critique et dit bientôt très-sérieusement : « Prenons l'engagement de ne pas nous permettre de parler de la toilette de telle ou telle, le Dimanche ; cela nous évitera beaucoup de causeries oiseuses, et peut-être même perdrons-nous tout à fait cette mauvaise habitude. » Nous sentîmes toutes la prudence et l'excellence de ce conseil et toutes nous l'approuvâmes de tout notre cœur, et à partir de ce moment, je ne me souviens pas que nous nous soyons

laissées aller à une seule conversation médisante, le jour du Seigneur. Si parfois il arrivait à une des cadettes de dire : « Avez-vous remarqué le chapeau de cette dame ? » ou bien « celle-ci était en noir aujourd'hui ; » une de nous lui fermait doucement la bouche, en lui disant : « Sœur, tu oublies que c'est Dimanche. » Dès lors, bien des années se sont écoulées ; la plupart d'entre nous se sont mariées, et loin, bien loin de leur première demeure : mais encore aujourd'hui je tâche de garder cette résolution, et jamais je n'entends une pareille conversation ce jour-là sans penser : « Tu oublies que c'est Dimanche. » — Et sous ce rapport, comme sur tout ce qui tient à l'obéissance chrétienne, ce doit être toujours Dimanche. N'était-ce pas une sage résolution ?



Le petit valet de chambre.

Dans la ville de York vivait autrefois un riche et bienveillant gentilhomme. Il engagea un jeune garçon robuste, nommé William, pour cirer ses bottes et faire ses commissions. William avait été, par ses parents, habitué à travailler, il en avait aussi appris cet excellent précepte : « *Ce qui est digne d'être fait est digne d'être BIEN fait.* » C'est pourquoi William s'appliquait de son mieux à faire reluire les bottes et les souliers, et lorsqu'il faisait ses commissions, c'était d'un pas agile et sans s'attarder dans les rues. Sa bonne conduite plut à son maître qui l'éleva à la charge de servir à table. Dans ses heures de loisir, au lieu de caqueter et de fumer comme plusieurs de ses camarades,

William se perfectionnait dans l'art de *lire et d'écrire*. Un soir, son maître entra par hasard dans la cuisine et examina le cahier d'écriture de William. Il ne dit rien sur le moment, mais peu de jours après, le jeune domestique fut appelé au cabinet d'étude de son maître, où plumes, encre et papier furent placés devant lui et où on lui dit qu'il devait être le commis de son maître. William prospéra. La bénédiction de Dieu reposait sur lui. Lorsque son maître mourut, le nom de William fut honorablement mentionné dans ses dernières volontés. Un des plus riches banquiers de York s'estima *heureux* de prendre dans ses bureaux William, qui vécut pour devenir le père affectionné d'une famille bien-aimée.



Quelle en sera la fin ?

Lorsque je vois un garçon se fâcher contre ses parents, être désobéissant et obstiné, résolu à suivre sa propre volonté — à être son propre maître, à tenir pour rien l'expérience des gens âgés, à mépriser leurs remontrances et leurs reproches — à moins que sa conduite ne soit changée, je n'ai pas besoin de me demander : Quelle sera *sa* fin ?

Quand je remarque une petite fille aimant beaucoup la toilette et en étant orgueilleuse ; mécontente lorsqu'elle ne peut satisfaire ses souhaits, voulant être plus élégante que ne le lui permettent les circonstances ; préoccupée de ce que les autres penseront de sa mise, à moins qu'elle ne change de conduite, je n'ai pas besoin de demander : Quelle sera *sa* fin ?

Lorsque je vois un jeune homme aimer la société

des méchants et des dépravés, s'associer avec ceux qui jurent, mentent, fraudent et dérobent — rechercher leur compagnie et leur amitié, je n'ai pas besoin de demander, à moins qu'il ne change de conduite : Quelle sera sa fin ? Il ne tardera pas à être aussi pervers que ses compagnons, si ce n'est pire.

Mais lorsque je vois un petit garçon affectueux, respectueux, soumis à ses parents, aimant se réunir avec les enfants de Dieu pour lui rendre culte, aimant à le prier, ponctuel à l'école du Dimanche, attentif, tranquille, sachant sa leçon couramment ; fréquentant la bonne compagnie, prenant de bonnes habitudes, — je puis prédire avec certitude, quelle sera la fin de ce garçon. Il trouvera une « maison qui n'est pas faite de mains, éternelle, dans les cieux. »

L'ivrogne ramené par la prière d'un enfant.

Le fait suivant nous a été donné par M. S^{...}.

• Un ivrogne qui, par son intempérance, avait dissipé tout son bien, rentrait un soir chez lui dans un misérable état. Comme les ivrognes en général, il se condamnait lui-même, il était tourmenté de remords, incapable de supporter ses propres réflexions. Lorsqu'il pénétra dans l'appartement de sa femme, l'angoisse qui, comme un ver, lui rongea le cœur, fut excitée presque jusqu'à la frénésie à la vue des victimes de ses vils penchants : — sa femme bien-aimée et son intéressante enfant. Triste et morose, il s'assit sans prononcer une parole ; il ne pouvait parler, il ne pouvait les regarder. La mère dit à la fillette qui était

à ses côtés : « Viens, mon enfant, il est temps d'aller au lit. » Et cette chère enfant, selon sa coutume, s'agenouilla aussitôt et, comme une belle statue, regardant fixement son pauvre père, répéta sa prière du soir. Lorsqu'elle eut fini, l'enfant qui n'avait que quatre ans dit à sa mère : « Chère maman, ne puis-je pas demander encore quelque chose dans ma prière ? » — « Oui, ma chérie, demande ce que tu as au cœur. » Alors, élevant ses petites mains et fermant les yeux, elle dit : « O Dieu ! épargne — oh ! épargne mon cher papa ! » Cette prière, avec une rapidité électrique, atteignit le trône de Dieu. Elle fut entendue au ciel, elle fut entendue sur la terre. L'« Amen » échappa des lèvres de ce père et son cœur de pierre devint un cœur de chair. Femme et enfant également se jetèrent dans ses bras, et dans son repentir il disait : « Mon enfant, tu as sauvé ton père de la mort d'un ivrogne ! j'en ai l'assurance ! »

La prison

La porte d'une prison à Londres fut dernièrement ouverte par un agent de police pour y faire entrer un jeune homme à la tournure distinguée. C'était un commis de la banque, accusé de faux. Pendant des années il s'était conduit de la manière la plus honorable, et était la consolation de ses parents qui étaient des membres influents d'une assemblée chrétienne. Un jour, jour néfaste, il se laissa entraîner par un de ses compagnons à un pari. L'espoir d'augmenter son argent de poche l'attira dans le piège fatal. Il perdit son argent et fut tenté de dérober en contrefaisant un billet

de banque. En voulant se *dépêcher* d'être riche il se ruina. Des parents au cœur brisé et des sœurs qui se désolent occupent la maison jadis si heureuse. Celui qui autrefois était la joie de la famille est emprisonné pour la vie. Jeunes gens ! gardez-vous d'un pari comme d'un *serpent à sonnettes*.



A une jeune sœur en Christ,
à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

Chère jeune sœur, votre anniversaire
Est cher à plusieurs qui sont vos amis,
C'est pour eux aussi que sur cette terre
Le Dieu Tout-Puissant vous plaça jadis.

—
Tout premièrement, c'est pour votre mère,
C'est pour égayer son isolement ;
Rayon de soleil qui, sur sa carrière,
Répand le bonheur, chasse le tourment.

—
Et puis c'est pour vous que Dieu vous fit naître,
Car il vous aimait dès l'éternité ;
Il voulait un jour vous faire connaître
Son Fils, son salut, et sa charité.

—
C'est pour nous encor, pour les sœurs, les frères,
Pour les malheureux qu'on peut soulager,
C'est pour adoucir beaucoup de misères,
Mener des brebis à leur bon Berger.

—
Ainsi, chère Emma, que Dieu vous conserve,
A l'œuvre, aux amis qu'il vous procura,
Et que de tout mal son bras vous préserve
Jusqu'au jour prochain où Christ reviendra.



Le chariot de feu et les chevaux de feu.

Mes jeunes lecteurs m'accorderont-ils une demande? Avant de lire le reste de cet article, voulez-vous lire le chapitre auquel il se rapporte, chapitre deuxième de 2 Rois?

Sans doute, la plupart d'entre vous ont déjà lu ou entendu lire ce chapitre. Pour autant que vous pouvez vous en souvenir, la première fois que vous le lûtes, combien n'avez-vous pas dû être surpris d'y voir que

le prophète fut enlevé au ciel, vivant, dans un chariot de feu ! Le ciel est la demeure du racheté et l'a toujours été depuis que le péché est entré dans le monde. Mais le chemin qui y conduit est caché à nos yeux ; — à nos yeux, il est interrompu par la solennelle vallée de la mort, et par les ténèbres et le silence du tombeau. Souvent nous voyons les traits du mourant s'illuminer d'une joie céleste par ce qu'il aperçoit, sans pouvoir le communiquer à ceux qui l'entourent, de la gloire qui l'attend ; et nous pouvons bien croire qu'au moment où l'esprit s'échappe de sa prison d'argile, il rencontre une bienvenue et un accueil, tels que la terre ne lui en a jamais présenté, et il est introduit dans une félicité à laquelle rien ici-bas ne peut être comparé. Mais tout cela, nous ne le voyons pas. Le sourire, l'accueil, l'escorte, la présentation, la plénitude de joie et de délices pour jamais, tout cela, c'est à la foi de le saisir et à l'espérance de l'anticiper ; mais ce ne sont pas des choses pour des yeux, pour des oreilles et pour des cœurs mortels (excepté par la foi), pendant que nous sommes de ce côté-ci du voile, qui sépare le visible de l'invisible, le monde des esprits de celui qui nous entoure maintenant. Mais dans deux cas, un avant le déluge, et l'autre dans ce que vous venez de lire, il a plu à Dieu de suspendre la loi presque universelle. Dans le dernier exemple surtout, nous voyons les préparatifs délibérés, le dernier voyage, les cieux ouverts, le chariot de feu, les amis qui se séparent, l'ascension, le tourbillon ! Merveilleux terme d'une merveilleuse carrière ! Tout cela avait lieu, grâce au sang du Rédempteur, et était un témoignage anticipé de la valeur que Dieu attachait à ce sang. Et le Ré-

le templeur lui-même est monté au ciel, à la vue de ses disciples émerveillés ; mais ce ne fut pas avant qu'il eût passé par la mort, qu'il en eût ôté toute l'amertume pour nous qui croyons et qu'il fût sorti victorieux du tombeau, qu'il monta ainsi au ciel.

Avez-vous jamais considéré, cher lecteur, quel vainqueur est la mort ? Depuis les jours de Nemrod, ce puissant chasseur devant l'Éternel, il y a toujours eu des conquérants et des hommes de renom. L'Écriture elle-même nous parle d'un Pharaon et d'un Sennachérib, d'un Nébucadnetzar et d'un Cyrus, qui ravageaient des pays, s'emparaient des villes, et tuaient leurs mille et dizaines de mille ; « eux tous, dit le prophète (Ezéchi. XXXII, 23), qui ont répandu leur terreur dans la terre des vivants ; » et si nous en revenons à l'histoire purement humaine, nul ne figure dans ses pages autant que ceux qui ont inondé la terre de sang humain. Mais que sont devenus tous ces puissants conquérants ? Ils ont tous dû plier devant un plus puissant qu'eux-mêmes. « Ils sont tous descendus au sépulcre comme des brebis, » et la mort en a fait sa pâture ; et non-seulement la mort peut vaincre les plus puissants conquérants, mais elle dompte tous. Le plus fort ne peut lui résister, le plus sage ne peut s'y soustraire. Ceux qui vivent le plus longtemps doivent mourir enfin. La mort n'a aucune pitié, ni pour la faible enfance, ni pour la vieillesse décrépite. Le plus riche ne peut l'engager à lui accorder une seule heure, et le plus pauvre tombe sous son coup irrésistible. Pendant près de six mille ans, elle a régné sur la race d'Adam, entraînant sans pitié dans la tombe les millions et les millions de chaque génération successive-

ment — vieux et jeune, riche et pauvre, prince et paysan. Mais si puissante que soit la mort, et si universel et de longue durée que soit son règne, il est un Être infiniment plus fort, qui a rencontré la mort et l'a vaincue, et qui, en temps convenable, déploiera en plein les fruits de sa victoire, soit dans le ciel, soit sur la terre. Et comment se fit-il, cher lecteur, qu'il remporta la victoire sur ce puissant conquérant, la mort ? Dans les démêlés entre les hommes, nous entendons parler d'armées et de généraux, de combats sur terre, et de batailles navales, d'armes offensives et d'armes défensives, comme si tout dépendait du nombre, de la discipline, de l'habileté, des richesses et du courage. Ceux qui peuvent réunir le plus de soldats, frapper le plus fort, et soutenir l'assaut le plus longtemps, obtiennent ordinairement la victoire. Mais il n'en fut pas ainsi dans la lutte entre la mort et son glorieux vainqueur, le Seigneur Jésus-Christ. Comment vainquit-il la mort ? En s'y soumettant. « Il fut obéissant jusqu'à la mort, afin que, par la mort, il détruisit celui qui avait l'empire de la mort. » Qu'est-ce qui explique la puissance de la mort sur la race humaine ? Le péché. « Les gages du péché, c'est la mort ; » et c'est parce que tous les hommes sont pécheurs que la mort a un pouvoir universel. Et qu'a fait le Sauveur ? Lui-même sans péché, de sorte que la mort n'avait aucun droit sur lui, il devint le Substitut des pécheurs, et mourut à notre place. Comme Dieu, aussi bien que comme homme, sa mort fut d'une valeur inappréciable, infinie, et elle annula le droit de la mort sur ceux qui sont abrités par le précieux sang de Christ. Mais de plus, la mort fut si complètement vaincue par Christ que, bien

que son corps fût déposé dans le sépulcre, la mort ne put l'y retenir. Le saint de Dieu n'a point vu la corruption. Il sortit victorieux du tombeau, et maintenant, à la droite de Dieu, il attend le moment assigné pour venir délivrer de la mort, ressusciter, enlever et glorifier avec Lui tous ceux qui sont à Lui. « Chacun en son rang, Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ à sa venue. » Ne sera-ce pas un glorieux moment, lorsque le Sauveur redescendra et que le sépulcre sera obligé de dégorger sa proie? que la mort, vaincue, sera forcée de rendre à son vainqueur les millions de saints, de croyants, qui seront tombés sous son pouvoir irrésistible? La mort sera bien alors engloutie en victoire. Gloire et louanges soient à Celui qui l'a vaincue!

Gloire à l'Agneau! louange! au Rédempteur!

En Lui, la mort a trouvé son vainqueur,

Nos ennemis ont connu sa puissance,

Et le tombeau lui rend obéissance.

Alléluia! gloire à Jésus!

L'enfer et la mort sont vaincus.

Mais d'autres merveilles nous attendent encore. Non-seulement Christ, à sa venue, ressuscitera les corps de ses saints endormis en lui, mais tous les croyants, qui vivront et resteront à son arrivée, seront transmués et, sans passer du tout par la mort, ils seront enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air. L'ascension du Seigneur fut le grand spécimen de cet événement. Je ne dis pas le type; elle fut le spécimen, auquel notre glorification sera conforme. Mais, comme nous l'avons vu, même avant la première venue de Christ, deux êtres privilégiés furent ainsi enlevés.

Quelle pensée, cher lecteur, que vous et moi *pouvons* être ravis au ciel, comme Enoch et Elie, sans passer du tout par la mort. Sans doute, nous pouvons aussi nous « endormir en Jésus, » comme tant de myriades de nos compagnons de pèlerinage, qui ont ainsi terminé leur course. Mais tout cela suppose qu'en réalité nous appartenons à Jésus. Est-ce là votre cas, cher lecteur? L'amour de Jésus a-t-il gagné vos cœurs au point de les délivrer du péché et du monde pour trouver en Jésus tout ce dont vous avez besoin et tout ce que vous souhaitez? Avez-vous, comme un pécheur perdu, coupable, justement condamné et convaincu d'avoir péché contre Dieu, trouvé un refuge sous le sang de Christ? Christ est-il votre seule confiance et votre unique espérance? Et la réalité de tout cela est-elle rendue manifeste par le fait qu'il vous a délivré du joug du péché et qu'il a tourné vos affections vers lui, de manière à vous attirer après lui, dans les sentiers de la sainteté? S'il en est ainsi vous pouvez, en effet, vous réjouir à la perspective de sa venue. Mais revenons à notre chapitre.

Quel voyage pour Elisée, le dernier qu'il fait avec son maître! Beaucoup d'entre nous savent ce que c'est que de veiller au chevêt de quelque bien-aimé, dans le dernier mois, la dernière semaine ou la dernière heure de sa vie. Il y en a eu qui ont marché en confessant fidèlement le nom de Christ, dans leur dernier voyage, pour sortir de leur prison et se rendre au lieu où ils devaient sceller leur témoignage de leur sang. La mort, ou celui qui en dispose, semblaient, en pareil cas, obtenir un triomphe particulier. Mais ici, nous voyons un homme qu'Achab, s'il l'avait pu, n'aurait

pas manqué de mettre à mort, que Jézabel avait menacé de faire mourir en moins de vingt-quatre heures, et auquel Achazia avait envoyé compagnie sur compagnie de cinquante hommes avec leurs capitaines, pour l'amener captif devant lui : maintenant, il marchait tranquillement avec Elisée vers l'endroit d'où il devait monter vivant aux saintes demeures de la bénédiction. Quel voyage ! Chaque lieu qu'ils parcourent doit avoir laissé ses impressions, car chacun d'eux avait été fameux dans l'histoire des voies de Dieu avec son peuple. C'est à Guilgal, que l'opprobre d'Égypte avait été roulé de dessus Israël ; c'est de là qu'Israël marchait à la victoire ; c'est là qu'il retournait comme à la place de la force, d'une humble et entière séparation pour Dieu. De Guilgal, ces deux se rendent à Béthel, la maison de Dieu. Là la curiosité et l'étonnement naturel des fils des prophètes les font demander à Elisée s'il savait ce qui attendait son maître. Il ne répond rien à leur impertinente question et s'en va avec Elisée à Jéricho. N'y a-t-il rien qui retienne Elisée, tandis que son maître passe le Jourdain ? A chaque station, Elie adresse cette question à son compagnon. Mais Elisée n'a qu'une réponse : « L'Éternel est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point. » Qu'ils sont significatifs ces quelques mots qui suivent : « Et ils s'en allèrent tous deux ensemble. » Oh ! s'il y avait chez nous plus de cette résolution inébranlable à demeurer dans le sentier de la bénédiction. Quelle perte c'eût été pour lui, si sa foi ou sa résolution avaient failli. Quelle riche récompense lui valut sa persévérance. Ils atteignent le Jourdain, image de la mort, comme étant la limite entre le désert et le pays. Mais qu'est

le Jourdain, qu'est la mort pour la foi de celui en qui la mortalité va être absorbée par la vie ? Avec son manteau il « frappa les eaux, qui se divisèrent cà et là ; et ils passèrent tous deux à sec. » Elisée est invité à demander tout ce qu'il veut, avant que son maître soit enlevé. Une double portion de l'esprit d'Elie — rien moins que cela — est ce que sollicite sa foi. Elie trouve cela difficile, cependant il a le privilège de pouvoir lui promettre que, s'il le voit monter, sa requête lui sera accordée. Là-dessus, ils continuent tranquillement à marcher et à s'entretenir intimement et « voilà un chariot de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Elie monta au ciel par un tourbillon. » Quel changement pour lui ! Quel spectacle s'ouvre à ses regards, quand il dépasse les portails nuageux. Ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui ne monta jamais au cœur de l'homme, cet homme de Dieu le vit, l'entendit, et monta comme chez lui en la présence de l'Éternel Dieu, devant lequel il se tenait lorsqu'il lui rendait témoignage ici-bas. « Les chariots de Dieu se comptent par vingt mille, par milliers redoublés » (Ps. LXVIII, 17). Ce fut par les anges que Lazare fut porté dans le sein d'Abraham. Mais lorsque nous serons appelés à entrer dans notre éternelle et bienheureuse demeure, « le Seigneur lui-même avec un cri de commandement descendra du ciel. » Que cette bonne espérance remplisse le cœur et dirige les voies de tout lecteur chrétien de la BONNE NOUVELLE.

Ce fut pour Elisée un moment solennel, et il le sentit profondément. « Mon père ! mon père ! s'écria-t-il, chariot d'Israël et sa cavalerie ! Et il ne le vit plus. »

Le sentiment de sa séparation d'avec Elie respire dans ce premier cri : « Mon père ! mon père ! » tandis que le chagrin et le triomphe semblent se mélanger dans l'autre : triomphe de ce qu'Israël eût de tels angéliques gardiens et défenseurs ; chagrin de ce qu'ils lui avaient enlevé son maître. « Puis prenant ses vêtements il les déchira en deux pièces. Ainsi s'exprima sa propre douleur pour sa perte et celle de la nation.

Mais ce n'était pas le moment de se laisser aller à une douleur égoïste. Il ramasse le manteau d'Elie qui était tombé de dessus lui et le trouve aussi efficace entre ses mains qu'entre celles du Thisbite. Le Jourdain doit aussi le reconnaître en se séparant pour laisser passer Elisée. Les fils des prophètes reconnaissent que l'esprit d'Elie repose sur son successeur ; et ainsi Elisée entre dans une mission prophétique qui ne fut pas de courte durée, sur laquelle la Parole nous fournit plus d'un détail intéressant, dont quelques-uns pourront attirer notre attention dans les prochains numéros. En attendant, puisse cette scène qui termine l'histoire du Thisbite sur la terre, cette séparation d'avec Elisée, et cette glorieuse ascension au ciel laisser une impression durable sur nos esprits. Si nous sommes à Christ, le ciel est notre patrie ; et que nous y arrivions comme des millions de rachetés y sont déjà arrivés, en nous endormant en Christ, ou bien que nous y parvenions en étant transmués et enlevés à sa rencontre en l'air, lorsqu'il viendra sur les nuées, que cette perspective remplisse et réjouisse nos cœurs, et nous donne en pratique la victoire sur le monde !

QUESTIONS SUR « LE CHARIOT DE FEU ET LES
CHEVAUX DE FEU. »

1. Quelle est la patrie du rachaté ?
2. Comment le chemin qui y conduit se termine-t-il ordinairement pour nous ?
3. Qui furent les deux exceptions dans l'Ancien Testament ?
4. En vertu de la valeur de quoi furent-ils ainsi enlevés vivants au ciel ?
5. De quelle ascension au ciel le Nouveau Testament nous parle-t-il ?
6. Comment monta-t-il ?
7. Qu'est-ce qui avait précédé son ascension ?
8. Qu'est-ce qui a été et est encore un vainqueur presque universel ?
9. Qui a vaincu cet ennemi ?
10. Comment a-t-il vaincu la mort ?
11. Qu'est-ce que sa mort eut à accomplir afin qu'elle pût détruire le droit de la mort sur nous ?
12. Quand est-ce que la mort sera engloutie en victoire ?
13. Que deviendront alors les croyants vivant sur la terre ?
14. Qu'est-ce qui est tout à fait possible quant à la fin de notre pèlerinage terrestre ?
15. Qu'est-ce qui doit arriver, en tout cas, pour ceux qui arriveront au ciel ?
16. D'où Elie et Elisée partirent-ils dans le dernier voyage du premier ?
17. Quels furent les autres endroits qu'ils visitèrent ?
18. Quel exemple la conduite d'Elisée nous donne-t-elle ?
19. Avec quoi Elie divisa-t-il le Jourdain ?
20. Quelle fut la dernière demande d'Elisée à son maître ?
21. A quelle condition devait-elle lui être accordée ?
22. Que pouvons-nous entendre par le chariot et les chevaux de feu ?
23. Où, dans le Nouveau Testament, les anges sont-ils représentés en rapport avec le symbole du feu ?
24. Par qui serons-nous reçus au ciel ?



« **S'il vous plaît, Monsieur,** »
ou le petit missionnaire.

— Monsieur, disait un jour un vieillard à un serviteur de Dieu, voulez-vous que je vous raconte comment moi, vieux pécheur grisonnant, je fus amené à devenir chrétien ?

— Volontiers, Monsieur.

— Eh ! bien, Monsieur, je rencontrai un jour dans la rue un petit garçon qui s'arrêta devant moi et, s'inclinant poliment, me dit de sa voix douce : « *S'il vous plaît, Monsieur, voulez-vous accepter ce traité et, s'il vous plaît, Monsieur, voulez-vous le lire ?* »

J'avais toujours eu les traités en aversion et lorsqu'on s'avisait de m'en offrir, je me mettais fort en colère et jurais d'une manière effroyable. Mais ce « *s'il vous plaît, Monsieur,* » m'alla au cœur. Je ne pouvais jurer contre ce petit jeune homme si bien élevé, avec son bienveillant « *s'il vous plaît, Monsieur ;* » oh ! non, non. Je pris le traité en le remerciant et lui promettant de le lire ; je le lus et la lecture en fut bénie pour mon âme. Je fus amené à voir que j'étais un pécheur et que Jésus-Christ est le seul Sauveur. Il fut le moyen de m'amener à Christ et ce « *s'il vous plaît, Monsieur* » fut la clef qui servit à ouvrir mon cœur, mon vieux et méchant cœur. »

Contentement

Le roi Salomon disait : « Il vaut mieux un peu de bien avec justice, qu'un gros revenu là où l'on n'a point de droit. » — Prov. XVI, 8.



MARTYR CHRÉTIEN SOUS LES EMPEREURS ROMAINS.

Le cruel garçon.

Il y avait une fois un petit garçon qui prenait plaisir à tourmenter et à tuer les mouches et les petits insectes. N'était-il pas très-cruel ? Que croyez-vous qu'il devint lorsqu'il fut un homme ? Devint-il bon et compatissant en grandissant ? Oh ! non. L'histoire nous dit le contraire. Lorsqu'il fut un homme, il devint empereur de Rome. Combien alors il eût pu faire de bien,

si seulement il l'avait voulu. Bien que très-bon au commencement de son règne, son naturel se fit bientôt voir plus tard.

Néron, car c'était son nom, aimait à faire le mal. Je vous citerai quelques-unes de ses méchantes actions. *Il tua sa femme et fit assassiner sa mère.* Il imaginait toute espèce de cruels passe-temps ; les gémissements et les souffrances de ses semblables le divertissaient beaucoup. Il avait entendu raconter l'incendie de l'ancienne Troie, et désirant se le représenter, il fit mettre le feu à la ville de Rome. Puis le traître se plaça sur une haute tour qui dominait l'embrasement et chanta sur sa lyre l'histoire de l'incendie de Troie. Non content de tout cela, il accusa, comme auteurs de l'incendie, les pauvres Chrétiens qui furent torturés de la manière la plus horrible, pour avouer un crime qu'ils n'avaient pas commis.

Des gens aussi méchants ne deviennent pas vieux ordinairement. Les sujets de Néron se lassèrent enfin de lui et le condamnèrent à être jeté du haut de la roche Tarpéienne et mis en pièces. Pour éviter une mort aussi terrible, Néron se tua dans sa trente-deuxième année.

Maintenant, quand je vois un petit garçon, qui a le penchant de tourmenter les mouches et d'autres créatures inoffensives, je pense tout de suite à Néron. La Bible dit : « Bienheureux sont les miséricordieux, car miséricorde leur sera faite (Matth. V, 7). Et ne pensez-vous pas, enfants, que le grand Dieu dont les tendres miséricordes sont sur toutes ses œuvres, et qui prend soin des passereaux, ne s'irritera pas contre ceux qui tourmentent, de quelque manière que ce soit, ses créatures ?

Toutes les mauvaises habitudes s'enracinent avec l'âge. Elles sont comme la balle de neige, très-petite d'abord, mise en mouvement par un groupe de joyeux enfants ; mais la balle, en roulant sur elle, grossit à chaque tour jusqu'à ce qu'enfin elle devienne si grande et si visible que le passant s'arrête pour la regarder.

Les enfants doivent se montrer bons envers toutes les créatures, s'ils veulent être les imitateurs de ce grand Etre qui conserve les hommes et les bêtes.



Les charbons de feu.

PREMIÈRE PARTIE.

C'était midi, l'heure de la récréation, et tandis que ses frères et ses sœurs jouaient gaiement à la raquette et au volant dans le jardin, Emilie Somers était assise dans la salle d'études et lisait. Emilie était boiteuse, depuis une grave chute qu'elle avait faite, lorsqu'elle était toute jeune ; son pied ne s'en était jamais remis de manière à lui permettre de marcher bien. Cependant elle n'en était pas plus malheureuse, et quand elle voyait d'autres enfants courir et sauter, elle ne leur portait pas envie, ni ne murmurait de ce qu'elle était obligée de rester tranquillement assise, tandis qu'ils s'amusaient. Quelques-uns d'entre vous pourraient s'étonner qu'elle pût être ainsi gaie et contente, mais cela venait de ce qu'Emilie aimait le Seigneur Jésus-Christ ; elle savait qu'elle avait un Père céleste qui veillait toujours sur elle, et croyant en l'efficace du sang de son Sauveur pour la purifier de ses péchés,

elle pouvait bien supporter les peines ou les souffrances que Dieu lui envoyait, parce qu'il la soutenait et que, par son Saint-Esprit, il lui faisait comprendre que tout lui était envoyé par amour.

Les yeux d'Emilie restaient fixés sur une page, lorsque soudain elle posa son livre, puis le reprit, le regarda un moment et, d'un air un peu déconcerté, elle se leva de sa chaise, saisit sa béquille qui était près d'elle et, en s'y appuyant, elle traversa la chambre, descendit l'escalier et entra au salon, où sa maman était occupée à quelque ouvrage de couture; c'est à elle qu'Emilie voulait faire part de ses embarras. Heureuse petite Emilie de posséder une si bonne maman ! toujours disposée à écouter tout ce que ses enfants avaient à lui dire—qui les aimait si tendrement qu'elle priaient constamment pour le bien de leurs âmes.

Madame Somers installa confortablement sa petite fille au coin du sofa, puis Emilie lui dit : « Je suis venue, chère maman, vous prier de m'expliquer quelque chose que je viens de lire. Je ne puis pas le comprendre. »

— Qu'est-ce que c'est, chérie ? demanda Madame Somers.

La Bible d'Emilie fut bientôt ouverte et ayant trouvé le chapitre qui avait tant occupé son attention, elle répondit : Dans le douzième des Romains, aux deux derniers versets, il y a ces mots : « Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire : car en faisant cela, tu lui amasseras des *charbons de feu* sur la tête. Ne sois point surmonté par le mal ; mais surmonte le mal par le bien. » Qu'est-ce que c'est que « amasser des charbons de feu sur la tête de

notre ennemi?» Notre Sauveur nous exhorte à « *aimer nos ennemis* » et à être bon envers tous; aussi ne puis-je comprendre pourquoi il nous est dit de faire une chose qui me paraît si cruelle ! Emilie regarda sa mère et attendit sa réponse.

— Ta question ne me surprend pas, ma chérie, dit-elle. Je pense que l'exhortation de l'Apôtre te paraît étrange et que tu la trouves difficile à comprendre, parce qu'elle te semble contraire à l'enseignement du Seigneur Jésus, mais le fait est, Emilie, que tu te fais une totalement fausse idée du sens de ces paroles. Ce n'est pas d'un acte de cruauté qu'il s'agit, la bonté, l'amour, la générosité témoignés à un ennemi ne feraient pas que de *réels* charbons de feu fussent mis sur sa tête pour y produire la douleur et des brûlures, mais ils auraient un tout autre effet. Ils *amolliraient* son cœur comme la chaleur fond la cire, ils réchaufferaient ses affections et lui feraient aimer ardemment celui qu'il haïssait auparavant et ainsi son méchant caractère serait « surmonté » par la miséricorde et la charité de son adversaire. La bonté de celui qui l'a traité comme un ami l'adoucirait tellement que même, comme des *charbons de feu*, elle embraserait et serait briller ses sentiments et mettrait de la reconnaissance à la place de la haine. Comprends-tu maintenant, ma chère ? vois-tu que le moyen de te faire aimer d'un ennemi, c'est de lui montrer de la bonté ? que c'est la seule chose qui puisse l'attendrir et l'amener à penser différemment à ton égard ? demanda Madame Somers.

— Merci, chère maman, dit Emilie, je ne crois pas que jamais je puisse avoir de nouveau l'idée qu'il nous soit enjoint de nourrir ou de vêtir nos ennemis, pour

les faire souffrir *réellement*. Je comprends maintenant ; si nous faisons du bien à ceux qui nous ont fait du mal , notre conduite les rendra tellement honteux d'eux-mêmes qu'ils seront obligés de nous aimer. Mais, maman, je ne pense pas que jamais personne soit grossier ou brutal avec moi, de sorte que je n'ai rien à pardonner. Toi, mon cher papa, Charlotte, Marie, Robert et Francis, vous êtes toujours bons avec moi et tous ceux que je connais sont si pleins de bonté pour moi que je ne puis m'empêcher de les aimer et de sentir que Dieu m'accorde, chaque jour, de nouvelles bénédictions par les amis qui m'entourent.

— C'est bien là ce qu'il fait, mon enfant, dit la mère, et je lui rends grâces de ce qu'il te donne la paix et le contentement : et surtout de ce qu'il a envoyé son bien-aimé Fils, afin de mourir pour des pécheurs, et afin qu'un jour tu puisses être auprès de Lui, à l'abri de tout souci, toute peine, toute douleur !

— Oh ! maman, que de fois je *soupire* après le moment où je serai avec lui dans le ciel ! dit Emilie. N'espères-tu pas aussi qu'il viendra *bientôt* nous prendre pour être avec lui ?

— Oui, chérie, répondit Madame Somers, comme toi je puis anticiper sa venue, mais cependant je sais que le temps de Dieu est le meilleur et que nous devons patiemment l'attendre, en cherchant, comme des chrétiens, à vivre pour sa gloire et à le servir continuellement, tant qu'il nous laisse ici-bas.

La cloche du dîner sonna et mit fin à la conversation de Mme Somers et d'Emilie, mais le cœur de la mère débordait de gratitude envers Dieu, de ce qu'il avait amené son enfant, si jeune encore, à se confier

en Lui et elle Lui demanda de la faire « croître dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur Jésus-Christ. »

Dans la soirée, tous les enfants étant groupés autour de leur mère, M. Somers étant absent, Charlotte, la fille aînée, se mit à dire :

— Maman, raconte-nous une histoire, je suis sûre que nous en serons tous bien aises.

— Bien, ma chère, je n'ai pas d'objection, et cependant ce que je vais vous raconter n'est pas une fiction, propre seulement à vous amuser, mais c'est un véritable fait, que j'ai appris, il y a bien des années. Une conversation que j'eus ce matin avec Emilie me l'a remis en mémoire.

— De quoi était-il question, maman ? demanda Robert.

— Dis-le-leur, petite Emilie, dit la mère, et la petite fille obéit, en répétant de son mieux tout ce qui avait été dit sur les charbons de feu amassés sur la tête d'un ennemi. Quand elle eut fini, Mme Somers prit la parole :

— Vous, les trois aînés, vous vous souvenez bien de votre bonne, Jessie Brun, qui mourut justement avant la naissance de Francis ; or, ce que je vais vous raconter se rapporte à elle, lorsqu'elle était de l'âge de Charlotte. Elle demeurait alors à M *** (mon village natal), avec ses parents et ses jeunes frères. Son père, homme pieux et respectable, s'efforçait par ses préceptes et son exemple à les instruire de la voie dans laquelle ils devaient marcher. Il était fermier, et comme sa femme était trop malade pour pouvoir aller travailler au dehors, la famille dépendait entière-

ment de son maigre salaire, à part quelques petits profits que faisait la mère en cousant parfois pour les dames du voisinage. Le bon pasteur du village engagea Jessie à venir à l'école du Dimanche ; là elle fut mise dans la classe de sa fille où elle devint la plus régulière de ses élèves. Jessie aimait tendrement sa maîtresse (Mlle G.) et préparait avec soin les devoirs qui lui étaient donnés ; toujours tranquille à sa place, et faisant bien attention à tout ce qu'on disait, elle devint bientôt une des favorites par sa bonne conduite. Après avoir fréquenté l'école environ trois mois, arriva un matin, une nouvelle élève tout à fait étrangère à Jessie. C'était Sara Bell, fille unique d'un boutiquier qui venait de s'établir à M^{...} et avait promis à M. G. en lui faisant sa première visite, d'envoyer sa fille à l'école. Or, Jessie, quoique toujours propre et en ordre, était la plus mal mise de la classe, car tandis que beaucoup d'autres de ses compagnes portaient des parures que leurs parents avaient plus ou moins le moyen de payer, son père n'eût pas permis que ses petits gains fussent dépensés mal à propos en vêtements qui n'auraient pas convenu à sa position. Lorsque Sara entra, Mlle G. lui dit de s'asseoir à côté de Jessie, mais à l'expression de sa figure, on voyait clairement que son orgueil était blessé d'être ainsi obligée de toucher de sa pimpante robe de soie celle de cotonne, mais bien raccommodée, de Jessie ; cependant elle ne dit mot et eut l'air d'écouter, comme les autres, les explications de la maîtresse sur le chapitre qu'elles étudiaient. Mais, en réalité, la pauvre Sara Bell était tellement préoccupée de sa jolie figure et de son élégant chapeau que lorsque Mlle G. l'interrogea, elle ne put répondre à sa

question, n'ayant fait aucune attention à ce dont il s'agissait ; et à la sortie de l'école elle s'en alla en branlant la tête sans se soucier nullement de ses condisciples.

Plusieurs semaines durant, les mêmes jeunes filles se rencontrèrent chaque dimanche à la classe, et Sara finit par être amicale avec toutes excepté avec une seule, qui n'était autre que Jessie ; car si elles se rencontraient en route ou dans la prairie, Sara se détournait toujours sans rendre le « bonjour » de Jessie, laquelle en était blessée et disait souvent à sa mère qu'elle ne comprenait pas pourquoi Sara ne voulait jamais lui répondre quand elle lui parlait ; la mère, tout en soupçonnant la cause, se gardait bien de la dire à son enfant.

Mlle G. avait l'habitude de donner à chacune de ses élèves, comme récompense de leur assiduité, une petite carte sur laquelle étaient imprimés un passage de la Bible et un verset de cantique. Ces cartes étaient distribuées avant la première prière, de sorte que chacune de celles qui étaient à leur place à *temps* en recevait une, mais elles étaient refusées à toutes les retardataires. Lorsqu'une jeune fille avait obtenu dix cartes en cinq dimanches, elle les rendait à sa maîtresse qui lui donnait un livre en échange. Un recueil des cantiques chantés à l'école était toujours le premier de ces prix, après quoi Mlle G. choisissait ce qu'elle croyait le plus convenable à donner. Mlle G. fournissait aussi à chaque écolière un sac pour mettre ses livres et une enveloppe pour mettre ses cartes.

(à suivre).

Réponse remarquable à la prière.

Mes chers enfants, je vais vous raconter quelque chose d'intéressant d'un petit garçon qui faisait partie d'une famille de six enfants, dont les parents n'étaient pas riches, mais honnêtes et respectables. Ils habitaient une grande ville manufacturière.

Un matin, ce petit garçon, âgé alors de huit ans, fut envoyé par sa mère au moulin avec cinq francs pour acheter quelques livres de farine.

La mère soigneuse attachait l'argent au coin du sac qui devait contenir la farine ; et avec une tape amicale sur l'épaule et la recommandation d'être bien vite de retour, le petit garçon quitta la maison et fut bientôt perdu au milieu de la foule affairée dans les rues boueuses de cette ville enfumée.

Lorsqu'il arriva au moulin, il prit sa place au milieu de beaucoup d'autres qui se trouvaient là dans le même but. Il dut attendre une longue demi-heure avant que son tour n'arrivât. Il tendit alors son sac en disant que sa mère avait attaché l'argent dans le coin.

L'homme ouvrit le sac, le secoua, mais, hélas ! point d'argent.

« Il n'y a point d'argent, » dit l'homme en laissant retomber le sac.

Pensez à l'étonnement du petit garçon qui s'attendait si peu à la perte de son argent—où ? et comment ? il ne pouvait se l'imaginer.

Que va-t-il faire ? sa mère a besoin de la farine.

Dans ce temps-là, l'argent était très rare et le pain très cher. Le commerce n'était pas aussi prospère que

de nos jours ; comment le pauve garçon osera-t-il retourner vers sa mère et lui raconter sa perte ?

Dans sa grande perplexité, il s'écarta un peu de la foule et la pensée lui vint : « Tout est possible à Dieu, il peut m'aider à retrouver mon argent. Je veux le prier. » « Père céleste, s'écria-t-il dans le fond de son cœur, je t'en prie, aide-moi à retrouver mon argent. » Nul dans cette foule de gens n'avait l'idée que Dieu fût si près du cœur de cet enfant — qui présenta sa prière avec une foi simple et Dieu l'entendit. Mais si nous devons prier, *nous devons encore faire de notre mieux* : aussi notre petit garçon résolut-il de reprendre le chemin par lequel il était venu et de chercher soigneusement tout en répétant sa prière. Hélas ! sur cette route, où des centaines de gens avaient passé après lui, il y avait peu d'espoir de le retrouver. Cependant il doit essayer, et le trouver si possible. Ainsi il retourne dans les rues, la tête penchée, examinant chaque pierre et redisant toujours sa prière. Il repassa sur le pont, le passage le plus animé peut-être de cette ville affairée, regardant toujours ici et là ; oh ! là, sur la terre noire, il aperçoit une pièce brillante, puis une autre, puis encore une autre jusqu'à ce qu'il eût rassemblé les cinq francs qu'il avait perdus ! Quel ne fut pas son étonnement ? son cœur débordait de reconnaissance envers son Père céleste ; son jeune cœur fut aussi puissamment impressionné de la certitude qu'il avait été miraculeusement exaucé. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie il retourna au moulin acheter sa farine ; et bien qu'il eût été dehors beaucoup plus longtemps que de coutume, sa mère, en en apprenant la cause et la providentielle intervention de

Dieu, fut « en admiration » et sans doute elle aussi rendit grâces à son Dieu.

Ce petit garçon est maintenant un homme de soixante ans, qui désire très-sincèrement que tous, petits garçons et petites filles, qui croient au Seigneur, sachent bien qu'ils ont au ciel un Père, toujours disposé à écouter leurs prières, lorsqu'elles sont faites avec foi, au nom de Jésus. Qu'ils lisent souvent et méditent les nombreux passages de l'Écriture qui nous encouragent à prier; qu'ils se rappellent aussi tant d'exemples dans lesquels les prières des enfants de Dieu, même de très-jeunes d'entre eux, ont reçu une prompte et quelquefois remarquable réponse.

« Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et l'on vous ouvrira. »

« En vérité, en vérité, je vous dis que tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. »

« Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie. » Telles sont les paroles de Jésus.



« Ils sont frères. »

Un petit garçon, voyant dans un nid deux oiseaux se donnant des coups de bec, demandait à son frère aîné ce qu'ils faisaient : « Ils se querellent, » lui répondit-il. — « Non, » reprit l'enfant, « cela ne se peut pas, car ils sont frères ! »



L'alouette.

Les alouettes qui, durant les longs mois d'hiver, ont perdu leur voix, font entendre de nouveau leurs chants.

L'alouette commence ses douces chansons de bonne heure au printemps, et les continue pendant tout l'été. On l'entend surtout le matin et le soir, elle est un de ces rares oiseaux qui gazouillent leurs tendres notes *tout en volant*. Qu'il est délicieux de sortir dans la campagne et d'écouter ce doux ramage. Les oiseaux n'enseignent-ils pas à l'homme une leçon de confiance et de gratitude pour le « pain quotidien. » Ces gais petits chanteurs n'ont ni grenier, ni magasin, et cependant leur Père céleste *en prend soin*. Si « Notre Père » prend soin de ces petits oiseaux, ne prendra-t-il pas bien plus soin de nous ?

**Dernières paroles d'un ouvrier
de chemin de fer.**

« Je le vois maintenant ! Il est ici ! Il est près. Il est avec moi. Il est autour de moi. Il ne m'abandonnera jamais. Comment pourrais-je jamais douter de Lui ! Il est le Sauveur des pécheurs. Il est *mon* Sauveur. Jésus est à moi et moi je suis à Lui. Son sang m'a racheté. Ce qu'il est, je l'ai ignoré jusqu'à maintenant. Oh ! dites-leur à tous d'aller à Lui, d'aller *maintenant* ! Dites-le à tous ceux que vous rencontrerez. Christ pour chacun ! *Jésus-Christ pour chacun* ! Mon bien-aimé, bien-aimé Sauveur ! Bonheur sans fin. Amen. Bien-aimé, bien-aimé Jésus ! »



Le pot d'huile.

Les plus jeunes de mes lecteurs connaissent déjà, j'espère, l'histoire à laquelle nous donnons ce titre, et qui sera le sujet de notre étude biblique de ce mois. Quoique ce soit une histoire, rappelez-vous, chers enfants, que c'est une histoire véritable. Ce n'est pas une histoire arrangée, comme on peut en lire dans les livres faits par les hommes. Non, car celle-ci est tirée du livre de Dieu, dont chaque mot est véritable. Elle nous parle d'une veuve et de ses deux fils, et de ce qui leur arriva il y a bien, bien longtemps.

Vous savez ce que veut dire le mot veuve, et quelques-uns d'entre vous ont éprouvé combien c'est un événement douloureux même pour les petits enfants, quand une mère devient veuve. Sans parler de la mort du père, des longs regards et des tristes adieux au bord de la tombe, vous êtes peut-être assez âgés, quoique

jeune, pour sentir quel vide il fait à chacun à la maison. Il n'est plus là pour vous écouter, pour vous aider dans vos devoirs et pour partager vos jeux. Il vous manque aux repas, il vous manque dans vos promenades, il vous manque surtout dans vos soirées, autrefois si agréables, et maintenant si remplies de tristesse. Et bien que, à cause de vous, la mère supporte courageusement l'épreuve, qu'elle vous cache ses larmes et fasse tout son possible pour vous rendre heureux, néanmoins vos yeux pénétrants et affectueux comprennent combien elle a pleuré en cachette, et vous savez que bien souvent tous ses efforts sont inutiles, et tous ensemble vous avez des motifs de pleurer. Beaucoup d'entre vous n'ont pas traversé une douleur telle que celle d'avoir une mère veuve, mais vous avez vu, et entendu, et lu suffisamment pour savoir que c'est une triste chose que d'être une veuve, comme l'était celle dont nous nous occupons maintenant.

Mais, hélas ! quelque pénible que soit cette pensée, on voit aussi quelquefois des gens si méchants, si cruels, même pour leur familles, que leurs femmes et leurs enfants peuvent presque se réjouir lorsqu'ils meurent. Tel n'était pas le cas dans la famille dont nous parlons. Loin de là. Écoutez plutôt ce que la veuve dit à Elisée : « Ton serviteur, mon mari, est mort, et tu sais que ton serviteur craignait l'Éternel. » Quelles douces paroles ! Quelle précieuse chose de pouvoir dire de quelqu'un qui est mort qu'il craignait l'Éternel ! Et avec quelle assurance la veuve en appelle aux relations que le prophète avait eues avec son mari délogé. Ce n'est pas seulement « il craignait ; » mais « tu sais qu'il craignait l'Éternel. » Il n'avait pas été un homme au

cœur partagé, flottant, indécis. Son caractère était bien connu. Le matin et le soir, sans doute, ou peut-être le matin, à midi et le soir, il avait rendu culte à Dieu et imploré la bénédiction de Dieu sur sa famille. Et comme il priait, il vivait. Ses compagnons étaient des hommes pieux; il était un des fils des prophètes. Le péché était sa terreur, et la loi de Dieu ses délices. Heureuse famille que celle qui possède un tel chef. Aussi perdre un tel mari et père — sa femme devenir veuve, et ses enfants orphelins — c'était là, n'est-ce pas, une bien grande affliction?

Mais ce n'était pas le tout. Les hommes pieux ne sont pas parfaits, et le mari de la veuve était mort en laissant une dette. Comment cela avait pu se faire, c'est ce qui ne nous est pas dit; mais les conséquences en sont racontées par la veuve elle-même : « Ton serviteur, mon mari, est mort, et tu sais que ton serviteur craignait l'Éternel, *et son créancier est venu pour prendre mes deux enfants, afin qu'ils soient ses esclaves.* » Pouvait-il rien y avoir de plus affligeant? Non-seulement son mari était mort; mais ses fils, ses deux garçons orphelins étaient condamnés à l'esclavage pour payer la dette de leur père! La loi autorisait cela, et le créancier était déterminé à user de son droit, et comme il n'y avait ni argent ni objets de valeur à saisir, il voulait avoir les garçons, et venait d'arriver pour les prendre. Ils ne se faisaient guère une idée de la servitude à laquelle ils allaient être condamnés; mais c'était déjà bien assez triste pour eux de se voir arrachés aux embrassements de leur mère pour être emmenés en esclavage bien loin de chez eux. Mais pour la mère! Comme son cœur devait être rempli d'angoisse!

Comme la coupe de ses afflictions devait être plus que pleine ! Quelle détresse désespérée ! Son mari mort, ses vêtements et son mobilier vendus pour se procurer de la nourriture, une dette à payer et pas un centime pour la payer. « Ah ! bien, » dit le créancier, « ce sont là vos deux fils. Je veux avoir vos garçons et je suis venu pour en prendre possession. Dites-vous un dernier adieu et partons. » Que pouvait faire la veuve ? Où aurait-elle pu chercher un refuge ? Il n'y avait plus pour elle qu'une seule ressource, à laquelle elle recourut aussitôt.

Ce fut à Elisée que la veuve alla raconter toutes ses infortunes. Le créancier avait bien voulu attendre jusqu'à ce qu'elle se fût adressée au prophète. Il aimait mieux avoir son argent que les garçons, et peut-être que le prophète pourrait, en quelque manière, mettre la veuve en état d'acquitter sa dette. A tout événement, elle exposa au prophète son accablante détresse, et il semble qu'elle savait bien qu'en la lui confiant, c'est au Seigneur même qu'elle la confiait. Elisée n'était pas un homme riche. S'il pouvait avoir eu, dans sa jeunesse, des espérances ou des perspectives terrestres, il avait laissé tout cela derrière lui, en répondant à l'appel d'Elie de le suivre dans son service, et surtout en relevant le manteau du Thisbite, montrant ainsi qu'il devenait son successeur. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se vanter d'être plus riches que celui qui, plus tard, disait : « Je n'ai ni argent, ni or, mais ce que j'ai, je te le donne. » C'est comme un homme ayant le même esprit et les mêmes dons ; c'est comme un canal choisi et avoué de la puissante grâce de Jéhovah, qu'Elisée est maintenant invoqué par la veuve. Elle lui dit son

histoire, et rien de plus. « Remets ta charge sur l'Éternel, » dit le Psalmiste, et c'est ce que fit la veuve au cœur brisé en racontant au prophète ce qui lui arrivait à elle et à ses fils.

Et comment fut-elle reçue? Que répondit le prophète au récit de ses infortunes. Sa réponse montre qu'il en était profondément touché. « Qu'est-ce que je ferai pour toi? déclare-moi ce que tu as en la maison? » Il montre sa sympathie dans la première question; mais ce n'était pas le moment de s'y livrer. Il fallait faire quelque chose, sur-le-champ, et pour cela il veut savoir exactement ce qu'elle possède. Quelle pauvreté, quel dénuement absolu sa réponse révèle: « Ta servante n'a rien dans toute la maison qu'un pot d'huile. » C'était là tout ce qui lui restait. Ou bien le créancier avait déjà pris tout ce qu'il y avait de plus, ou bien elle avait dû s'en défaire peu à peu pour procurer du pain à ses enfants. « Un pot d'huile » était tout ce qu'il y avait dans la maison de la veuve.

Mais qu'y a-t-il d'impossible à la toute-puissance? Qu'y a-t-il d'impossible à la foi? Elisée n'est nullement en peine. Le pot d'huile servira tout aussi bien qu'une maison pleine d'or ou d'argent. « La terre appartient à l'Éternel, avec tout ce qui est en elle. » « L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Éternel des armées. » Il aurait pu incliner le cœur du créancier en faveur de la veuve, de telle sorte qu'il oubliât la dette; mais cela n'aurait pas fait ressortir aussi bien ce que Dieu peut faire, et n'aurait pas offert un tel encouragement à la foi, dans tous les âges et dans tous les lieux. Et le prophète lui dit: « Va, demande des vaisseaux dans la rue à tous tes voisins, des vaisseaux vides, et n'en de-

mande pas même en petit nombre. Puis rentre, et ferme la porte sur toi et sur tes enfants, et verse de ce pot d'huile dans tous ces vaisseaux, faisant ôter ceux qui seront pleins. » Ces directions devaient paraître bien étranges à d'autres qu'à la veuve, ou à ceux qui auraient eu les mêmes sentiments et qui, comme elle, auraient été dans la détresse. C'était la voix de Dieu, voix qui frappe l'oreille d'une âme qui se sent dans l'extrémité du besoin, et l'oreille de la foi. Quel dut être l'étonnement des voisins, lorsque la veuve leur fit demander de lui prêter des vases vides. Si elle eût demandé à emprunter des sicles d'argent, cela aurait été mieux compris; mais elle obéit aux instructions du prophète. Elle fit exactement comme il lui avait commandé.

Voyons maintenant ce qui se passe, tandis que, selon la parole d'Élisée, elle et ses fils, se sont enfermés, avec les vaisseaux qu'ils avaient apportés. « Elle se retira donc d'auprès du prophète; et, ayant fermé la porte sur elle et sur ses enfants, ils lui apportaient les vaisseaux et elle versait. » Voyez, le premier vaisseau a été rempli et mis à part; il est presque aussi grand que « le pot d'huile » qui coule encore. Un autre est apporté, rempli et mis à part. Un autre, et puis un autre, et encore un autre, et ainsi de suite. Oh! quelle merveille, quand l'huile cessera-t-elle de couler? Jamais, tant qu'un vaisseau vide sera prêt à en recevoir le trésor. Mais tous sont remplis. La veuve, absorbée par son occupation, a besoin d'un autre vaisseau. Il n'en reste plus. « Apporte-moi encore un vaisseau, » dit-elle. Et ses fils répondent: « Il n'y a plus de vaisseaux. » « Et l'huile s'arrêta. » Si elle eût continué à

couler, c'eût été autant de perdu. Alors, et seulement alors, l'huile s'arrêta. Tout était simple et facile maintenant. Mais la veuve pouvait encore s'attendre à Dieu, alors que la réponse à sa foi lui avait été accordée. C'était à Dieu de lui dire, par la bouche du prophète, ce qu'elle devait faire de l'huile. « Puis elle s'en vint, et le raconta à l'homme de Dieu, qui lui dit : Va, vends l'huile, et paye la dette ; et vous vivrez, toi et tes fils, de ce qu'il y aura de reste. » Quelle délivrance ! Les deux garçons ne sont plus la proie de l'impitoyable créancier, ils ne sont plus destinés à l'esclavage ; ils peuvent rester sous le toit de leur mère veuve, et sous les tendres soins de son amour. La dette n'est plus suspendue sur leur tête comme un accablant fardeau, pour leur ôter toute énergie et opprimer leurs esprits. L'huile, si miraculeusement obtenue, est d'abord vendue pour payer la dette, puis le reste donne de quoi vivre à la veuve et à ses fils. Ce n'est pas uniquement la délivrance de l'esclavage pour les fils, et d'un état pire que l'esclavage ou la mort pour la mère. C'est cela, sans doute ; car la délivrance est complète et immédiate ; mais, c'est plus que cela, car ils ont de quoi vivre. « Et vous vivrez, toi et tes fils, de ce qu'il y aura de reste. » Ces paroles, sortant d'une telle bouche, étaient un gage sûr que leur provision journalière serait aussi infailible que l'avait été l'écoulement de l'huile, tant qu'il y avait eu un vaisseau à remplir.

Cher lecteur, avez-vous jamais sérieusement pensé que vous êtes encore dans les liens de l'esclavage de Satan et du péché, exposé à la mort, à la seconde mort à cause d'une dette que vous ne pouvez pas ac-

quitter, dont vous êtes incapable de payer un seul denier? Quand une âme est réveillée sur l'état de ruine dans lequel elle est plongée par le péché, l'alarme, l'angoisse est souvent aussi grande que celle de la veuve à l'égard de ses deux fils. Elle s'adressa au prophète; et c'est au Seigneur Jésus que vous devez regarder. C'est en lui que les richesses de la grâce de Dieu ont répondu aux immenses besoins de nos âmes; et, par le moyen de son sang répandu et de la coupe de la colère due à nos péchés, qu'il a bue à notre place, l'huile de la grâce ne cesse pas de couler là où il y a un vaisseau vide pour la recevoir. Avez-vous observé que les vaisseaux devaient être tous vides? A quoi auraient servi d'autres vases? Tout ce qu'ils auraient contenu aurait empêché l'huile d'y entrer, ou bien, elle aurait été gâtée par le mélange. De même, chers enfants, si nous apportons à Dieu un cœur plein de nous-mêmes, de confiance en nous-mêmes, de bonne opinion de nous-mêmes ou de propre justice, comment l'huile précieuse de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ, et auquel le Saint-Esprit rend témoignage, pourra-t-elle trouver une entrée dans le cœur, et le remplir? Il y a à vider aussi bien qu'à remplir, à détruire aussi bien qu'à édifier. Même pour ceux qui sont des enfants de Dieu, toutes les fois que le *moi* prend le dessus, il faut recommencer à vider. Les « vaisseaux vides » empruntés par la veuve étaient une image fidèle de sa propre condition. Dépouillée de tout — mari, patrimoine, biens, à l'exception d'un « pot d'huile » — n'ayant plus que ses fils et étant sur le point de les perdre, elle était vraiment un vaisseau vide. Tout cela avait été nécessaire pour la rendre

telle ; car ce qu'elle était quant aux circonstances extérieures, elle l'était aussi en esprit. C'en était fait d'elle, il ne lui restait d'autre espérance, d'autre appui que Dieu lui-même, qui agissait alors par le moyen d'Elisée. Elle s'adresse au Seigneur — par l'intermédiaire du prophète — et son cœur est tellement vidé qu'elle ne fait aucune requête ; elle se borne à faire connaître sa position, laissant au Seigneur le soin de faire ce qui lui semblera bon. Comme le message envoyé par deux sœurs à Jésus : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. » Comme Jéhosuah, le grand sacrificeur, qui, « vêtu de vêtements sales, se tenait debout devant l'Ange. » Les sœurs de Lazare dans toute leur affliction, Jéhosuah dans toute sa souillure, et la veuve dans toute sa pauvreté, regardaient seulement à Celui dont il est dit : « Il a rempli de biens ceux qui avaient faim ; il a renvoyé les riches à vide. » Venez à lui plein, ce qui pourra en résulter de meilleur, c'est que vous aurez à être rendu vide, afin d'être rempli ; venez vide, alors vous trouverez que, pour des « vaisseaux vides, » coule toujours un courant plus riche que l'huile qui racheta les deux fils de l'esclavage et empêcha leur mère veuve de mourir de douleur.

Que personne ne craigne d'aller à Jésus. Si des vases doivent être remplis, il n'y avait point de restriction quant à leur nombre. Plus et mieux, nous pouvons bien le dire. — « Va, demande des vaisseaux dans la rue à tous les voisins, des vaisseaux vides, et n'en demande pas même en petit nombre. » Ce n'était pas seulement à quelques-uns, mais c'était à *tous* ses voisins qu'elle devait en demander. Et ce n'était pas un seul vaisseau qu'elle devait emprunter à chacun d'eux.

En un mot, elle n'avait pas à limiter en quelque mesure la grâce qui allait être répandue sur elle par l'écoulement de l'huile : « N'en demande pas même en petit nombre. » Oh ! que ces paroles puissent encourager quelques-uns de mes lecteurs, à venir à ce riche et puissant Seigneur, dont la seule crainte — si l'on peut dire ainsi — est que nous n'usions pas assez de sa bonté. Venez donc, cher lecteur ; venez tel que vous êtes ; ce sera le signe certain que vous êtes un vaisseau vide ; et si vous connaissiez seulement quelque chose de la joie que le Seigneur éprouve à remplir ceux qui sont tels de « toute joie et de toute paix en croyant, » vous ne vous détourneriez plus et n'hésiteriez plus à venir. « Le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent ; car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. »

Dis-le ce mot victorieux,
 Dans toutes nos détresses !
 Répands sur nous du haut des cieux
 Tes divines largesses !
 Qu'on nous ôte nos biens,
 Qu'on serre nos liens,
 Que nous importe ;
 Ta grâce est la plus forte,
 Et ton royaume est pour les tiens.

QUESTIONS SUR « LE POT D'HUILE. »

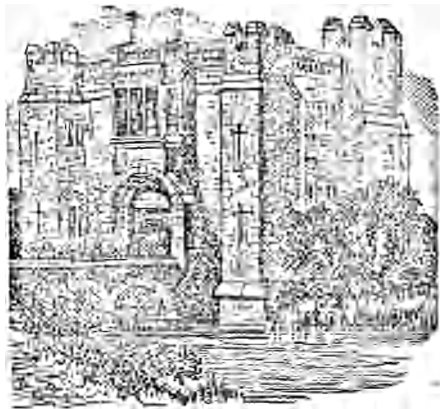
1. Quels sont les sujets de l'histoire à laquelle nous avons donné ce titre ?
2. Quel avait été le caractère du mari défunt de la veuve ?
3. Dans quelles circonstances était-il, quand il mourut ?
4. Quelles en furent les amères conséquences ?
5. Quelle était la ressource de la veuve ?

6. Qui est celui qui disait : « Je n'ai ni argent ni or ? » Où ces paroles se trouvent-elles ?
7. Pourquoi la veuve eut-elle recours à Elisée ?
8. En quoi Elisée montra-t-il sa sympathie ?
9. Quelle fut sa seconde question ?
10. Quelle fut la réponse de la veuve ?
11. Qu'est-ce qui fut employé pour sa délivrance ?
12. Combien de temps l'huile devait-elle couler ?
13. Quand s'arrêta-t-elle ?
14. Qu'est-ce que la veuve devait faire de cette huile ?
15. Dans l'huile, qu'y avait-il de plus que la délivrance de sa dette ?
16. En qui est-ce que nos plus profonds besoins rencontrent les richesses de la grâce de Dieu ?
17. Comment devons-nous aller à lui ?
18. Parmi les paroles d'Elisée à la veuve, lesquelles sont pour les âmes vides, un encouragement spécial à aller à Christ ?



La puissance de la prière.

La prière a partagé des mers, roulé des fleuves, transformé des rocs en fontaines, éteint des flammes de feu, emmuselé des lions, désarmé des vipères, arrêté le cours de la lune, suspendu la course du soleil, ouvert des portes de fer, rappelé des âmes de l'éternité, vaincu les plus forts démons, fait descendre du ciel des légions d'anges. La prière a bridé et enchaîné les passions humaines, dérouteré et détruit des armées d'ennemis impies et arrogants. La prière a ramené un homme du fond de la mer, et enlevé un autre homme au ciel dans un chariot de feu. Que n'a pas fait la prière ?



Le vieux fossé gelé.

Près d'un ancien fossé ombragé par de grands arbres, et entouré d'une haie d'aubépines, s'élevait une de ces belles et antiques demeures, dont la splendeur, ternie par une longue suite d'années, est comme une image de la vanité extérieure de toutes les choses d'ici-bas. Ce vieux palais avait jadis été une résidence de la reine Elisabeth, et, suivant la tradition, il lui servait de pied-à-terre pendant la chasse, de même que plusieurs autres châteaux dispersés çà et là dans le pays.

On était au milieu de l'hiver, et, au lieu de leur vert feuillage et de leurs brillantes fleurs, la haie et les arbres n'étaient alors couverts que de neige. Le vieux fossé était gelé et offrait une séduisante surface à ceux qui, comme beaucoup de mes jeunes lecteurs, ont la

passion de se glisser et de patiner sur la glace. Mais le vieux fossé n'était pas, après tout, un lieu sûr ; car, ainsi que dans la plupart des plaisirs offerts par le monde, le danger était caché et ne se laissait pas voir. Agréable à l'œil, mais perfide pour ceux qui s'y fie-raient, le fossé gelé, quoiqu'il *semblât* solide, ne l'é-tait que fort peu en beaucoup d'endroits ; car, à cause des arbres qui l'abritaient, il n'était pas aussi forte-ment gelé que les eaux qui sont exposées au grand air, et, en outre, le temps venait de se radoucir."

Dans cette antique maison demeurait un petit garçon qui, voulant faire plaisir à ses camarades d'école, en avait ramené quelques-uns avec lui pour se glisser sur le fossé. Parmi eux il y en avait un que j'appellerai Georges. Or le père de Georges lui avait formellement défendu d'aller sur la glace, car il savait qu'elle n'é-tait pas encore suffisamment solide ; et cette défense aurait dû l'empêcher d'accompagner ses camarades, sur-tout dans un endroit que chacun savait être très dange-reux. Mais je suis peiné de dire que la tentation d'une bonne partie de plaisir eut plus d'empire sur lui que l'o-béissance à son père, et, comme cela arrive ordinaire-ment, sa désobéissance amena une sévère punition.

Au premier abord, aucun de ces garçons n'osa s'a-venturer bien loin sur la glace, puis, la trouvant plus forte qu'ils ne l'avaient supposé, ils oublièrent bientôt leur prudence. Georges avait eu l'intention de ne se glisser qu'un petit moment, et puis de s'en aller, sup-posant, peut-être, qu'une *petite* désobéissance était excusable ; mais quand nous commençons à faire *un* faux pas, cela nous conduit à en faire plusieurs autres. Excité par l'amusement, il eut bientôt devancé les au-

tres, et tout en glissant gaîment le long du fossé, il atteignit une place plus abritée d'arbres que partout ailleurs. Il allait la traverser hardiment, lorsqu'un craquement sinistre et bien connu des patineurs se fit entendre, et l'instant d'après Georges était précipité dans l'eau glacée, et cherchait mais en vain, à se cramponner aux glaçons flottant autour de lui. Avec quelle puissance cette périlleuse situation nous retrace la condition actuelle de quiconque, jeune ou vieux, n'a pas encore cru au Seigneur Jésus-Christ ! A moins d'être *sauvé par un autre*, le pauvre Georges allait périr, car il *ne pouvait pas se sauver lui-même*. Il avait beau s'appuyer sur les morceaux de cette glace fragile ; c'était elle qui l'avait fait tomber, comment donc aurait-elle pu le sauver ? En vain, le pécheur s'appuie sur ses propres œuvres ; ce sont ses œuvres corrompues qui le condamnent, comment donc peuvent-elles sauver ? Et, dans le principe, ce ne sont pas proprement ses œuvres qui ont placé le pécheur dans toute cette ruine, pas plus que ce n'était la glace qui avait amené Georges sur sa surface ; c'est la *désobéissance* qui a fait cela ; la désobéissance a placé l'homme dans toute la ruine où il se trouve, et *elle l'y maintient*. Le pauvre Georges cria au secours, lorsqu'il se vit enfoncer dans l'eau profonde du fossé, mais ses cris ne pouvaient pas le délivrer, pas plus que les *prières* du pécheur repentant ne le sauvent de la destruction éternelle. Il y en a beaucoup qui se trompent à ce sujet. Ils pensent que beaucoup de prières leur procureront la faveur de Dieu, et leur concilieront sa pitié. Ah ! ils ne le connaissent pas ! ils ne considèrent pas que ce fut son amour qui, il y a dix-huit cents ans, lui fit donner

spontanément son propre Fils, afin qu'il mourût pour les pécheurs. « Car Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. »

Les compagnons de Georges furent terriblement alarmés, comme vous pouvez bien le penser, en le voyant dans un aussi grand danger et en entendant ses lamentables cris de détresse. Hélas ! que pouvaient-ils faire ? Ils étaient bien jeunes, les bords du fossé étaient escarpés en cet endroit, les arbustes de la haie gênaient leurs efforts, ils ne pouvaient atteindre leur ami qui périssait ; point de secours efficace à leur portée, et l'on n'avait pas le temps d'aller en chercher, car, quelques instants encore, et cette scène serait terminée, et leur ami s'enfonçant dans l'eau profonde, serait perdu pour toujours. Pauvre petit Georges ! Oh ! qu'il devait amèrement se repentir *maintenant* d'avoir désobéi à son père ! Mais la *repentance* ne pouvait pas le sauver ; ses sentiments de repentir, tout sérieux et déchirants qu'ils fussent, ne pouvaient pas l'arracher à ce sépulcre liquide : si cette délivrance était possible, UN AUTRE seul pouvait l'effectuer, et cet autre se trouva. Un de ses camarades vint à son secours ; saisissant une longue baguette qui lui tomba sous la main, il courut vers l'endroit où Georges, par sa faute, allait périr ; il la tendit à l'enfant mourant qui la saisit convulsivement et fut ainsi ramené au bord. Le pauvre Georges était sauvé !

Jeune lecteur, ne voyons-nous pas là une image frappante de Celui qui, connaissant notre ruine et notre totale impuissance, vint pour nous en délivrer, parce qu'il nous aimait. « Fait semblable à nous, » excepté

le péché, il monta au Calvaire, et là *sur la croix*, il subit à notre place la colère de Dieu, il porta toute la peine qui était due au péché, et maintenant ayant acquis, par le moyen de son sang sur la croix, une rédemption éternelle, il *apporte et offre* à tous la *délivrance*. *Saisissez la vérité* concernant Jésus ! Le jeune Georges n'hésita pas à saisir la baguette. Il connaissait son danger ; peut-être ne connaissez-vous pas le vôtre. « Celui qui ne croit pas au Fils, ne verra pas la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Les sombres eaux de la mort et une condamnation éternelle vous enveloppent. Si vous y demeurez plongés, si vous mourez dans vos péchés, vous êtes éternellement perdus. Il n'y a pas un moment à perdre. SAISISSEZ MAINTENANT la branche, saisissez la.



Les charbons de feu.

DEUXIEME PARTIE.

Sara Bell n'était pas matineuse ; aussi elle arrivait rarement à temps à l'école. Elle était fille unique et sa mère étant morte lorsqu'elle était en bas âge, elle devint le trésor de son père et tellement choyée et gâtée par lui qu'elle faisait toujours tout ce qu'elle voulait chez elle, sans que personne l'en empêchât. Jessie, au contraire, était toujours ponctuelle, et en peu de temps elle obtint plusieurs jolis livres comme récompenses de sa diligence. Sara finit par devenir tellement jalouse de l'estime que Mlle G. avait pour Jessie, qu'elle résolut de la noircir aux yeux de sa maîtresse.

Un dimanche matin, Sara se rendit à l'école de meilleure heure que d'habitude, avant le moment de la prière et du chant des cantiques. Lorsqu'elle arriva il n'y avait encore que trois jeunes filles de sa classe — Jessie et deux autres. Jessie debout devant Mlle G. lui parlait, tandis que ses deux compagnes assises à leur place avaient les yeux fixés sur leurs leçons à réciter. Au bout du banc étaient empilés les livres de Mlle G., les uns au-dessus des autres, son recueil d'hymnes était au sommet et à la place de Jessie était son sac avec son livre d'hymnes posé dessus. Sara haïssait Jessie et une pensée subite, pensée méchante, traversa son esprit, et immédiatement elle agit d'après ces mauvaises suggestions. Saisissant prestement le livre de cantiques de Jessie, elle le glissa dans sa poche, puis détournant celui de Mlle G., elle le mit dans le sac de Jessie. Un regard jeté autour d'elle suffit pour lui montrer qu'elle n'avait été vue d'aucun œil humain ; or peu lui importait le reste. Puis quatre ou cinq fillettes entrèrent ; elles et Jessie prirent leurs places et au bout d'une ou deux minutes, la cloche sonna pour l'ouverture de l'école. Un cantique fut indiqué et les enfants et leurs moniteurs se levèrent. Mlle G., ne voyant pas son livre et pensant qu'elle l'avait égaré, chanta sur celui que lui tendit sa petite voisine, tandis que Jessie sortait le livre de sa maîtresse et s'en servait, croyant que c'était le sien.

Après que les leçons furent terminées, Mademoiselle G. pensa à son livre et demanda si quelqu'une l'avait vu. Toutes répondirent négativement et quelques-unes d'entre elles commencèrent à le chercher. La recherche étant infructueuse, une des jeunes filles proposa

que chacune vidât son sac sur ses genoux, à quoi acquiesça Mademoiselle G. Mais comme tous les volumes avaient la même couverture, Mademoiselle G. dit qu'elle les examinerait un par un et lirait le nom écrit à l'intérieur. Chaque jeune fille tendit son livre à sa maîtresse, et Jessie qui était la dernière présenta celui qu'elle venait de sortir de son sac, mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsque Mademoiselle G. lui dit : « Jessie Brun, comment se fait-il que vous ayez mon livre ? Où est le vôtre ? »

— O maman ! s'écria Emilie, sans doute Sara a tout avoué !

— Non, ma chère, poursuivit Mme S. La pauvre Jessie ne pouvant presque pas croire ce qu'elle entendait, bégaya qu'il devait y avoir quelque erreur, rougit, puis éclata en sanglots. Mademoiselle G. était très peinée de penser que sa petite élève avait pris à dessein son livre, sa petite Jessie, dont jusqu'alors la conduite avait toujours été telle qu'elle ne pouvait s'imaginer qu'elle fût capable de dérober ; mais comme le livre de Jessie ne se trouvait nulle part, toutes les apparences étaient contre elle ; et toutes ses condisciples, y compris Sara, de s'indigner de cette conduite. Cependant la maîtresse ne permit pas qu'elles en parlassent en sa présence et dit qu'elle espérait découvrir bientôt les moyens d'expliquer toute l'affaire ; aussi quand l'école fut congédiée, garda-t-elle Jessie en la priant de lui dire la vérité, et en l'assurant de son pardon.

Mais Jessie n'avait rien à avouer et tout ce jour-là elle fut triste et oppressée, quoiqu'elle eût la consolation d'une conscience pure.

Arrivée à la maison, elle courut dans sa petite chambre, où elle se mit à genoux, et avec des sanglots et des larmes, chercha le secours de son Père céleste; puis elle redescendit et raconta tout à ses parents. Ils en furent très blessés et peïnés au sujet de leur enfant, et le soir, après que Jessie fut allée au lit, Mme Brun dit à son mari: «Tu peux compter que quelqu'un a mis le livre dans le sac de Jessie et qu'un jour tout s'éclaircira. »

Derrière la maison où demeuraient les Brun, était une jolie pièce de terrain, dans laquelle croissaient des chous, des laitues et des pommes de terre pour leur usage. Il y avait aussi une plate-bande de fraises qu'ils appréciaient tous beaucoup, car M. Forestier, dont Joseph Brun était le fermier, lui en avait fait présent, et Joseph à son tour les ayant données à sa jeune fille, on les appelait « les fraises de Jessie. » Elle et ses frères étaient toujours ravis lorsqu'ils apercevaient les jolies fleurs blanches, qui pointaient à travers les feuilles et surtout, lorsqu'ils voyaient le fruit se former et mûrir au soleil d'été. Ils les suivaient avec beaucoup d'intérêt et comme ils n'étaient ni gloutons, ni gourmands, ils résolurent de n'en pas cueillir une seule, avant qu'elles ne fussent tout à fait mûres, et ils tinrent leur résolution.

Un jour, un mois environ après la disparition du livre, comme Jessie, était au jardin, une voisine arriva en courant, et dit: « Savez-vous les mauvaises nouvelles? »

— Non, Mme Cox, répondit Jessie, qu'est-ce donc?

— La petite fille de M. Bell est tombée en bas la rampe d'escaliers et s'est cassé la jambe; et le docteur

dit qu'il faudra l'amputer droit au-dessus du genou, autrement elle ne s'en tirerait pas !

Cela n'était que trop vrai. Sara avait trébuché et roulé jusqu'au bas de l'escalier et sa jambe, s'étant tordue sous elle, s'était cassée ; elle s'était évanouie ; son père entendant le bruit de sa chute, avait accouru, et la prenant dans ses bras, l'avait portée dans sa chambre à coucher.

Le chirurgien qu'on fit chercher trouva le cas très grave et bientôt la jambe de la pauvre enfant fut amputée et pendant plusieurs jours elle fut dans le délire. Sara n'avait ni une tendre mère, ni une bonne tante pour prendre soin d'elle, et comme M. Bell était peu aimable et par conséquent peu estimé, il avait fait très peu de connaissances depuis son arrivée à M^{...}, de sorte que l'enfant fut presque entièrement confiée aux soins d'une garde qu'il avait engagée pour cela. Cependant Mademoiselle G. ne négligeait pas sa petite écolière, elle ne laissait pas passer un jour sans s'informer de son état, et quand elle fut assez bien pour la recevoir, elle lui fit de fréquentes visites. Jessie aussi était profondément affectée de cet accident et allait souvent au magasin demander comment allait la malade.

Un matin, elle arrivait à la porte au même moment où sa maîtresse, venant d'un côté opposé, s'en approchait aussi, et quand elles s'abordèrent, Jessie dit : « Voulez-vous me permettre d'entrer pour voir Sara ? »

Mademoiselle G. répondit qu'elle monterait la première pour demander le consentement de Sara ; bientôt elle revint en disant que Sara désirait ardemment la voir. Chez Jessie il n'y avait autre chose que de la

compassion pour celle qui autrefois l'avait traitée avec tant de dureté et de hauteur et lorsqu'elle entra dans cette chambre où Sara était couchée, qu'elle vit ce visage, jadis animé des couleurs de la santé, maintenant si pâle, elle eut de la peine à retenir ses pleurs.

— O Jessie Brun ! est-il possible que *vous* soyez venue me voir ? dit Sara d'une voix faible. Jessie s'approcha d'elle, lui parla avec douceur et tendresse, et lui exprima son chagrin de la trouver si malade. Mais elle ne put rester que peu d'instant, Mademoiselle G. et la garde pensant que l'excitation de parler serait nuisible à la malade.

Environ une semaine plus tard, les fraises de Jessie étaient mûres. Le soir, lorsque son père fut rentré de ses travaux, elle en remplit une grande coupe et l'apportant à la maison, elle dit à ses parents : voilà mes fraises ! Ne sont-elles pas fraîches et appétissantes ! Maintenant je veux vous demander si je puis en disposer comme je l'entends.

— Certainement, ma chère, répondit Joseph ; n'est-ce pas toi qui les as arrosées, sarclées, et soignées, tu es donc bien libre d'en faire ce qu'il te plaira.

Alors Jessie en mit quelques-unes sur une assiette pour ses petits frères, elle en donna à ses parents et dit : « Je porterai le reste à la pauvre Sara Bell ! ses lèvres paraissent si sèches et si brûlantes quand je la vis mardi, que je suis sûre qu'elles lui feront plaisir ; » son père ne pourrait lui en trouver d'aussi belles dans le village ; puis mettant sa mantille et son chapeau, elle se mit en route pour son œuvre d'amour, tandis que M. et Mme Brun s'écriaient : « Dieu la bénisse, car certainement elle rend le bien pour le mal ! »

Jessie trouva Mlle G. dans la chambre de Sara ; elle lui lisait dans l'évangile de Jean et Sara paraissait écouter avec un profond intérêt les paroles de vérité, et les remarques que faisait sa maîtresse. La porte était entr'ouverte et Jessie, pour ne pas les interrompre, attendit derrière pendant quelques minutes, jusqu'à ce que le chapitre fût terminé, puis elle entra avec sa petite offrande. Une rougeur monta au visage de Sara en la recevant, rougeur qui devint toujours plus vive, lorsque Mlle G. lui dit : « Jessie a pris soin de ces fraises plusieurs semaines durant, et je sais que cela ne lui aura pas coûté peu de renoncement à elle-même de vous les apporter ; » alors prenant la main de Jessie dans la sienne, Sara s'écria : « Chère Jessie, *peux-tu* me pardonner ? Je me suis bien mal conduite avec toi, mais maintenant je le regrette sincèrement. »

— Te pardonner, Sara ? répliqua-t-elle ; je n'ai rien à te pardonner. Nous serons toujours amies, et je ne penserai plus jamais que tu ne m'aimes pas.

— O Jessie, reprit la petite malade, *il faut* que je te raconte combien j'ai été méchante ; sans cela, je ne serai jamais heureuse ; et cependant qu'est-ce que toi et Mlle G. allez penser de moi ? Regarde dans mon sac d'école qui est là sur la tablette, tu y verras quelque chose qui te prouvera combien j'ai été fourbe et méchante.

Le sac fut apporté et ouvert, et on en sortit le livre d'hymnes de Jessie, qu'elle n'avait jamais revu depuis le mémorable dimanche matin.

— Quoi, c'est *mon* livre ! dit-elle : Comment se fait-il que tu l'as, Sara ?

Alors en mots entrecoupés de larmes de honte et

de repentir, Sara avoua toute la vérité, n'oubliant aucun détail de sa honteuse conduite ; et quand elle eut tout dit, elle se couvrit les yeux de ses mains et dit en pleurant : « Maintenant, Jessie, ne m'as-tu pas en aversion ? »

La seule réponse de Jessie fut de jeter ses bras autour du cou de Sara et de la couvrir d'affectueux baisers ; tandis que Mlle G. elle-même se sentait tout émue de cette scène intéressante. Jessie ne réalisait-elle pas admirablement le précepte de l'apôtre Paul dans son épître aux Ephésiens : « Que toute amertume, et tout courroux, et toute colère, et toute crierie, et tout injure, soient ôtés du milieu de vous, de même que toute malice. Mais soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion, et vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi vous a pardonné en Christ ? »

A partir de ce moment naquit une ferme amitié entre les enfants, amitié qui dura aussi longtemps que la vie de Jessie ; et comme cette maladie fut le moyen d'amener Sara à se repentir de ses péchés et à chercher le pardon par le Seigneur Jésus-Christ, les deux jeunes chrétiennes aimaient à être ensemble pour lire les Ecritures et s'entretenir de ces choses qui maintenant leur étaient si chères à toutes deux.

Sara, qui soupirait après le moment de retourner à l'école du dimanche, fut bientôt en état, avec le secours de sa jambe de bois et du bras de Jessie, d'y reprendre sa place ; mais sa conduite montrait le changement qui s'était opéré en elle, car au lieu d'être vaine, étourdie et coquette, elle était maintenant paisible, attentive, aimable et douce avec chacun.

— C'est de Mlle G. elle-même, dit en terminant Mme

S., que j'ai appris tout ce que je viens de vous raconter, et ce fut à sa recommandation que je pris Jessie à mon service. C'était sa première place et ce fut sa dernière. Elle fut chez moi nombre d'années, et jamais je n'ai eu une meilleure et plus fidèle domestique. Sa maladie fut très subite et telle qu'on ne put la transporter chez elle; mais ses parents et son amie Sara Bell vinrent auprès d'elle et l'assistèrent à ses derniers moments dans cette maison-ci. Je n'oublierai jamais ces instants solennels et la joie profonde et calme qu'elle exprima en s'en allant vers son Sauveur; et je suis sûre qu'aucune de ceux qui étaient là présents n'oublieront avec quel bonheur un chrétien peut déloger.



O bonheur ineffable !
 Comment, moi, vil pécheur,
 Je ne suis plus coupable,
 J'ai la paix en mon cœur !
 Bientôt, bientôt, j'espère
 Aller vers mon Sauveur,
 Dans la maison du Père
 Goûter le vrai bonheur.

Revêtu de lumière,
 Jésus-Christ va venir ;
 Alors plus de misère,
 De combat, de soupir.
 Veillons en conséquence,
 Ne nous endormons pas ;
 Et que cette espérance
 Accompane nos pas.





MOÏSE AU MILIEU DES ROSEAUX.

La vie de Moïse.

Act. VII, 20-39 ; Hébr. XI, 23-29.

A la cour du grand Roi Moïse est élevé,
De l'Égypte il acquiert les arts et la science,
D'honneurs il est comblé, de gloire, de puissance...
Au faite du bonheur n'est-il pas arrivé ?

Mais non, il quitte un jour toute cette opulence,
Lui préférant l'opprobre avec le peuple élu ;
Puis durant quarante ans, humble, étranger, exclu,
Il vit en Madian d'une pauvre existence.

C'est là pourtant qu'il eut la grande vision ;
C'est de là qu'il revint, envoyé par Dieu même,
Qui voyant Israël dans la détresse extrême,
Voulait le délivrer et frapper Pharaon.

Et les fils de Jacob, affranchis par Moïse,
Trouvent en l'Éternel un guide, un défenseur,
Et Moïse, attentif aux ordres du Seigneur,
Les conduit en avant vers la Terre promise.

Fidèle, dévoué, le plus doux des humains
Supporte quarante ans un peuple de rebelles ;
Il cherche près de Dieu, dans ses peines cruelles,
Et trouve le secours qui relève ses mains.

Quel honneur tu reçus lorsque, heureux et sans crainte,
Tu parlas avec Dieu sur le mont Sinai !
Pour toi, tout à la fin, quel bonheur inouï,
Quand, du haut du Pisgah, tu vis la Terre sainte !

Tu fus sage et conduit par le divin Esprit,
Quand tu laissas la cour, sa richesse et ses joies :
Voulant servir Dieu seul et marcher dans ses voies,
Ton cœur fit son trésor de l'opprobre du Christ.

Comme toi, puissions-nous, ayant toujours en vue
L'éternelle cité du céleste avenir,
Repoussant du péché l'éphémère plaisir,
Attendre par la foi, du Seigneur la venue !



La prière.

Un instituteur dit un jour à une jeune élève : « Faites-moi une composition sur tel sujet. » Et il lui donna le sujet. C'était difficile, au moins cela parut tel à l'élève ; mais ne voulant pas tromper l'attente de son maître, elle se mit à l'œuvre. Elle prépara son papier, sa plume, et, tout en faisant cela, elle se disait : Je ne puis faire cette tâche, M. M. n'a pas pensé que c'était un sujet à donner à des élèves plus avancées ; il a une opinion trop haute de ma capacité ; comment pourrais-je m'en tirer ? jamais je n'ai rien fait de pareil. C'est ainsi que ses idées se heurtaient, se croisaient dans son esprit et, à la vérité, si un esprit plus calme n'eût pris le dessus, je ne sais trop ce qu'elle aurait apporté le lendemain à son professeur. Heureusement pour elle et pour sa composition qu'elle se souvint qu'il n'est pas bon de demeurer les bras croisés devant un ouvrage, ce n'est pas ainsi qu'il se fait ; nous le savons tous, mais tous nous ne savons pas prendre les choses comme il convient, c'est-à-dire les apporter à Dieu pour qu'Il nous donne la sagesse, la force nécessaire pour agir. Or donc, cette jeune fille, malgré le grand nombre de pensées qui trottaient dans son cerveau, était parvenue à démêler celle-ci : « Va-t'en dans un endroit solitaire et puis prie, car autrement tu ne viendras pas à bout de faire quelque chose de correct. » Ida, c'est le nom de la jeune fille, savait que Dieu nous recommande dans sa Parole de le prier, lorsque nous avons des difficultés et comme elle croyait ce que Dieu dit, que, d'ailleurs, elle avait plus d'une fois fait l'expérience de sa bonté et de sa fidélité, elle s'en alla dans

le fond du jardin, là où elle était sûre de n'être pas vue et elle exposa sa difficulté à Celui qui a dit : « Demandez et il vous sera donné. » Elle lui confia ses angoisses, ne doutant point dans son cœur qu'Il ne voulût l'exaucer, puis elle s'en retourna et se mit à l'œuvre. Elle n'avait plus d'angoisse, ni d'inquiétude, car sa confiance était en Dieu. Aussi sa foi, car c'était là de la foi, ne fut pas trompée. Son devoir fut commencé, suivi et achevé, sous le regard de Dieu : il fut bien fait. Quand, le lendemain, Ida l'apporta à son maître, elle était heureuse, non parce qu'elle était fière d'avoir si bien réussi, mais parce que, une fois de plus, elle avait fait l'expérience que Dieu entend les prières, même celles des enfants, et qu'il y répond.

M. M., qui connaissait Ida et pouvait, par conséquent, juger de ses forces, fut néanmoins surpris de la rectitude des idées et de la correction de tout ce travail.

— Ida, lui dit-il, qui vous a aidée ? je ne vous avais pas donné ce sujet pour vous engager à chercher secours ailleurs, près de vos frères, par exemple, ou près de votre sœur.

Ida, interdite, ne sut d'abord que répondre. Ce n'étaient ni sa sœur, ni ses frères, qui l'avaient aidée. Quelqu'un l'avait fait pourtant, car elle se souvenait parfaitement que ses propres capacités étaient insuffisantes ; mais comment répondre pour dire la vérité ?

Tout à coup une idée lui vint : « Mes frères ne m'ont pas aidée, ma sœur non plus, dit-elle d'une voix timide. — « Alors, qui l'a fait ? Ida, dites-moi la vérité ; vous savez qu'un mensonge est un péché. »

Monsieur M. devenait sérieux et ne comprenait rien au trouble visible de la pauvre Ida, qui se tenait

debout devant lui et ne savait, si ce qu'elle voyait et entendait était un rêve ou une réalité. Enfin, une plus sévère interrogation du maître la tira de sa stupeur en la ramenant à l'état réel des choses et elle se décida à tout avouer.—« On nous recommande ici de prier quand nous commençons un travail, et hier, j'avais tant de difficultés à faire ma composition, que j'ai prié Dieu qu'il m'aidât. Je suis allée où je savais que je ne serais pas distraite et c'est ainsi que j'ai fait mon devoir, ma sœur ne sait pas même ce que j'avais à faire pour aujourd'hui et mes frères, l'eussent-ils su, n'auraient pu me tirer d'embarras ; ils n'ont pas le temps de s'occuper de moi. » En parlant ainsi, Ida s'était peu à peu remise et lorsqu'elle se tut, elle était tout à fait rassurée.

M. M. s'était adouci, même plus que cela, car une larme perlait au coin de ses yeux : « Chère enfant, dit-il, je t'ai mal jugée, que réparation te soit faite, et que Dieu te bénisse et te donne toujours cette confiance en Lui dans les circonstances par lesquelles tu pourrais être appelée à passer. » La classe était silencieuse ; toutes les élèves regardaient Ida, mais aucune d'entre elles n'était jalouse de ses succès. Autre chose les préoccupait. « Est-ce vrai qu'on puisse obtenir des réponses pareilles en priant ? » Voilà ce qu'elles se demandaient. La leçon du jour fut heureuse pour toutes, mais particulièrement pour Ida qui, bien qu'elle eût traversé un moment d'épreuve, avait pourtant été un témoin de la vérité de cette parole : « Invoque-moi au jour de la détresse je t'en délivrerai et tu me glorifieras. »

Et vous, chers enfants qui lisez ces lignes, avez-vous,

comme Ida, trouvé le grand secret pour lever toutes vos difficultés? Quoique vous soyez encore jeunes, vous en rencontrez déjà, car elles sont de tout âge et se trouvent sur tous les chemins, dans la vie de toute personne qui est dans ce monde. Et savez-vous pourquoi on rencontre dans le monde des choses pénibles, difficiles? Vous l'avez sûrement déjà entendu dire, ou peut-être l'aurez-vous lu. C'est le péché qui est la cause, la source de tout le mal que vous pouvez rencontrer, voir, entendre. Oui, mes enfants, le péché, cette affreuse chose aux yeux de Dieu, celle de laquelle il est dit, qu'Il ne peut la supporter, qu'Il a les yeux trop purs pour la voir. Et cependant, écoutez bien, s'Il hait le péché, Il aime le pécheur, Il aime tous les hommes et Il l'a prouvé, car « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique; » oui, Il a donné son Fils bien-aimé, mais pourquoi l'a-t-il donné? Est-ce pour qu'on en parle seulement, comme on le ferait d'un beau sujet, d'une fleur, par exemple? Non, mais afin qu'on croie en Lui, qu'on s'adresse à Lui quand on est dans l'angoisse, car il est puissant pour délivrer, comme nous l'avons vu dans notre récit. N'allez pas vous imaginer que Dieu est trop éloigné de vous, qu'Il ne vous entendra pas, que vous êtes trop petits. Tout cela vient de Satan, qui cherche à vous détourner de Jésus, mais résistez-lui et ne négligez pas d'apporter à Jésus vos petites peines, car, quoiqu'il soit vrai qu'elles sont petites, cependant Il ne les dédaigne pas; quand Il était sur la terre Il a pris entre ses bras de tout petits enfants, beaucoup plus petits que vous qui lisez ces lignes, et Il les a bénis, en disant de laisser venir à Lui les petits enfants et de ne pas les empêcher.

Maintenant Jésus est au ciel, mais Il a toujours le même cœur, car il est dit de Lui qu'Il est le même hier, aujourd'hui et éternellement et encore qu'il n'y a en Lui ni variation, ni ombre de changement.

Ne l'oubliez donc pas, car ce sera vous qui y perdrez. Si vous le recherchez vous le trouverez, et si vous le prenez pour votre ami, Il vous bénira; si vous lui confiez vos peines, Il vous aidera et vous délivrera, car Il est bon et compatissant.

Enfin, chers enfants, gardez-vous de conclure de ce récit que la prière peut nous dispenser de l'étude et du travail. Dans le cas d'Ida, la prière, à laquelle elle fit bien d'avoir recours, n'eut pas pour résultat de lui donner des idées, des pensées toutes nouvelles pour elle, mais elle lui permit, dans le calme et la confiance qu'elle lui avait procurés, de rassembler, de recueillir ses idées et de les présenter avec ordre et clarté. Elle avait étudié auparavant, elle avait déjà appris ou entendu tout ce qu'elle devait développer; mais pour le faire bien, elle devait être dans la paix intérieure qu'elle reçut en réponse à sa prière. La prière ne remplace pas l'étude, mais, par la prière, l'étude est facilitée et bénie. Essayez tous, comme Ida, d'en faire l'expérience et si vous le faites avec simplicité et confiance, vous obtiendrez les mêmes bénédictions. Mais pour prier, il faut croire, car « comment invoqueront-ils Celui en qui ils n'ont point cru? »



Peut-on acheter une maison

avec un panier de fraises ?

Caroline était une mondaine. Non-seulement cette malheureuse jeune fille ne pouvait se reposer en paix sur le Seigneur pour l'œuvre de son salut — voir dans le Sauveur du monde son Sauveur ; mais de plus, son esprit était imbu (comme celui, hélas ! d'un trop grand nombre), de ces préjugés déplorables, de cette erreur capitale et si généralement répandue, qui consiste à croire que l'homme peut mériter le salut, ou tout au moins ajouter, pour l'obtenir, ses œuvres souillées à l'œuvre parfaite de Christ ! — En un mot, Caroline ne croyait pas à la *justification gratuite* (Rom. III, 23).

Un jour, elle alla visiter une pauvre chrétienne dont le fils venait de quitter ce monde ; depuis quelques jours, cet enfant était entré dans le repos que Jésus lui avait acquis au prix du travail de son âme. Madame Neville (tel était le nom de cette femme chrétienne) était veuve ; le fils qui venait de lui être enlevé était le seul enfant qui lui restât ; la pauvre Madame Neville était à présent seule dans son humble demeure. Toutefois, s'il eût été en son pouvoir de rappeler son cher enfant auprès d'elle, elle ne l'eût pas fait ; car elle savait qu'« il lui était de beaucoup meilleur d'avoir délogé pour être auprès de Christ » (Phil. I, 23) — « d'être absent du corps et d'être présent avec le Seigneur » (2 Cor. V, 8). Puis, cette mère chrétienne savait que bientôt, elle aussi, serait auprès de Jésus, et qu'elle y retrouverait ses chers enfants ; car ils s'étaient endormis dans la paix de leur Sauveur.

Lorsque Caroline fut arrivée chez la pauvre Mme Neville, elle s'attendait à trouver une mère dans le désespoir ; mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'elle entra dans la pauvre chaumière, d'y entendre cette chrétienne affligée, chantant les louanges de Dieu, *Lui rendant grâces*, pour tous ses bienfaits ! A la vérité, quelques larmes brillaient dans les yeux de Mme Neville ; mais elles coulaient paisiblement sur un visage empreint d'une paix parfaite et sur lequel rayonnait une vive et ferme espérance.

Lorsque Mme Neville eut aperçu Caroline, elle se leva promptement et souhaita la bienvenue à son aimable visiteuse. Comme vous pouvez le penser, la conversation tomba sur la maladie et la mort du fils de Mme Neville. Celle-ci raconta à Caroline combien les derniers moments de son fils chéri avaient été paisibles. « Je le comprends, » dit la jeune demoiselle ; « il était si bon ; le souvenir du bien qu'il avait fait pendant sa vie, a sans doute apporté un grand adoucissement aux angoisses de la mort. » — « Oh ! Mademoiselle ! mon fils ne pensait pas du tout à cela ; il savait que le Seigneur dit : lorsque vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites : nous sommes des serviteurs inutiles (Luc XVII, 10), — les mérites du Sauveur, *voilà* ce qui était l'unique fondement de son espérance. » — « J'ai entendu parler, » dit alors Caroline, de gens qui croient qu'ils peuvent être sauvés parfaitement, par la foi seule, sans aucune œuvre de leur part ; mais si votre fils pensait ainsi, POURQUOI DONC SE DONNAIT-IL LA PEINE DE FAIRE TANT DE BIEN ? » — « Je pensais, Mademoiselle, que tous les chrétiens croyaient ce que la Bible enseigne si clairement. Paul

était assurément de ce nombre, car il dit : « Vous êtes sauvés par la *grâce*, par la *foi* ; et cela ne vient pas de vous, c'est le *don* de Dieu ; ce n'est pas par des *œuvres*, afin que personne ne se glorifie » (Ephés. II, 8-9)..... Mais pour répondre à votre question, ma chère demoiselle, je vous dirai que mon fils était comme tous les vrais chrétiens, lesquels font autant de bien qu'ils peuvent, parce que cela plaît au Seigneur qui *les a* sauvés, et qu'ils aiment, parce que Lui les a aimés le premier (1 Jean IV, 19). Mais vous paraissez m'écouter avec intérêt, Mlle Caroline.... serait-ce user de trop de liberté que de vous répéter une petite histoire que j'ai entendu raconter par M. Thomin à mon cher Jean, afin que, comme il le disait, ces choses lui fussent plus faciles à comprendre ? — « Certainement non, » répondit Caroline, « je serai très contente de l'entendre. »

— « Il s'agit d'un pauvre vieux berger qui, d'abord, se conduisit très mal envers son maître, riche propriétaire ; mais son maître lui pardonna et fut très bon pour lui ; il lui donna une jolie maison, entourée d'un charmant jardin ; le tout, sans lui demander aucun prix pour la location. Ce pauvre homme fut très-reconnaisant ; d'autant plus, qu'il savait combien il méritait peu une telle bonté ; et dès lors, il cherchait activement les occasions de témoigner à son bon maître l'affection qu'il ressentait pour lui. Quand donc l'été arriva, dès que ses fleurs s'épanouirent et que ses fruits mûrirent, il fit un petit panier de ses plus belles fraises et prit quelques-unes des roses les plus parfumées, qui croissaient dans son jardin. Il les présenta au monsieur, qui les accepta avec bonté et daigna même en être satisfait ; ce qui n'était qu'une nouvelle preuve de sa bon-

té, car il avait de beaucoup meilleurs fruits et de beaucoup plus jolies fleurs dans son propre jardin.—Maintenant, Mademoiselle, pourrai-je vous adresser une question ? Si le berger avait offert ces choses, non pas comme un témoignage de sa reconnaissance ; mais *comme le paiement* de la maison et du jardin que son maître lui avait donnés *gratuitement, sans argent et sans aucun prix* ; comment pensez-vous qu'elles eussent été reçues ? — « Avec une grande indignation, je suppose, » s'écria Caroline. — « Oh ! oui, Mademoiselle ! Et c'est ainsi que le Seigneur chassera loin de Lui quiconque Lui offre ses propres œuvres, ses œuvres imparfaites, *pour acheter le ciel* ! Chère demoiselle, les meilleures actions d'un chrétien ne sont que de faibles preuves de sa gratitude envers Celui qui nous a aimés et s'est donné Lui-même pour nous » (Ephés. V, 2 ; Gal. II, 20).

Cher jeune lecteur ! As-tu jamais hésité à te donner à Jésus, sous le prétexte que tu ne peux venir à Lui *comme tu es* et que tu veux apporter quelque chose à Celui qui t'offre « *gratuitement* » le pardon ? Oh ! s'il en est ainsi, ne tarde plus. « Christ est mort pour nous, *lorsque nous étions des impies, des pécheurs* » (Rom. V, 6-10). Il n'a pas attendu que nous devinssions justes ; car « *il n'y a pas un seul juste* » (Rom. III, 10-12) ; « *tous sont coupables, puisque tous ont péché* » (Rom. III, 9), et « *aucun ne sera justifié par les œuvres* » (Rom. III, 20 ; Gal. II, 16). Bien plus (médite attentivement cette parole solennelle) : « Christ devient *inutile* à vous tous qui voulez être justifiés par la loi et *vous êtes déchus de la grâce !.....* » (Gal. V, 4). Renonce donc à vouloir *acheter* le ciel, mais *accepte-le*.

Puis, agis ensuite comme le vieux berger pardonné qui reçut des marques de la bonté de son maître, alors qu'il ne méritait que sa haine. Imite ce serviteur « reçu en grâce : » il apporte à son maître le produit du jardin qu'il tient de lui — toi, fais de même; et tout en reconnaissant que « tu n'as rien que tu n'aies reçu » (1 Cor. IV, 7), apporte à ton Seigneur les faibles preuves de ton amour — de ta foi, qui est un don de Lui. Mais souviens-toi surtout, que le peu que tu déposes à ses pieds ne peut être accepté que si tu l'offres comme témoignage de reconnaissance, parce que *tu as reçu*; mais non point pour obtenir. Encore une fois, abandonne la criminelle pensée de venir à Dieu avec ta propre justice; qu'à l'exemple de Paul, au lieu de t'appuyer sur tes œuvres pour obtenir le salut, tu regardes toutes ces choses comme une *perte*, que tu les estimes comme des ordures, afin que tu sois trouvé en Lui, ayant non point ta propre justice... mais *celle qui est par la foi en Christ* (Phil. III, 7-9).

Nous sommes tous pécheurs et tous nous méritons la condamnation; nous ne *méritons* rien autre; mais « le Fils de l'homme est venu *pour* sauver ce qui était perdu » (Mat. XVIII, 11) et de même que « les gages du péché, c'est la mort, » il est également vrai que « le DON de Dieu, c'est la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur. »

Soyez occupés

Ne vous plaignez jamais d'un travail pénible; l'occupation constante non-seulement développe, mais encore, par la grâce de Dieu, est le meilleur *préservatif* contre le mal.



« Ma tête ! ma tête ! »

ou la Sunamite et son fils.

Parfois on entend dire que la Bible est le livre de l'homme pauvre. Et cela est vrai : car, non-seulement c'est dans la Bible que les « vraies richesses » se trouvent et que le moyen de les acquérir est dévoilé ; mais encore la Bible nous parle souvent des pauvres, elle s'occupe d'eux avec un intérêt spécial, et une bénédiction est prononcée sur eux par Celui qui, le plus pauvre de tous, disait en regardant ses disciples autour de lui : « Bienheureux, vous pauvres » (Luc VI, 20). « L'évangile est annoncé aux pauvres. » « Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres du monde, riches en foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? » « Vous voyez votre vocation, qu'il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants,

pas beaucoup de nobles » (Matth. XI, 5 ; Jacq. II, 5 ; 1 Cor. I, 26). Et bien d'autres paroles analogues. Cependant on se tromperait tout à fait en supposant que la possession des richesses est un mal en elle-même. Elle est dangereuse, sans doute, comme le Sauveur le montre en disant : « Combien difficilement ceux qui ont des biens entreront-ils dans le royaume de Dieu. » C'est difficile, mais non pas impossible. « Les choses qui sont impossibles aux hommes sont possibles à Dieu. » Nicodème, Joseph d'Arimatee, et les gens riches auxquels l'apôtre fait allusion quand il dit : « Ordonne à ceux qui sont riches en ce présent siècle, qu'ils ne soient pas hautains, » sont tous des exemples qui prouvent que, même dans le Nouveau Testament, le riche n'est pas plus exclu que le pauvre. Riche ou pauvre, tous sont invités à recevoir le don de la vie éternelle en Christ. Ce n'est qu'autant qu'ils le refusent et qu'ils le rejettent, que tous ceux qui ont entendu parler de Lui, périssent pour toujours. Pensez-y, cher lecteur, et n'accusez pas vos circonstances temporelles, mais votre incrédulité, si vous n'êtes pas encore sauvé. Que vous soyez riche ou pauvre dans cette vie, la vie éternelle vous appartient du moment que vous avez reçu Christ. Dieu veuille qu'en lisant ces lignes, vos cœurs s'ouvrent pour recevoir le Sauveur, et alors vous serez bientôt à ses pieds pour célébrer l'amour par lequel il quitta le trône de la gloire pour la crèche et la croix, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis.

La Sunamite, dont nous voulons parler dans notre histoire de ce mois, nous est décrite comme une personne qui avait de la fortune. « Or il arriva un jour qu'Elisée passait par Sunem, où il y avait une femme

qui avait de grands biens. » Cela peut impliquer quelque chose de plus, savoir qu'elle était probablement aussi une personne d'un rang élevé. Quoi qu'il en fût, elle ne s'enorgueillissait ni de son rang, ni de ses richesses ; elle n'était point égoïste, et n'employait pas sa fortune pour elle seule. Elle était bienveillante et hospitalière envers le prophète : « elle le retint avec grande instance à manger du pain. » Observez en passant, que le prophète dut être retenu. Comme le Seigneur lui-même qui, le jour de sa résurrection, s'approcha comme un étranger des deux disciples qui allaient à Emmaüs ; et quand ils eurent atteint le lieu où ils devaient passer la nuit, « il fit comme s'il allait plus loin, » et ne voulut entrer avec eux que lorsqu' « ils le forcèrent » à demeurer. Il ne pouvait pas, comme étranger, user du privilège d'un ami. Le prophète, cependant, ayant été une fois retenu avec instance dans cette maison, en devint fréquemment l'hôte ; « et toutes les fois qu'il passait, il s'y retirait pour manger du pain. » Mais non contente de recevoir le serviteur du Seigneur à sa table, la maîtresse de la maison tient conseil avec son mari, et lui dit : « Voilà, je connais maintenant que cet homme, qui passe souvent chez nous, est un saint homme de Dieu. » Ainsi vous voyez que ce n'était pas uniquement de la bienveillance pour un homme dans le besoin, comme on peut en témoigner à un indigent quelconque : c'était de la bienveillance envers le serviteur du Seigneur, pour l'amour du Seigneur. C'était comme d'un « saint homme de Dieu » que cette femme riche parlait du prophète à son mari.

Et qu'est-ce qu'elle propose à son mari ? « Faisons-

lui. je te prie, une petite chambre haute, et mettons-lui là un lit, une table, un siège et un chandelier, afin que, quand il viendra chez nous, il se retire là. » Comme chaque chose était bien à sa place dans la nomenclature de ce dont leur hôte aurait absolument besoin ; et en même temps, quelle juste appréciation du véritable caractère du prophète, trouvant sa portion en Dieu lui-même, et étant content, par conséquent, de la plus modeste chère. Un homme du monde eût préféré être reçu avec plus de luxe ; mais la Sunamite comprenait le prophète, et elle lui arrange sa chambre avec toute la simplicité qui convenait à un esprit sevré du monde. Elle ne ressemblait pas à cette femme qui eut le privilège de recevoir dans sa maison un plus grand qu'Elisée, mais qui comprenait si peu ce qui l'avait fait descendre des cieux sur la terre, qu'elle croyait lui être agréable en lui préparant un festin ; et que même elle aurait voulu qu'il reprit sa sœur, qui avait choisi la meilleure part en se tenant assise aux pieds du Seigneur, et en s'abreuvant de ses paroles.

C'était peut-être la première fois qu'Elisée et son serviteur Guéhazi voyaient la petite chambre haute et s'y reposaient, lorsqu'il dit à son serviteur d'appeler la Sunamite. Et elle s'étant présentée, il lui fit dire par Guéhazi : « Voici, tu as pris tous ces soins pour nous ; que pourrait-on faire pour toi ? as-tu à parler au roi, ou au chef de l'armée ? » Le prophète avait été au service du roi, et aurait pu obtenir quelque récompense pour la Sunamite. Mais elle ne désirait rien de ce que le roi ou son capitaine auraient pu lui conférer. Elle répondit : « J'habite au milieu de mon peuple. » N'était-ce pas bien doux ? Elle était si heureuse dans le

cercle de relations dont elle était entourée par la providence et la grâce de Dieu, qu'elle n'enviait rien de la cour. Soit que, par « son peuple, » elle entendit sa propre parenté, soit que ce fussent ceux qui, comme elle, vivaient dans la crainte de l'Éternel, quelle précieuse leçon ses paroles nous donnent. Oh ! si nous avons tous, en plus grande mesure, ce même esprit content de son sort ! N'est-il pas bien préférable, cher lecteur, à cet amour du changement qui ne se donne point de repos, à ce désir d'excitation, à cet ennui du chez-soi, qui ne caractérisent que trop la génération actuelle et spécialement la jeunesse de nos jours ? Et si vous me disiez : « Oui, mais cette dame n'était plus dans le temps de sa jeunesse, » alors je vous rappellerais que, en général, c'est le caractère tel qu'il a été formé dans la jeunesse qui se manifeste dans l'âge mûr. Pour les jeunes ou les vieux, la Sunamite est un exemple remarquable ; ses paroles devraient être la devise de tous ceux qui sont gratifiés du même esprit ; qu'ils sont heureux ceux qui, aux brillantes propositions du monde, peuvent répondre avec vérité : « J'habite au milieu de mon peuple. » Seigneur, mets en nous et en tous les tiens cet esprit de saint repos, et de contentement en toi-même.

Mais le prophète persiste à vouloir que cette femme obtienne une récompense qu'elle pût apprécier, et Guéhazi lui rappelle, qu'elle et son mari n'ont point d'enfant. Alors le prophète annonce à la Sunamite qu'avant qu'une année se soit écoulée, le long et secret désir de leur cœur serait accompli et qu'ils auraient un fils. Elle est vivement émue de cette nouvelle ; sa réponse le montre : « Mon Seigneur, homme de

Dieu, ne mens point, ne mens point à ta servante. » Elle savait que Dieu seul pouvait accomplir la promesse du prophète, et elle sentait que réveiller des espérances et ne pas les voir se réaliser, serait quelque chose de pire que ce à quoi sa volonté s'était déjà pliée. Ce n'est pas qu'elle discute ou mette en doute les paroles d'Elisée, mais elle voudrait être bien sûre qu'elle les a comprises, et qu'en vérité il savait bien ce qu'il disait. Au temps marqué elles furent accomplies, et un fils leur fut accordé.

Dès lors nous pouvons supposer tout ce qui se rapporte à la vie journalière de cette heureuse famille, tandis que celui qui était venu l'augmenter sortait de la faible enfance et grandissait, surveillé à chaque instant, et entouré de la tendre et incessante sollicitude de sa mère. Les travaux ordinaires de la vie de campagne faisaient l'occupation du père; et c'est dans l'une des plus intéressantes saisons de cette vie, au milieu des rires et des labeurs de la moisson, que l'enfant, devenu grand, avait accompagné son père aux champs. Soudain il se mit à crier : « Ma tête ! ma tête ! » Son père, craignant peut-être un coup de soleil, accident si fréquent dans les pays chauds, mais encore très occupé de la moisson, dit à un serviteur : « Porte-le à sa mère. » Beaucoup de mes jeunes lecteurs connaissent la douceur qu'il y a d'être entouré du bras d'une mère, pendant que la tête souffrante repose sur son épaule; il semble alors que, dans la maladie et la douleur, il n'y a pas de refuge pareil sur la terre. Et cependant cela ne suffit pas toujours. Rien ne fut épargné, vous pouvez le penser, dans cette grande maison de Sunem; mais tout fut inutile. « Il le porta donc et l'amena à sa mère, et

il demeura sur ses genoux jusqu'à midi, puis il mourut. » Dans des circonstances ordinaires, on pourrait se représenter la désolation de la mère et l'affliction de ceux qui l'entourent, et penser à David qui, dans une affliction analogue, se consolait par cette assurance : « J'irai vers lui, mais il ne reviendra pas vers moi ; » mais dans le récit qui nous occupe, les circonstances ne sont pas ordinaires, aussi continue-t-il ainsi :

« Et elle monta, et le coucha sur le lit de l'homme de Dieu, et ayant fermé la porte sur lui, elle sortit. » Quelle idée subite venait de s'emparer de son esprit ? Puis elle appela son mari et lui dit : « Envoie-moi, je te prie, un des serviteurs et une ânesse, et je m'en irai jusqu'à l'homme de Dieu, puis je retournerai. » Le père, oubliant l'indisposition de son fils ou la croyant de peu d'importance, ne s'en informe point, mais il paraît surpris du projet de sa femme et lui dit : « Pourquoi vas-tu vers lui aujourd'hui ? Ce n'est point la nouvelle lune, ni le sabbat. » Et elle répondit : « Tout va bien. » Il y a du bonheur là où une telle réponse suffit, et ici c'était évidemment le cas. Le serviteur et l'ânesse sont à son service. « Elle fit donc seller l'ânesse, et dit à son serviteur : Mène-moi, et marche, et ne me retarde pas d'avancer chemin, si je ne te le dis. » Ils vont ainsi en grande hâte, jusqu'à ce qu'ils approchent de la retraite d'Elisée sur le Carmel. Là il y avait des yeux qui s'étaient dirigés sur elle et sur son domestique, bien avant qu'ils arrivassent. « Et sitôt que l'homme de Dieu l'eut vue venant vers lui, il dit à Guéhazi son serviteur : Voilà la Sunamite. Va, cours au-devant d'elle, et lui dis : Te portes-tu bien ? ton mari se porte-t-il bien ? l'enfant se porte-t-il bien ? Et

elle répondit : Bien. » Nul doute que sa foi pouvait le dire en toute sincérité, et ce n'est que par un seul mot qu'elle répond ainsi au serviteur du prophète, aux pieds duquel elle se hâte de venir se jeter. Guéhazi qui, dans tous ses mouvements, semble trahir un esprit des plus contraires à celui dont il aurait dû être animé dans une telle circonstance, s'approche pour repousser la femme affligée. Mais l'homme de Dieu lui dit : « Laisse-la, car elle a son cœur angoissé, et l'Eternel me l'a caché et ne me l'a point déclaré. » Mais il allait bientôt tout savoir. « Avais-je demandé un fils à mon seigneur ? et ne te dis-je pas : Ne fais point que je sois trompée ? » telles sont les questions qui révèlent à l'homme de Dieu toute l'étendue de cette douleur. Quelle foi ferme chez la Sunamite ! Dans quel sens large et généreux elle avait compris la promesse de l'Eternel, par la bouche d'Elisée, qu'elle aurait un fils ! Elle sentait que cette promesse ne serait qu'à moitié accomplie si elle devait maintenant le coucher dans la tombe. De là sa question : « Ne te dis-je pas : Ne fais point que je sois trompée ? » Elle ne pouvait pas croire que la divine promesse se raillerait des espérances qu'elle lui avait inspirées. Mais comment allait-il en être autrement ? La mort était déjà là. Mais Elisée avait vu comment toute la puissance de la mort pouvait être vaincue. Non-seulement il avait entendu parler du fils de la veuve de Sarepta qui avait été ressuscité, mais il avait vu le Thisbite enlevé vivant aux cieux. Et c'était de son bâton qu'Elisée avait, sans doute, hérité aussi bien que de son manteau ; et puisque le dernier avait, par deux fois, divisé le Jourdain, l'image de la mort, pourquoi le premier ne serait-il

pas un instrument propre à rappeler de la mort l'enfant décédé ?

Telles peuvent avoir été les réflexions du prophète ; en tout cas, Guéhazi est envoyé muni du bâton et avec la recommandation d'aller en toute diligence : « Trousse tes reins, prends mon bâton en ta main, et t'en va ; si tu trouves quelqu'un, ne le salue point ; et si quelqu'un te salue, ne lui réponds point ; puis tu mettras mon bâton sur le visage de l'enfant. » Cela pouvait avoir pour but de donner une leçon à Guéhazi, ou de mettre à l'épreuve la foi de la Sunamite, ou d'éloigner Guéhazi, dont la présence était peut-être un obstacle, tant à la foi de cette femme qu'à celle du prophète. Quel que pût être le motif du voyage du serviteur avec le bâton, il fait ressortir l'inébranlable détermination de la mère désolée de s'attacher au prophète même et à lui seul. « Mais la mère de l'enfant dit : L'Éternel est vivant, — et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point ; il se leva donc et s'en alla après elle. » Mères chrétiennes, qui pleurez peut-être sur des séparations, pires encore que celles que produit la mort, n'y a-t-il pas ici un exemple pour vous ? Vous versez des larmes sur un être cher, dont la piété précoce vous inspirait peut-être les plus radieuses espérances, mais qui a été détourné et égaré par les séductions du monde et les artifices de Satan. Combien votre cœur soupire et languit après son retour ! Comment ce retour pourrait-il avoir lieu ? Où votre cœur peut-il être déchargé du douloureux fardeau qui l'opprime ? Où, si ce n'est aux pieds de Celui qui est plus grand qu'Élisée, de Celui dont Élisée et tous les prophètes n'étaient que des types et des avant-coureurs, et duquel la puissance vi-

vifiante peut seule atteindre celui qui est l'objet de vos intercessions ? Non, Guéhazi avec le bâton du prophète ne peut vous suffire. Jésus, Jésus seul, le premier et le dernier, Celui qui a été mort et qui vit, oui, qui vit éternellement, et qui a les clefs de l'enfer et de la mort, Jésus seul peut répondre à votre besoin. Ne craignez pas d'être trop hardies, trop importunes. Il ne peut rien refuser à la foi de celui qui s'attache à lui, et à lui seul, à travers tout. « L'Éternel est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point. »

Guéhazi avait accompli son voyage, et mis le bâton sur le visage de l'enfant. « Mais il n'y eut en cet enfant ni voix, ni apparence qu'il eût entendu, » est-il dit, et lui, probablement surpris de n'avoir pas opéré un miracle, retourne vers son maître, « et lui en fait le rapport, en disant : L'enfant ne s'est point réveillé. » Non, non ; car il faut la foi du prophète, aussi bien que le bâton du prophète. Ce bâton est autre chose dans la main du prophète, et autre chose dans la main du prétentieux Guéhazi. La foi même d'Elisée est fortement exercée. « Elisée donc entra dans la maison, et voilà, l'enfant mort était couché sur son lit. Et, étant entré, il ferma la porte sur eux deux, et fit sa prière à l'Éternel. » Tout ce qui pouvait exciter ou distraire étant laissé dehors, l'homme de Dieu ferme la porte sur lui et sur le cadavre, et cherche, en priant le Seigneur, à faire intervenir sa puissance dans cette scène de mort. « Il fit sa prière à l'Éternel ; » mais il n'y a encore point de réponse. Alors il fait comme Elie, à l'occasion du fils de la veuve, seulement ici c'est avec beaucoup plus de détails. « Puis il monta et se coucha sur l'enfant, et mit sa bouche sur la bou-

che de l'enfant, et ses yeux sur ses yeux, et ses paumes sur ses paumes. » C'était comme s'il voulait donner sa propre vie à l'enfant, ou, du moins, par ses actes il semblait demander à Dieu que, si l'enfant n'était pas ramené à la vie, sa vie propre fût retirée. Mais voilà quelques signes d'un retour de vitalité qui se montrent : « Il se pencha sur l'enfant, et la chair de l'enfant fut échauffée. » C'était un encouragement pour la foi, mais tout nous montre combien son âme était profondément occupée avec Dieu. « Puis il se retirait et allait par la maison, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, et il remontait, et se penchait encore sur lui, » et, cette fois, pas en vain, « car l'enfant éternua par sept fois, et ouvrit ses yeux. » C'était vraiment un combat de la foi. Mais quelque pénible que soit la lutte intérieure, de quelque long temps que la réponse à la prière puisse être retardée, la victoire est assurée à la foi. « Alors Elisée appela Guéhazi, et lui dit : Appelle cette Sunamite ; et il l'appela, et elle vint à lui. Et il lui dit : Prends ton fils. » C'était bien peu de mots ; peu de paroles suffirent quand Dieu est là. La femme ne peut que se prosterner et adorer. « Elle s'en vint donc, se jeta à ses pieds, et se prosterna en terre ; puis elle prit son fils et sortit. »

QUESTIONS SUR « MA TÊTE! MA TÊTE! »

1. Qu'apprenons-nous par les passages groupés et cités dans le premier paragraphe ?
2. Que nous enseigne l'Écriture à l'égard des richesses ?
3. De quoi est-ce que ni riches, ni pauvres ne sont exclus ?
4. Dans quelles circonstances était la Sunamite ?
5. Quel était son caractère ?

6. Dans quel but, relativement à notre Seigneur lui-même, le 24^e chapitre de Luc est-il mentionné?
7. Qu'est-ce qui donnait un caractère spécial à l'hospitalité de la Sunamite?
8. Quel était l'ameublement de la chambre qu'elle prépare au prophète?
9. Pourquoi la meuble-t-elle ainsi?
10. Avec quelle personne du Nouveau Testament est-elle ainsi mise en contraste?
11. Que répond la Sunamite, lorsque le prophète lui offre le patronage de la cour?
12. Qu'est-ce que Guéhazi suggère comme une récompense qui serait agréable à leur hôtesse?
13. A quel temps de l'année est-ce que le fils de la Sunamite était avec son père aux champs?
14. Que lui arriva-t-il alors?
15. Où son père l'envoya-t-il?
16. Qu'arriva-t-il ensuite?
17. Quelle était la consolation de David, lorsqu'il perdit son enfant?
18. Que fit la mère du corps de son fils?
19. Quel était le but de son voyage précipité?
20. Comment Guéhazi montre-t-il un esprit peu en harmonie avec la circonstance?
21. Comment les questions que la mère adresse au prophète, expriment-elles sa foi en la promesse du Seigneur?
22. Qu'est-ce que le voyage de Guéhazi avec le bâton fait ressortir chez la mère?
23. Qui remplace pour nous ce que le prophète était pour elle?
24. Quel fut le résultat des actes de Guéhazi?
25. Quel fut le résultat des intercessions d'Elisée auprès de Dieu?
26. Comment la mère reçut-elle le don miraculeux?



La petite fille d'Israël.

Qui était cette petite fille? demandent quelques-uns de nos jeunes amis, pour qui le titre ci-dessus est peut-être plus attrayant que celui du récit de notre dernier numéro. Tout en nous parlant d'une grande dame — la Sunamite — ce numéro nous racontait aussi l'histoire de son petit garçon, qui avait accompagné son père aux champs pendant la moisson; et nous avons vu que là il s'était mis à crier avec angoisse : « Ma tête! ma tête! » et qu'on l'avait porté à sa mère qui l'avait pris sur ses genoux jusqu'à ce qu'il mourût. Je ne recommencerai pas le récit de sa miraculeuse résurrection, en réponse à la foi de sa mère et aux prières d'Elisée. J'aime à croire que mes jeunes lecteurs se rappellent tout cela avec intérêt et reconnaissance, et sont bien disposés à écouter maintenant l'histoire d'un autre jeune enfant, non plus d'un petit garçon, mais d'une petite fille, non plus d'un enfant malade sur les genoux de sa mère à Sunem, mais d'une aimable jeune créature loin de chez elle et de ceux qui l'aimaient; une petite fille d'Israël qui avait été emmenée prisonnière par les troupes de Syrie, et qui était devenue esclave dans ce pays étranger. Sa maison paternelle avait peut-être été aussi remplie de confort que celle du petit garçon de Sunem, et ses parents étaient peut-être aussi des gens riches et de distinction. Mais la guerre ne fait point de différence entre le riche et le pauvre; et il est très possible que cette petite fille, outre l'affreux malheur d'être faite prisonnière, avait dû échanger une vie de douceur et d'aisance contre celle de servitude, si ce n'est de fatigue, dans laquelle nous

la trouvons au commencement du cinquième chapitre du second livre des Rois.

Cependant, quelque profondes que fussent les épreuves qui avaient assombri, de si bonne heure, le matin de sa vie, l'obscurité n'était pas complète; il y avait une ouverture dans les nuages. C'était au service d'une noble famille syrienne qu'elle était placée, et sa maîtresse, personne bienveillante, était « la femme de Naaman. » L'œil de l'Éternel avait suivi la petite fille, et sa main avait préparé pour elle une paisible maison, un emploi facile et léger, et une bonne maîtresse, au pays de sa captivité. Naaman était un des hommes les plus puissants du pays, en grand honneur auprès du roi, chef de l'armée, victorieux dans les batailles, et l'instrument de la délivrance de sa patrie. Mais sa coupe n'était pas comble, son contentement n'était pas sans mélange. Avec tous ses honneurs, tous ses triomphes, tous les comforts de sa maison, il était la victime d'une affreuse et dégoûtante maladie, qui suffisait pour empoisonner l'existence et faire de la vie un fardeau. « Cet homme, fort et vaillant, était lépreux. » Quel pauvre lot offre ce monde, quand, avec toutes ses faveurs, tous ses plaisirs, toutes ses joies, il y a, — et cela se voit souvent, — un ver caché à l'intérieur, une affliction secrète qui change tout en peines et en ennuis, et fait que l'on envie le sort des plus indigents, ou même celui des bêtes qui périssent. Au milieu même de tout ce que le cœur peut d'ailleurs souhaiter, une conscience coupable a souvent rendu les hommes malheureux au point de faire naître en eux, le désir, le vain désir, d'échanger leur état contre celui d'une créature quelconque, mais qui n'a pas à rendre compte à Dieu.

Il semble que la maladie de Naaman ne pouvait pas être tenue secrète. Elle était, tout au moins, connue de sa famille, et la petite fille du pays d'Israël la connaissait aussi. On peut supposer que cela faisait quelquefois le sujet de conversations entre elle et sa maîtresse, puisque la petite fille « dit à celle-ci : Je souhaiterais que mon seigneur se présentât devant le prophète qui est en Samarie, il l'aurait aussitôt délivré de sa lèpre. » Quant à la maîtresse, il paraît qu'elle était d'un caractère bienveillant, affectueux, ne pensant pas qu'il fût au-dessous d'elle de s'entretenir avec celle qui la servait. Comme on est heureux d'être animé de cet esprit, plutôt que d'un esprit hautain, morose, qui tient tous les inférieurs à distance et dans la réserve. La femme de Naaman encourage la confiance de sa servante, qui ne craint pas de parler à sa maîtresse de la douloureuse affliction de la famille. Nous avons maintenant à examiner comment cette confiance se manifesta ; et la suite de l'histoire nous montrera comment elle amena pour la famille la délivrance de sa grande épreuve.

Qu'elle est belle la conduite de cette petite fille ! Arrachée aux siens et à ses amis, et emmenée comme esclave dans un pays étranger, elle ne se laissait pas accabler par ses infortunes, au point de ne pouvoir pas remplir ses devoirs, ni témoigner de la sympathie à ceux avec qui elle vivait. Elle s'intéresse à son maître, autant que si elle n'eût pas été son esclave, et elle donneessor à sa compassion pour lui par l'exclamation rapportée plus haut.

Mais tout en s'intéressant ainsi à son maître, et en exprimant ses sentiments, elle ne prend pas des libertés

malséantes avec sa maîtresse. C'est à elle qu'elle parle, mais elle parle de son maître dans les termes les plus respectueux. « Je souhaiterais que mon *seigneur* se présentât devant le prophète qui est en Samarie. » J'espère que cette leçon ne sera pas perdue pour mes jeunes lecteurs. Une vraie piété ne nous rendra jamais indifférents aux droits que nos aînés et nos supérieurs ont à notre respect ; et il est bien triste de voir la manière légère, peu respectueuse, avec laquelle certains jeunes gens parlent de leurs chefs, ou même à eux. « A qui l'honneur l'honneur, » est une leçon que la petite fille avait sans doute apprise sous l'influence de la vie divine qui était en elle. « Je souhaiterais que mon seigneur se présentât devant le prophète, » telle est la parole qu'elle adresse à sa maîtresse, mais en réalité, ce vœu, elle l'adressait aussi à Dieu, car elle savait bien que le prophète n'avait pas le pouvoir de guérir, à moins que Dieu ne trouvât à propos de l'employer pour cela. Elle savait que toute bénédiction vient de Dieu, et elle avait appris à en attendre que de Lui.

Mais ce qu'elle dit montre aussi qu'elle était bien renseignée à l'égard du prophète, du seul homme par qui Dieu agissait alors en Israël. Dieu n'était pas pour elle seulement une vague notion ; son Dieu était le Dieu d'Israël qui déployait sa puissance, dans ce temps-là, par le moyen d'Elisée. Elisée était alors l'instrument de Dieu en Israël pour la bénédiction, et la jeune fille le savait. Peut-être connaissait-elle personnellement le prophète. Peut-être, avait-elle été dans une de ces écoles des prophètes, où tout ce qu'il y avait alors de piété en Israël trouvait un aliment et un refuge. Il est possible qu'elle eût entendu Elisée lire et expliquer la loi, ou

raconter quelques-uns des miracles accomplis par son grand prédécesseur, dont il continuait le service et portait le manteau. Elle connaissait, sans doute, aussi les prodiges, dont Elisée avait été l'instrument—comment les eaux de Jéricho étaient devenues pures et salubres, et comment les trois rois et leurs armées avaient été délivrés selon qu'il l'avait annoncé. Elle connaissait peut-être la veuve, dont les deux fils avaient été rachetés de l'esclavage, et elle l'avait peut-être entendue raconter l'histoire de l'huile qui n'avait pas cessé de couler, aussi longtemps qu'il y avait eu un vaisseau vide pour la recevoir. Et qui pourrait dire qu'elle n'eût pas été en relation avec la Sunamite, et qu'elle n'eût pas vu son fils qui avait été rappelé à la vie, quand il était couché sur le lit du prophète, dans la chambre haute ? En tout cas, elle savait ce qui en était du prophète, et elle avait l'entière certitude que si lui et son seigneur pouvaient être mis en contact, ce dernier serait délivré de sa lèpre. Comme tout cela montre où son cœur était. Elle se trouvait dans la maison de servitude, elle y servait la femme de Naaman, avec douceur et respect ; mais son cœur était au pays d'Israël, dans la terre de Dieu. Son cœur était avec le prophète, et tellement rempli de lui que, lorsqu'elle apprend l'affliction de son seigneur, ce cœur si plein déborde de souhaits et de prières, pour que son seigneur se présente devant le prophète en Samarie. Il le délivrerait de sa lèpre.

Cher lecteur, en lisant « la Petite Fille, » votre cœur a-t-il été rempli d'un autre objet, de Celui qui remplit, pour bénir l'homme, toutes les places qu'occupaient jadis les prophètes, les sacrificateurs et les messagers de

Dieu? Votre cœur peut-il s'écrier: « Oui, et ils sont tous infiniment au-dessous de Lui? » Connaissez-vous assez JÉSUS, Lui, la grande, la suprême, la seule ordonnance de Dieu pour le salut et la bénédiction de l'homme, le connaissez-vous assez pour que, à la seule mention de son nom, votre cœur soit rempli de lui, et prêt à recourir à lui pour lui présenter les cas de péché et d'affliction que vous pouvez connaître? « Je souhaiterais que mon seigneur se présentât devant le *prophète*, » dit la petite fille; et votre cœur ne s'écrie-t-il pas, en pensant à tel ou tel esclave du péché, à telle ou telle victime d'une accablante douleur: « Je souhaiterais qu'il se présentât devant JÉSUS, en se prosternant à ses pieds ou en se jetant dans son sein; Jésus l'aurait aussitôt soulagé de tout fardeau? » Il possède et il constitue le remède, le remède de Dieu pour tous les maux. La lèpre de Naaman était une terrible maladie, quoique Dieu eût donné à Elisée le pouvoir de la guérir. La confiance qu'avait en lui la petite fille n'était nullement trop grande; elle ne se faisait pas du tout une trop haute idée de la puissance de guérison que Dieu lui avait donnée; et il y avait beaucoup de lépreux en Israël, alors que le Seigneur Jésus y demeurait. La lèpre, comme vous le savez, est un type du péché, cette triste et affreuse maladie qui exclut l'homme de la communion avec le peuple de Dieu sur la terre, et qui, si elle n'est pas nettoyée, pardonnée, l'exclut encore infailliblement de la présence bénie de Dieu dans le ciel. Il est si vrai que la lèpre est un type du péché, que tout Israélite qui touchait un lépreux était souillé. Mais voyez le Seigneur Jésus descendant de la montagne, où il avait enseigné le peuple (Matth. VIII,

1-4); un lépreux l'accoste en disant : « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net. » Il aurait pu le guérir avec une seule parole, puis le renvoyer; mais cela n'aurait pas suffisamment manifesté les compassions et la toute-puissance du Sauveur. « Et Jésus étendant la main le toucha, disant : Je le veux, sois net. » L'atouchement qui, pour tout autre, aurait communiqué la souillure du lépreux à celui qui aurait mis sa main sur lui, expulse cette fois-ci la lèpre, et nettoie celui qui en était victime. Saint, innocent, sans souillure, Jésus ne pouvait pas être souillé par le contact avec les fils des hommes coupables et corrompus; mais son toucher communiquait la vie, la guérison et la pureté : « Je le veux, sois net. Et incontinent, il fut nettoyé de sa lèpre. »

Ce n'est là qu'un exemple de la puissance de guérison, de purification, de salut et de vivification, possédée par le Fils de Dieu, qui est devenu le Fils de l'homme pour chercher et sauver ce qui était perdu. Son ministère de trois ans et plus, que fut-il, sinon une suite continuelle de pareils actes? Quelles sortes de maladies n'a-t-il pas guéries? Quels abîmes de corruption n'a-t-il pas nettoyés? Quelles extrémités de douleurs n'a-t-il pas consolées? Ami des pécheurs, Sauveur des hommes perdus, image du Dieu invisible, il vint faire connaître son Père, et par sa mort il est devenu le Chemin, par lequel les plus indignes et les plus méchants peuvent retourner dans les bras du Père. Que n'avons-nous pas en Lui? Lumière, vie, pardon, justice, paix, et lui-même comme espérance de la gloire à venir. Lecteur, le connaissez-vous? Votre cœur s'est-il laissé gagner à lui? Avez-vous éprouvé la vertu puri-

fiance de son précieux sang? Est-il constamment la joie de votre cœur? Si oui, alors, quand vous voyez un misérable esclave du péché, ou quelque malheureux au cœur brisé, comme le cœur de la petite fille se tournait vers le prophète d'Israël, tournez le vôtre vers le Seigneur Jésus à la droite de Dieu, et que Dieu veuille qu'ils tombent aux pieds de Jésus, et qu'ils connaissent la puissance de Jésus, et son amour et sa grâce! Il les délivrera, non pas seulement de la lèpre, mais de toute méchanceté, de toute maladie, de toute calamité. Bénis soient ceux, enfants ou adultes, dont le cœur est ainsi rempli des pensées de Jésus, et qui, dans leurs compassions pour les autres, voudraient les rassembler tous et les amener à Jésus. Oh! que cet esprit abonde parmi nous, et que le résultat béni en soit une délivrance plus grande que celle de Naaman. Amen.

QUESTIONS SUR « LA PETITE FILLE D'ISRAEL. »

1. Pouvez-vous nommer quelques-uns des points de différence entre le sujet du dernier numéro et celui-ci?
2. Outre la douleur d'être emmenée prisonnière, quelle douleur amère est-il probable que la petite fille endurait?
3. Quelle ouverture y avait-il dans les nuages pour adoucir sa douleur?
4. Comment cette douceur lui avait-elle été préparée?
5. Quelle amertume y avait-il dans la coupe de Naaman?
6. Quelle leçon cela nous enseigne-t-il?
7. Qu'est-ce qui donne lieu de croire que la petite fille et sa maîtresse étaient ensemble dans de bons termes?

8. Quel est le premier indice de bons principes et de sympathie de la part de la petite fille ?
9. Dans quel esprit parle-t-elle à sa maîtresse de Naaman son maître ?
10. Quelles sont, en effet, les paroles de la petite fille ?
11. Qu'est-ce que ces paroles nous montrent encore ?
12. Qu'était Elisée dans ce temps-là ?
13. Quelle était la confiance de la petite fille à l'égard de son soigneur et du prophète ?
14. Où était son cœur ?
15. Qui est cet autre Objet, au-dessus de tout ce dont il est parlé dans notre récit ?
16. Qu'est-il ?
17. De quoi la lèpre est-elle un type ?
18. Qui pouvait toucher un lépreux sans être souillé ?
19. Qu'est-ce que son toucher communiquait ?
20. Quel esprit est-il surtout désirable de voir abonder parmi nous ?



Les deux frères.

Les cloches de la vieille tour sonnaient d'un son lugubre et solennel et ceux qui les entendaient, même les enfants, savaient ce qu'elles voulaient dire, car tous connaissaient la vieille grand'mère qui avait habité la jolie chaumière au bout du village. Elle avait dépassé sa quatre-vingtième année et malgré cela les petits villageois avaient toujours du plaisir à venir écouter ses récits. Mais il plut à Dieu de la rappeler soudainement à lui et petits et grands s'étaient rassemblés pour lui rendre les derniers honneurs.

Mais les regards sympathiques de tous étaient fixés sur deux jeunes garçons, qui suivaient le cercueil en se tenant par la main. Pauvres enfants! ils étaient accablés de douleur! Ils venaient de perdre celle qui leur avait tenu lieu de père et de mère, et maintenant ils étaient seuls, sans appui terrestre. Lorsque le convoi eut atteint le cimetière et que la terre eut recouvert la dépouille mortelle de la bonne grand'mère, on n'entendit que les sanglots du plus jeune des orphelins. Mais avec quelle tendresse David ne serra-t-il pas son frère dans ses bras et ne s'efforça-t-il pas de calmer sa douleur! Ses yeux aussi étaient remplis de larmes, mais préoccupé de la souffrance de son frère, il oublia pour un moment la sienne propre. Il y avait dans son regard une expression de maturité qu'on rencontre rarement à son âge. Il tenait son petit frère toujours serré contre lui et ne cessait de lui dire des paroles consolantes. Arrivés près de cette maison que bientôt ils ne devaient plus appeler la leur, un de ceux qui faisaient partie du convoi, leur dit : « Entrez chez moi pour manger un morceau ; depuis que votre grand'mère est morte, vous devez avoir fait maigre chère. » — « Je vous remercie bien de votre bonté, voisin, » répondit David en secouant tristement la tête.

Mais la douleur du petit Jean avait été trop violente pour pouvoir durer longtemps et il regarda son frère d'un air qui voulait dire que, quant à lui, il aurait bien envie d'entrer dans cette jolie chambre et de prendre un peu de nourriture.

— Il ne faut pas prendre la chose trop à cœur, dit un autre voisin. La bonne vieille est bien mieux maintenant que durant les dernières années de sa vie,

où le rhumatisme et d'autres maux l'ont tant tourmentée.

— C'est aussi mal de murmurer contre les voies de la Providence, ajouta une voisine bavarde; il faut savoir se soumettre aux circonstances. Retournez tranquillement chez vous et pendant que vous prendrez votre goûter, je vous distrairai en causant.

Ah! que les consolations humaines sont vaines! Celles-ci aussi ne firent naturellement pas d'impression favorable sur les orphelins, qui entrèrent tristement dans la chaumière, si heureuse naguère. Depuis le jour où la grand'mère était décédée, une pensée occupait particulièrement l'esprit de David: Que puis-je faire pour le petit Jean? Quant à lui-même, son plan était fait depuis des années; il avait l'irrésistible désir de devenir marin. La mer, avec toutes ses merveilles, l'attirait vivement et aucun événement n'avait jusqu'à présent pu éteindre ce désir. Mais que deviendra Jean, si je vais à la mer, car depuis que la grand'mère est délogée, personne ne prend soin de ce faible enfant, comme il en a besoin? Voilà ce qu'il ne cessait de se répéter. Quelles tristes pensées remplissaient le cœur des deux garçons, lorsqu'ils se trouvèrent seuls le soir dans leur chambrette. La flamme de la cheminée pétillait comme autrefois et l'on entendait de même le tic-tac de la vieille pendule, mais le grand fauteuil de la grand'mère était vide et semblait attendre en vain son retour. Que de fois ils l'y avaient vue assise, lorsqu'elle leur racontait ses histoires ou qu'elle leur lisait un chapitre de la grande Bible de famille. Ils l'avaient écoutée avec avidité, lorsqu'elle leur parlait de Jésus, le Sauveur des pécheurs, l'ami des enfants! Et quelle

joie n'était-ce pas pour David de lui faire la lecture de sa petite Bible qui était un cadeau de la bonne grand'mère. Certainement Dieu avait ouvert de bonne heure le cœur du jeune garçon. Mais ce soir-là il n'avait pas puisé de la consolation dans le saint livre, c'est pourquoi aussi il n'avait point de baume pour les douleurs, dont lui et son frère venaient d'être frappés. Bientôt ils devaient quitter la chaumière où la grand'mère les avait accueillis, il y avait neuf ans. Jean venait alors de naître et leur mère était si faible, qu'elle mourut peu de semaines après. David se rappelait très bien sa mère mourante, mais non pas son père, dont la grand'mère sembla pendant longtemps éviter de parler. Mais lorsqu'un soir, les deux garçons étaient assis à ses pieds, David lui dit : « A présent, racontez-nous une fois quelque chose de notre père et de son vaisseau. » Puis la grand'mère leur fit, avec de grands détails, l'histoire de son fils unique, cet intrépide marin, qui succomba par fidélité à son devoir. Il était capitaine d'un beau vaisseau, qui faisait le voyage d'Angleterre aux Indes orientales; pendant la dernière traversée, son bâtiment eut le malheur de faire eau à la côte africaine et malgré tous les efforts de l'équipage, il commença à enfoncer. Il était inutile de pomper; les barques furent donc lâchées avec la plus grande diligence et, par ordre du capitaine, les femmes et les enfants y furent placés les premiers. Bientôt aussi presque tout l'équipage eut trouvé sa place dans les autres chaloupes; il ne restait que le capitaine et quelques hommes, mais avant que l'on s'en doutât, le navire sombra et ceux qui y étaient périrent. Telle avait été l'histoire du père de nos deux orphelins. Elle

fut rafraîchie dans la mémoire des jeunes garçons par le départ de celle qui la leur avait racontée et comme une pensée se joint à l'autre, ils repassaient dans leur souvenir tant d'événements heureux et pénibles, qui maintenant avaient pris fin pour toujours. Enfin David rompit le silence et, en s'adressant à son frère, il lui dit : J'ai longtemps réfléchi à ton sujet, Jean, tu es faible et incapable de tout travail pénible ; ne conviendrait-il pas que tu entrasses dans une école, que tu devinsses instituteur et que, plustard, tu gagnasses ta vie par ce moyen.

— Si tu restes avec moi, et que de temps à autre tu me fasses quelques lectures et quelques récits, je le veux bien.

— Il est beau d'étudier et de posséder un grand nombre de livres, continua David avec tendresse. Que de connaissances on peut acquérir et puis songe au respect que tous auront pour un maître d'école.

Jean baissa les yeux en silence. Une triste pensée semblait s'être emparée de lui et il dit d'une voix émue : « Qu'est-ce que tout cela me fait ! Mais promets-moi, David, de ne jamais me quitter. Mène-moi avec toi où tu veux et tu verras que je me conduirai énergiquement. Promets-le-moi, David ! »

Mais David ne put d'abord lui répondre ; il sentait que, s'il faisait cette promesse, c'en était fait des plans et des résolutions qu'il avait formés pour son avenir. Et Jean, contrarié dans ses désirs, se mit à sangloter. La pensée de devoir se séparer de son frère lui était insupportable et tous les efforts de David pour le calmer semblaient être inutiles. En vain lui dépeint-il les peines de la vie d'un marin et les dangers auxquels

il serait exposé — il ne voulait pas se laisser persuader et son désir d'y prendre part lui-même grandissait, au contraire, à chaque minute. Alors David essaya d'un autre moyen : « Te rappelles-tu, lui dit-il, l'histoire de Robinson Crusoé? Que ferions-nous si, comme lui, nous étions jetés sur une île déserte? Représente-toi une semblable catastrophe! »

— Oh! alors, tu nous bâtirais une hutte et moi je garderais les chèvres, comme....

— Comme ce noir sauvage, que Robinson appela Vendredi, n'est-ce pas? interrompit David en souriant.

Un nouveau silence s'établit. L'histoire de Robinson avait donné une nouvelle tournure aux pensées des deux garçons.

— Je ne serai pas absent longtemps, ajouta David au bout de quelques minutes, et lorsque je reviendrai, je t'apporterai les choses les plus curieuses : des perroquets aux plumes bleues et rouges, de beaux coquillages, des peaux de tigre, même de l'or et de l'argent. Certes, cela te fera plaisir et les autres écoliers t'envieront, quand tu posséderas d'aussi belles choses.

David continua de parler ainsi pendant quelque temps encore, et Jean paraissait devenir plus tranquille, puis la fatigue et le sommeil terminèrent la conversation et, pour la dernière fois, les pauvres enfants cherchèrent du repos dans la vieille chaumière. Le lendemain matin, on vendit à l'enchère le mobilier de la grand'mère, et quoique le prix en fût bien minime, ce ne fut pas sans peine qu'ils virent partir de tous côtés ces objets, auxquels ils avaient été habitués dès leur bas âge : mais à midi, tout était déjà terminé, et après que David eut payé le loyer des derniers trois mois et quelques det-

tes qu'on avait faites à la mort de la grand'mère, il leur restait encore cent trente-quatre francs, somme qui parut très considérable aux petits héritiers.

Le soleil baissait déjà et le crépuscule enveloppa bientôt les pauvres chaumières du village; malgré cela, David et son frère se mirent en route pour atteindre, encore le même soir, la ville de Medhurst. David avait évité soigneusement de faire part de ses projets, de peur de s'attirer le blâme ou la moquerie. Certes, cette conduite n'était pas louable et faisait preuve d'une grande confiance en lui-même, et du déplaisir qu'il avait à écouter les conseils d'hommes expérimentés, Combien y en a-t-il parmi mes jeunes lecteurs, qui lui ressemblent à cet égard? Il prit congé des voisins, en leur disant tout simplement qu'il s'en allait pour chercher un moyen de vivre pour lui et son petit frère. « Que Dieu vous garde, » fut le dernier adieu des villageois, et bientôt les chaumières éparses se trouvèrent bien loin derrière nos petits voyageurs.

Chacun d'eux avait son petit paquet sur l'épaule et ils cheminaient en silence.

De tristes pensées semblaient les absorber entièrement. Le charme de la nouveauté eut d'abord un bon effet sur le moral de Jean, mais la route boueuse et le vent froid lui rappelèrent bientôt qu'on ne voyage pas sans fatigue. Ce fut un vrai bonheur pour eux, qu'une marchande, qui se rendait à la même ville, voulût bien leur offrir une place sur sa charrette. Elle encouragea David à lui raconter ses peines, et tout émue de pitié, la brave femme amena les deux enfants dans sa demeure, leur donna à souper et les garda pendant la nuit.

C'était là un heureux début qui leur donna du cou-

rage pour la continuation de leur marche. Leurs cœurs étaient si remplis d'espérance qu'ils en oublièrent presque le deuil des jours passés. Mais quel était le but de leur voyage ? Eh bien, David n'avait-il pas entendu dire cent et cent fois que son village n'était qu'à dix lieues de la mer, et que là se trouvait la belle ville de Yarmouth avec son grand port, où Robinson Crusoe, son héros, s'était embarqué ? C'est là qu'il espérait trouver aussi une bonne école pour Jean.

Leur voyage se fit bien lentement, car Jean était faible et ne pouvait marcher que peu d'heures chaque jour, mais pourtant ils arrivèrent au terme. Ce ne fut cependant pas sans difficultés, car le dernier jour de leur voyage, ils furent surpris par une tempête de neige qui les mouilla jusqu'aux os. Il était tard, quand ils arrivèrent à Yarmouth. Le pauvre Jean tremblait de tous ses membres et pleurait de froid et de faim. Ils s'arrêtèrent à la première enseigne d'un boulanger pour acheter du pain. En payant, David avait sorti par mégarde une pièce d'or et quoiqu'il la cachât en toute hâte, le boulanger l'avait remarquée. Il parut tout étonné de voir de l'or dans la main d'un garçon aussi pauvrement vêtu que l'était David et entama une conversation avec lui. Puis il les engagea à entrer, à s'asseoir à la cheminée et leur offrit même à coucher pour peu d'argent.

David, touché de la bonté de cet homme, accepta aussitôt ; il répondit avec franchise à ses questions et lui fit même, sans réserve, part de ses projets.

Le lendemain, David se leva de bonne heure pour aller voir la ville. Il fut bien étonné de voir de si larges rues et s'arrêtait à chaque instant devant quelque

grande maison. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il atteignit le port et qu'il vit devant lui cette forêt de mâts, ces navires de tous pays, cette agitation des matelots et par-dessus tout leur joli costume. Son étonnement était au comble, jamais il n'avait même eu l'idée d'une pareille scène. Il oubliait que le temps passait, il oubliait même ses misères, enfin tout, comme il l'a raconté plus tard, il lui semblait, que ce qu'il voyait n'était qu'un rêve.

Pendant qu'il contemplait ainsi cette scène merveilleuse, il arriva qu'un jeune marin passa si brusquement près de lui que ses pieds, ébranlés par le choc, glissèrent sur la neige gelée et qu'il tomba par terre de tout son long. Le jeune marin s'en aperçut, s'arrêta aussitôt et aida David à se relever. Il ne fut pas peu étonné de ce que celui-ci lui demanda pardon de s'être trouvé sur son chemin.

— Tu es sans doute étranger ici, jeune homme, lui demanda l'officier. On dirait que tes yeux n'ont jamais rien vu de pareil.

— Oui, monsieur, c'est la première fois que je me trouve si près de la mer.

— Je me rends à bord du bâtiment que tu vois là-bas dans le port, continua l'officier. Si tu as envie de le voir de près, je t'invite à me suivre.

Mes lecteurs comprendront aisément que David ne se fit pas dire la chose deux fois; et lorsque, un moment après, il se trouva sur un canot qui devait le conduire au navire et qu'il entendit le roulement des vagues, ses ardents et longs désirs se trouvaient satisfaits au-dessus de toute attente. Il aurait voulu pousser des cris de joie. Le jeune officier — le lieutenant Fischer — l'ob-

servait avec un intérêt croissant et il lui adressa différentes questions ; lorsqu'il apprit que David souhaitait depuis longtemps de devenir marin, il lui dit avec bonté : — Ayant eu quelques jours de vacances, j'en ai profité pour aller voir ma famille, mais mon temps est écoulé, je me rendrai demain à Chatham, station principale de la flotte royale, et là je me joindrai à une expédition qui va au pôle nord. Si tu en avais envie, tu pourrais trouver quelque emploi sur ce bâtiment.

Il aurait fallu voir alors David. Ses yeux brillaient et sa bouche ne pouvait trouver des paroles pour exprimer sa joie en vue d'une perspective à laquelle il n'aurait jamais osé s'attendre.

— Cependant, notre navigation sera des plus extraordinaires, continua l'officier ; tu dois l'attendre à des peines et à des privations qui pourraient durer longtemps. On dit qu'il y fait si froid que souvent les hommes y ont doigts et nez gelés et que même la mer se change en montagnes de glace.

Mais ces paroles ne décourageaient pas notre petit ami et il fut encore moins découragé, lorsqu'il monta à bord du vaisseau et qu'il y vit l'agitation et la gaieté des matelots. Sa décision était inébranlable et il promit à l'officier de se trouver sur le port de bonne heure le lendemain matin. Mais en s'en retournant, son esprit fut troublé par des pensées accablantes. Comment était-il possible que, dans le court laps de temps qui lui restait avant son départ, il pût trouver une école pour son frère Jean ? En passant le seuil de la maison, où il avait trouvé son logis la nuit dernière, le boulanger l'accosta pour lui dire que Jean était sorti, impatienté par la longue attente.

— Mon fils, qui est à peu près du même âge que lui, l'a accompagné, continua le boulanger. Ils s'entendent très bien ensemble et paraissent être déjà de bons amis. Qu'en dis-tu? Veux-tu me le laisser ici et me le confier ; il pourrait suivre la même école que mon garçon ?

Alors le bonheur de David fut sans bornes. Tout obstacle et toute difficulté paraissaient écartés. Que pouvait-il faire de mieux que de laisser son frère aux soins de cet honnête homme, qui désirait avoir un camarade pour son fils et qui promettait de l'envoyer à l'école ? Il communiqua aussi ses propres desseins au boulanger, qui le loua et l'encouragea. David fut tellement touché de sa bonté et de sa générosité qu'il alla chercher sa bourse pour la vider en entier dans la main du père adoptif de son frère, afin que cela servit à payer sa pension et son école. Tout était donc en règle. Tu seras sans doute bien de ne pas souffler un mot de tout ceci à ton frère, dit le boulanger en empochant son argent. Le cœur du pauvre enfant serait brisé s'il devait prendre congé de toi ; tu t'en iras demain matin en cachette, lorsqu'il dormira encore et à son réveil nous nous efforcerons de le consoler. — Hélas ! le pauvre David ne remarqua pas le sourire méchant de cet homme avide. Mais il lui était impossible de quitter son frère de cette manière. Il lui fit part de l'offre qui lui avait été faite par l'officier, sur quoi Jean pleura si amèrement que David ne put pas prendre sur lui de lui communiquer sa décision. Le jour baissa et pour la dernière fois les deux garçons se couchèrent ensemble. Quelques heures encore et les vagues de l'Océan devaient rouler entre eux. Qui pouvait dire quand ils se reverraient !

C'était au commencement de mai et par une superbe matinée qu'un fort navire quitta le port de Chatham et se mit en mer. Il était orné de riches pavillons et une foule immense était rassemblée pour le voir partir ; mille cris de joie remplissaient l'air, car chacun savait que l'expédition était chargée de trouver, sous les ordres du capitaine Standey, un passage au nord-ouest de l'Atlantique dans le grand Océan. C'était une entreprise difficile et dangereuse. Tous les essais précédents avaient été accompagnés de peines et de privations extrêmes pour l'équipage ; et maints marins y avaient perdu la vie.

Mais pour David Price, ce fut un beau jour où, grâce aux efforts du lieutenant Fischer, il trouva un emploi à bord de ce bâtiment. Il regardait sans crainte la nappe bleuâtre des eaux, il se sentait fort comme un homme et il aurait volontiers joint sa voix aux cris de joie, si le souvenir de son frère, qu'il avait abandonné si subitement, n'avait pas jeté un nuage sur toute la scène. Et cette pensée se présenta quelquefois avec une telle puissance sur son cœur, qu'il aurait voulu pouvoir pleurer tout haut. — « Pourquoi l'ai-je quitté si clandestinement ? N'aurais-je pas mieux fait de lui parler ouvertement de mon dessein ? » se disait-il l'âme angoissée. Combien ce pauvre enfant doit être triste à présent.

De temps à autre il se faisait aussi d'amers reproches d'avoir confié son frère à un étranger ; et il était obligé alors de s'avouer qu'il avait eu en vue bien plus ses propres plans que le bien de son frère. Cependant il ne put ruminer longtemps ces tristes pensées ; il fut chargé de nombreuses occupations qui lui firent oublier tout le reste. Mais lorsque le soir il fut couché

dans son hamac, alors la figure du petit Jean lui apparut dans ses songes et souvent, en se réveillant, son visage était baigné de larmes. Alors le sommeil avait fui pour tout le reste de la nuit; il se ressouvenait de ce temps heureux, où sa grand'mère était assise dans son fauteuil et leur lisait la Bible. Ah! la Bible! Elle n'avait pas de place sur le navire et David lui-même avait choisi son chemin.

Le vaisseau marcha si vite, que, au bout de six semaines, il avait déjà atteint le détroit de Davis. Quelques jours plus tard on découvrit tout près d'une petite île quelques morses, qui se montraient à peu de distance du navire. Le lieutenant Fischer, et avec lui quelques officiers, descendirent dans un canot pour leur donner la chasse. Ils firent feu et en blessèrent un. L'animal était seul d'abord, mais après avoir lutté avec la mort dans les profondeurs de l'eau, il en amena beaucoup d'autres à la surface. Alors ces animaux enragés attaquèrent ensemble le canot et les plus grands efforts furent nécessaires pour empêcher que la légère embarcation ne fût renversée; mais le danger devint imminent lorsqu'ils perdirent une rame; heureusement qu'alors on fit feu du navire, les morses se dispersèrent, se cachèrent sous l'eau et plusieurs des vieux protégèrent leurs petits en les mettant sous leurs nageoires.

Le 27 juillet ils passèrent le détroit de Lancaster et, deux jours après, il s'éleva un fort vent d'est qui chassa le navire avec impétuosité vers l'ouest dans des parages jusqu'alors inconnus. La mer, tout ouverte, était devant eux, on ne voyait point de terre d'aucun côté et quoique de grandes masses de glaces les dépassassent de temps en temps, ils n'étaient point empêchés pourtant de continuer leur marche. (à suivre.)

Chante, petit oiseau.

Nous trouvons, dans un Journal du Canada du 25 Avril dernier, les couplets suivants, dont les paroles sont dues à M. Jos. Deckers, qui les a composées à Clarens, en 1864. La musique, que nous voudrions pouvoir donner à nos jeunes lecteurs, a été faite par M. L. E. Rivard, en mars 1867.

1. Si tu savais combien j'aime à t'entendre
Petit oiseau, qui n'as souci de rien,
Tu chanterais de ta voix la plus tendre,
Les jolis chants que tu connais si bien.
2. Quand l'air est doux, je gravis la colline,
Et je m'arrête avec tant de plaisir,
Vers ces buissons où ton chant seul domine,
Où les passants n'ont su te découvrir.
3. Vois, le printemps rajeunit la nature,
A la campagne, on reprend les travaux ;
Fais maintenant éclater ta voix pure,
Si tu savais, j'aime tant les oiseaux !
4. Les cieux sont purs, et le lac étincelle
Aux pieds des monts qui vont s'y refléter.
Oh ! si Dieu fit la nature si belle,
Il fit aussi ta voix pour le chanter.
5. Oui, chante encor, petit oiseau que j'aime ;
Ton chant joyeux, qui me rend plus serein,
Va se mêler à ceux des anges même,
Pour donner gloire au Maître souverain.
6. Moi, je me tais ; ma voix est faible encore,
Mais le Seigneur peut bien la ranimer.
Si par mon chant moins que toi je l'honore,
Petit oiseau, j'ai mon cœur pour l'aimer.





« Va, et te lave, et tu seras net. »

Les paroles de la petite fille produisirent un effet immédiat ; quelqu'un les rapporta à Naaman qui, sans tarder, en parla au roi. Le roi était tout disposé à concourir à la chose, mais il voulait le faire d'une étrange manière. Il voulait envoyer une lettre au roi d'Israël. Le porteur de cette lettre avait à sa disposition des trésors de prince, pour obtenir le soulagement dont il avait besoin : « il prit avec lui dix talents d'argent, six mille pièces d'or, et dix robes de rechange. » Aimerez-vous savoir ce qu'il y avait dans la lettre ? Je puis vous en donner les propres termes : « Et il apporta au roi d'Israël des lettres de telle teneur : Maintenant, dès que ces lettres te seront parvenues, sache que je t'ai envoyé Naaman, mon serviteur, afin que tu le délivres de sa lèpre. » N'était-ce pas là une étrange lettre ? La petite fille n'avait pas parlé du *roi* ; elle avait

dit : « Je souhaiterais que mon seigneur se présentât devant le *prophète* qui est en Samarie, il l'aurait aussitôt délivré de sa lèpre. » L'orgueilleux monarque ne s'inquiète nullement du prophète, mais il s'imagine qu'une lettre royale et de l'argent en abondance procureront tout ce que l'on peut avoir sur la terre.

Le roi d'Israël n'est pas beaucoup plus sage. Il semble, lui aussi, ne penser ni au prophète, ni au Dieu du prophète, et il ne voit dans la lettre du roi de Syrie qu'une intention bien arrêtée de lui chercher querelle. Le méchant fuit sans qu'on le poursuive ; tandis que les justes sont assurés comme le lion. « Or, dès que le roi d'Israël eut lu les lettres, il déchira ses vêtements, et dit : Suis-je Dieu pour faire mourir, et pour rendre la vie, que celui-ci envoie vers moi, pour délivrer un homme de sa lèpre ? C'est pourquoi sachez maintenant, et voyez qu'il cherche occasion contre moi. »

Elisée apprend la lâcheté du roi, et il lui envoie un message assez hardi. La confiance dans le Dieu vivant est le secret du vrai courage. « Et il arriva que, dès qu'Elisée, homme de Dieu, eut appris que le roi d'Israël avait déchiré ses vêtements, il envoya dire au roi : Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements ? qu'il s'en vienne maintenant vers moi, et qu'il sache qu'il y a un prophète en Israël. » Quoiqu'il parlât ainsi de lui-même, comme prophète de Dieu, c'est de la gloire même de Dieu qu'il se montre si jaloux. Pouvait-il se faire qu'un lépreux eût cherché la délivrance dans la terre de Jéhovah, à l'ombre des ailes du Dieu d'Israël, et qu'il l'eût cherchée en vain ? Le prophète repousse cette pensée. Un roi montre son orgueil et son arro-

gance, et un autre sa lâcheté et son incrédulité. Le zèle d'Elisée pour le Dieu d'Israël, et sa foi en Dieu, comme en Celui qui l'a envoyé, l'élèvent à la hauteur du besoin, et le pauvre lépreux doit se détourner de ses protecteurs royaux pour se rendre à l'humble demeure du prophète de Dieu en Samarie.

Mais Naaman, lui aussi, a des leçons à recevoir, et elles sont vraiment humiliantes. Ce n'est pas comme un « pauvre lépreux, » mais comme un « Chef de l'armée, » qu'il va faire visite au prophète. « Naaman donc s'en vint avec ses chevaux et avec son chariot, et il se tint à la porte de la maison d'Elisée. » Il n'arrivait pas souvent que l'homme « au manteau » et « au bâton » eût de tels visiteurs à sa porte et, selon les principes du monde, il aurait dû se sentir grandement honoré d'une pareille visite, et avoir toutes sortes d'égards pour le porteur d'une lettre royale, le chef de l'armée de Syrie et le possesseur de tant de trésors d'or et d'argent. Eh ! bien non, mais que fait-il ? Il ne daigne pas même voir l'homme puissant, il ne vient pas le recevoir à la porte, il ne le fait pas entrer dans sa maison. Il « envoya un messenger vers lui pour lui dire : Va, et te lave sept fois au Jourdain, et ta chair te reviendra telle qu'auparavant, et tu seras net. » Naaman doit apprendre que ce n'était point avec un devin ou un magicien qu'il avait affaire, mais avec le Dieu vivant. C'est Dieu qui l'avait frappé de la lèpre (type solennel de la condition de Naaman comme pécheur !) et c'est par Dieu seul qu'elle pouvait être ôtée. Que ce soit le péché, ou que ce soit la lèpre, qui doit être ôté, c'est avec Dieu seul que nous avons affaire. Et Dieu ne vend ni la guérison ni le pardon à personne. Il *donne* à tous libéra-

lement, mais il ne *vend* à personne. La lettre du roi n'avait aucune valeur devant lui. Qu'est-ce que dix talents d'argent, et quelques pièces d'or, pour celui à qui sont l'argent et l'or, et les bêtes qui paissent en mille montagnes? Les chevaux et le chariot de Naaman pouvaient faire l'admiration des foules ignorantes, mais qu'étaient-ils pour celui dont il est dit : « La cavalerie de Dieu se compte par vingt mille, par des milliers redoublés. » C'est de ce Tout-Puissant que Naaman doit apprendre à solliciter son rétablissement; et cela, non pas comme étant dans l'abondance, mais comme vide de tout; non pas comme un riche capitaine, mais comme un humble suppliant; non pas avec des idées de protection envers le serviteur et le représentant de Dieu, mais en recevant tout de Dieu lui-même, comme un don de Dieu, à la manière de Dieu, et non à la sienne propre.

Cher lecteur, est-ce ainsi, et seulement ainsi, comme un pécheur perdu, coupable et sans forces, que vous voulez recevoir le pardon, le salut et la vie éternelle. « Les *gages* du péché, c'est la mort; mais le *don* de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur. » Recevoir ce don de Celui contre lequel nous avons si gravement péché est humiliant pour notre orgueil. Naaman en fit l'expérience ce jour-là, et dès lors des milliers de gens l'ont faite aussi. Tous peuvent ne pas le montrer aussi ouvertement que Naaman; mais tous ceux qui passent par la porte étroite, pour entrer dans le chemin étroit, expérimentent que l'orgueil de leurs cœurs doit être abaissé, et que Christ seul doit avoir toute la gloire de leur salut du commencement à la fin.

« Mais Naaman se mit en grande colère, et s'en alla en disant : Voici, je pensais en moi-même : Il sortira incontinent, et il invoquera le nom de l'Éternel, son Dieu, et il avancera sa main sur l'endroit de la plaie, et il délivrera le lépreux. Abana et Parpar, fleuves de Damas, ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël ? Ne m'y laverai-je pas bien ? mais deviendrais-je net ? Ainsi donc il s'en retournait et s'en allait tout en colère. »

« Qu'il était insensé ! » s'écrient peut-être quelques-uns de mes jeunes lecteurs, tandis que, peut-être, ils sont eux-mêmes coupables de la même folie. En quoi consistait la folie de Naaman ? D'abord, à penser à ce que le prophète aurait pu faire ou aurait dû faire. Si Naaman avait pu imaginer la manière dont il devait être guéri, pourquoi quitter sa maison et entreprendre un pareil voyage ? Chaque pas de ce voyage de Damas à Samarie, chaque lieue qu'il avait parcourue avec la lettre de son maître pour le roi d'Israël, chaque coup frappé à la porte du prophète, rendaient témoignage que Naaman avait été jusque-là incapable de penser à quoi que ce soit qui pût servir à le purifier de sa lèpre. Et pourtant lorsque le prophète lui envoie une simple direction sur ce qu'il doit faire pour être guéri, il se met en colère et raisonne selon ses propres pensées. Lecteur qui n'êtes pas sauvé, bannissez toutes vos propres pensées quant au moyen d'être sauvé, et quant à ce que Christ est pour votre salut. Si Christ doit vous sauver, il veut le faire selon sa pensée, et sans consulter aucune de vos pensées.

Aussi les pensées de Naaman montrent pleinement de quelles racines elles sortent. « Je pensais en moi-

même : Il sortira incontinent. » Ah ! c'était là le véritable nœud de la difficulté. Il pensait que des honneurs lui seraient rendus. Il n'est pas préparé à voir qu'on ne tienne aucun compte de toutes ses gloires, et à ne recevoir qu'une simple direction, qu'on lui envoie comme on l'aurait fait avec le plus pauvre lépreux de Syrie ou d'Israël. Et n'est-ce pas là toujours la pierre contre laquelle beaucoup vont se heurter ? N'avoir pas d'autre moyen de salut que celui qui convient aux plus vils pécheurs sur la terre ; car en cela il n'y a « pas de différence, » comme dit Paul, mais le prince et le paysan, l'homme vulgaire et le raffiné, le malfaiteur et la grande dame, tous doivent être sauvés à la même condition, ou n'être pas sauvés du tout : c'est là ce qui offense l'orgueil de l'homme ; et fait que beaucoup, comme Naaman, s'en retournent en grande colère.

Mais nous n'avons pas encore atteint le terme de la folie du capitaine Syrien. S'il fallait se laver pour être nettoyé, pourquoi ne pas se laver chez soi ? Abana et Parpar, fleuves de Damas, ne sont-ils pas meilleurs que le Jourdain, et que toutes les eaux d'Israël ? « Ne m'y laverais-je pas bien ? mais deviendrais-je net ? » Non, Naaman, tu ne le deviendrais pas. S'il ne s'agissait que de la longueur ou de la largeur des fleuves, ou que des montagnes où ils prennent leur source, et des vallées qu'ils traversent, tu n'aurais pas grand tort de préférer les fleuves de ton pays au Jourdain. Ils pouvaient être plus profonds, plus limpides, plus fertilisants ; mais tu es venu pour être guéri de ta lèpre ; et si, dans cette circonstance particulière, Dieu a déterminé que le Jourdain aurait cette vertu curative, quelle folie de t'en retourner en colère.

Même les serviteurs de ce grand personnage sentent cela. « Et ses serviteurs s'approchèrent, et lui parlèrent en disant : Mon père, si le prophète t'eût dit quelque grande chose, ne l'eusses-tu pas faite ? Combien plutôt donc dois-tu faire ce qu'il t'a dit : Lave-toi, et tu deviendras net. » L'idée d'avoir fait un si long voyage, et de le voir rendu inutile par la folie et la colère de leur maître, affligeait le cœur de ses serviteurs, qui lui font de respectueuses remontrances, dans les termes que nous venons de citer : « Si le prophète t'eût dit quelque grande chose, ne l'eusses-tu pas faite ? » Assurément il l'eût faite. Si c'eût été de doubler le présent envoyé par le roi, ou de se soumettre à tel ou tel cruel traitement, aucune de ses conditions n'eût paru trop dure. Cela aurait laissé à Naaman quelque chose en quoi il eût pu se glorifier. Mais se laver pour être net, et cela dans une des méprisables rivières d'Israël, se plonger sept fois dans le Jourdain pour tout remède, c'est ce que son orgueil ne pouvait pas supporter. Heureusement pour lui, il n'ajouta pas l'obstination à l'orgueil ! « Combien plutôt donc dois-tu faire ce qu'il t'a dit : Lave-toi, et tu deviendras net. » Combien plutôt, en effet ! Quelle direction pouvait être plus simple ? quelle assurance plus précise ? « Va, et te lave sept fois au Jourdain, et ta chair te reviendra telle qu'auparavant, et tu seras net. » Qu'y avait-il de plus positif et de plus facile à faire ? Le nombre exact de fois qu'il devait se plonger est spécifié, et l'assurance d'un rétablissement est exprimée dans les termes les plus touchants. Sa chair, minée jusqu'aux os par la maladie, serait renouvelée, et il deviendrait net. Il ne s'endurcit pas aux sollicitations de ses serviteurs, mais

« il descendit et se plongea sept fois au Jourdain, suivant la parole de l'homme de Dieu. » C'était bien là l'obéissance de la foi. Dieu s'était servi des paroles des domestiques, ou peut-être avait-il parlé lui-même secrètement au cœur de Naaman, avant ceux-ci, pour briser son orgueil, et lui faire accepter d'être guéri de quelque manière ou à quelque condition que ce fût.

Et quel fut le résultat de la soumission de Naaman à la parole de Dieu par le moyen du prophète? Est-ce qu'il sortit, non guéri, de son bain, sept fois répété, dans ces eaux mystérieuses? Eut-il longtemps à attendre avant que des symptômes d'amélioration commençassent à se montrer, ou cette amélioration eut-elle lieu graduellement? Non : « sa chair lui revint semblable à la chair d'un petit enfant, et il fut net. » Sa délivrance fut instantanée et complète; il entra dans les eaux du Jourdain lépreux souillé; il en sortit en parfaite santé, et avec toute la fraîcheur d'un petit enfant.

Représentez-vous, cher lecteur, combien le cœur de notre malade dut palpiter, lorsque, se séparant de sa suite, il descendit seul le rivage rocailleux, et qu'il mit son pied dans les flots écumants. C'était un moment décisif et solennel. On allait voir maintenant si Jéhovah était Dieu, ou non; si Elisée était son prophète, ou un imposteur; et si l'étranger aurait à emporter avec lui, dans le monde païen, un cantique de louanges à l'honneur de Jéhovah, ou la déclaration que ce Dieu n'était qu'un vain nom. Un anxieux et profond silence règne le long du bord. Le guerrier se tient debout au milieu du fleuve, et commence à se plonger. Il plonge et replonge, mais sans aucun résultat; la lè-

pre n'est pas ôtée. Il plonge une troisième fois, toujours sans résultat. Cependant il n'est pas ébranlé. « Sept fois, » a dit le prophète ; et il l'a déjà fait six fois. Voici maintenant l'immersion finale, à laquelle la promesse est attachée. Combien le cœur du malade devait maintenant battre d'une double rapidité ! Combien son esprit devait être, à la fois, agité par l'espérance et la crainte ! Il lui est difficile de se plonger pour la septième fois dans les flots, car nous différâmes volontiers le plus possible le dernier essai, parce que c'est le dernier, et qu'après lui, s'il demeure sans fruit, il ne nous reste plus que le désespoir ! C'est la septième fois, pense Naaman ; maintenant si les eaux ne produisent point d'effet, hélas ! hélas ! c'en est fait de moi, mes espérances sont détruites, mon sort est certain. Toutefois je ne puis m'arrêter ici, et le prophète a dit : « Plonge-toi sept fois ! » Il se plonge pour la septième fois, un murmure s'élève sur la rive parmi les spectateurs. « Nous verrons maintenant, » se disent-ils l'un à l'autre ; « c'est le moment décisif. » Naaman retient sa respiration, il veut rester sous l'eau aussi longtemps que possible. Que de soupirs pleins d'anxiété il doit avoir poussés, pendant qu'il est caché dans les flots ! Jéhovah, aide-moi ! Dieu d'Israël, si tu es le Dieu vivant, montre-toi toi-même ! Délivre le pauvre païen, guéris-le, Jéhovah, par ta miséricorde et ta grâce ! Tels pouvaient être les cris de son âme ; et, alors, qu'arrive-t-il ? Naaman éprouve, même sous les eaux, qu'un changement s'opère en lui, un prodigieux changement. Une puissance merveilleuse parcourt tous ses membres ; le flot d'une nouvelle vie les pénètre. Il goûte par avance le bonheur d'une parfaite santé, et

même plus que cela, il est réellement guéri ! Quel événement inouï ! qui avait jamais été témoin d'un pareil miracle ? On ne voit plus sur lui la moindre tache de souillure. Sa face est resplendissante comme celle d'un jeune homme, ses yeux brillent, et non-seulement toutes les ulcères et la peau écaillée de son mal ont été laissés dans la rivière, mais même sa chair corrompue est renouvelée. Son corps est entièrement changé, plein de vie et de santé comme celui d'un jeune enfant. Quel moment ! Un seul et même sentiment dut pénétrer tous les cœurs : « Que ce lieu-ci est vénérable ! un même cri s'échapper de toutes les bouches : « L'Éternel est Dieu ! gloire au Dieu d'Israël ! »

Si vous considérez maintenant l'eau du Jourdain comme un emblème du sang de Christ, vous verrez ici un événement qui peut être répété en chacun de vous. A moins d'être lavé dans ce courant salutaire et merveilleux, vous mourrez et périrez dans vos péchés. Dans ce sang vous voyez le suprême moyen de votre purification, moyen unique et plus que suffisant. Pourquoi courez-vous çà et là suivant votre imagination propre ? Pourquoi entassez-vous les uns sur les autres des vœux que vous ne pouvez point accomplir ? Le lavage de vos vêtements extérieurs, par vos propres efforts, n'est d'aucune valeur. C'est Dieu lui-même qui veut vous laver dans le sang de son Fils ; et il faut que vous consentiez à la chose, ou que vous périessiez à la fin comme rebelle. Si la Bible est la parole de Dieu — comme elle l'est en effet — nous sommes appelés à nous soumettre à tout ce qu'elle renferme. Or elle nous dit : « Sans effusion de sang, il n'y a point de rémission. » Le sang des taureaux et des boucs ne pouvaient jamais ôter le

péché, mais « le sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous purifie de tout péché. » « Combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant ! » Pourquoi les multitudes vêtues de robes blanches sont-elles devant le trône de Dieu ? Parce qu'elles « ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. « Quel est le cantique des rachetés sur la terre ?

• A Celui qui nous a sauvés
Et dont le sang nous a lavés,
Soient empire et magnificence !
Digne est l'Agneau de recevoir
Richesse, honneur, force, pouvoir,
Majesté, sagesse et puissance ! »

Quel est le cantique des rachetés dans les cieux ? Pourquoi reconnaissent-ils l'Agneau comme digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sept sceaux ? Parce que tu as été immolé, et que tu nous as achetés à Dieu par ton sang. »

Que chaque lecteur de la Bonne Nouvelle se soumette à cette parole : « Lave-toi, et tu seras net. » Que personne ne se trompe quant à la source où ce lavage doit avoir lieu. Christ, Christ seulement par l'efficacité de son œuvre expiatoire et la valeur de son sang répandu, est l'espérance et le refuge du pauvre pécheur qui périt. Puisse chacun de vous l'éprouver pour soi-même. Amen !

Dans tes compassions, ô mon Dieu ! prends pitié
De moi, pauvre pécheur, plein d'orgueil, de folie :
Accorde-moi, Seigneur ! un cœur humilié,
Une humble repentance, afin d'avoir la vie.

QUESTIONS SUR « VA, ET TE LAVE, ET
TU SERAS NET. »

1. Aux oreilles de qui les paroles de la petite fille parvinrent-elles ?
2. A qui une lettre fut-elle écrite et expédiée ?
3. Qui, et quoi accompagnèrent cette lettre ?
4. Qu'est-ce qui montre l'étrangeté de toute [cette manière de faire ?
5. Quel en fut l'effet pour le roi d'Israël ?
6. De qui la hardiesse apparaît-elle en contraste avec la lâcheté du roi ?
7. Quel était le secret de son courage ?
8. Dans quel esprit Naaman vint-il d'abord ?
9. Comment fut-il reçu par le prophète ?
10. Avec qui Naaman avait-il alors affaire ?
11. Avec qui chacun doit-il avoir affaire relativement à ses péchés ?
12. A quel titre la délivrance des péchés leur est-elle accordée ?
13. Quel effet cela produit-il sur nos cœurs orgueilleux ?
14. Quelle fut la première preuve de la folie de Naaman, quand il s'en retourna en colère ?
15. Quels fleuves préférait-il à toutes les eaux d'Israël ?
16. Qui étaient ceux qui le reprirent avec sagesse et avec amour ?
17. Qu'en résulta-t-il ?
18. Qu'est-ce qui caractérisa la guérison de Naaman ?
19. Quel est le souverain, l'unique et efficace moyen de Dieu de vous purifier de vos péchés ?
20. Avez-vous été purifié de vos péchés ?





Les deux frères.

(Suite et fin de la page 143.)

Mais l'agitation de tout l'équipage atteignit son point culminant, lorsqu'ils se virent poussés avec plus de vitesse vers le détroit; car, comme le dernier hiver n'avait pas été très rigoureux, ils se flattaient d'atteindre leur but sans trop de difficultés. On fit de grands efforts pour éviter les grands blocs de glaces, sans pouvoir toujours y parvenir; leur choc était d'une telle violence que la cloche se mettait en branle et que plats et assiettes étaient lancés de dessus la table. Mais quel ne fut pas l'étonnement de l'équipage lorsque, le 20 août, on vit devant soi une épaisse couche de glace, contre laquelle les vagues heurtaient avec impétuosité. Le capitaine, croyant que plus au sud la mer serait ouverte, donna

ordre de diriger le bâtiment de ce côté. Il s'était trompé ; au lieu de s'améliorer, la position s'aggrava d'heure en heure et tout l'équipage attendait avec impatience un changement de vent qui, en mer, est d'une si grande importance. Leur attente ne fut pas trompée, le vent changea et dès le lendemain matin ils arrivèrent à une mer plus ouverte.

Toutes les voiles furent tendues et le navire reprit sa direction vers l'ouest ; mais ce n'était pas une petite tâche de l'y conserver, car à cette proximité du pôle, on ne peut plus se fier à la boussole et de plus, un brouillard impénétrable dérobait toute la vue aux alentours.

Au matin du premier septembre, le brouillard se dissipa et l'on découvrit au loin une pointe de terre que le capitaine prit pour l'île de Melville. La marche du navire était très lente, car il fallait lutter sans cesse contre les masses glacées qui venaient à sa rencontre. A quelque distance on aperçut des morses, et c'est là que David aperçut pour la première fois le bel animal, appelé orphie. Il a 16 pieds de long et sa couleur est tachetée, mais ce qui lui est particulier et qui offre un aspect bien curieux, c'est la corne d'ivoire qu'il porte sur le front ; elle lui aide à trouver sa nourriture et à casser la glace de dessus, afin de lui permettre de respirer. Il est très dangereux d'en faire la chasse.

Pendant ce temps, le froid augmentait et quelle ne fut pas la surprise de l'équipage, lorsqu'on découvrit un matin que le bâtiment ne bougeait plus et que, selon toute probabilité, il était fortement attaché à un immense glaçon. Impossible de le remettre à flot ; ce ne fut qu'après de longs efforts à l'aide de haches, de

piques, de pioches, du côté où l'on voyait la mer encore ouverte, qu'on réussit à le délivrer de sa prison glacée. On navigua ainsi lentement durant plusieurs milles à travers d'étroites ouvertures, jusqu'à ce que, le vent et la neige redoublant d'intensité, il se trouva de nouveau enfermé à peu de distance de la terre, dont un obstacle infranchissable le séparait. Un fort vent s'éleva le 20 septembre, si violemment qu'il entassa les glaçons les uns sur les autres en couches élevées et qu'on aurait cru voir une ville changée en glace. Le vaisseau était tellement serré de toute part qu'on pût s'étonner de ce qu'il n'était pas broyé par le choc. Il s'avança doucement du côté de la terre, emporté avec toute la masse glacée et ce qui paraissait d'abord un danger imminent devint le moyen de sa conservation, car la masse compacte qui l'entourait empêchait qu'il ne fût heurté par les montagnes de glace qui passaient. Une dernière crainte encore était que la masse venant à heurter contre les rochers, ne vînt à se briser et à écraser le bâtiment par le contre-coup. Mais durant une nuit, le froid augmenta si fort qu'à la seule place qui fut restée ouverte, la glace atteignit une épaisseur de cinq pouces. La respiration sortait comme de la fumée et dans l'intérieur du vaisseau elle se changeait en glace, de sorte qu'il était impossible de le conserver sec et chaud ; la conséquence en fut que plusieurs matelots tombèrent malade.

La distraction principale de l'équipage consistait maintenant à faire la chasse aux gélinotes blanches, aux coqs de bruyères, quelquefois aussi aux rennes. Ils faisaient aussi des courses sur la glace pour conserver la circulation du sang. Un jour que David avait fait

une sortie avec le lieutenant Fischer et d'autres officiers et matelots, l'un de ces derniers qui les avait devancés, revint précipitamment, poursuivi par un grand ours blanc. Heureusement qu'il prit la fuite, effrayé par la vue des hommes et par la décharge de quelques coups de fusil. — Une autre fois qu'ils avaient découvert au loin un animal, une partie de l'équipage fut envoyée à sa recherche et, tout préoccupés par la chasse, ils n'avaient pas fait attention à la grande distance qui les séparait du vaisseau. La nuit les surprit et David, accablé de fatigue et de froid, tomba et s'endormit, sans qu'on le remarquât d'abord. Quelque temps après, il fut réveillé par un de ses camarades, qui lui cria à haute voix : « Holà ! petit, lève-toi ou tu es mort ! »

— Oh ! laisse-moi, murmura David en ouvrant un peu les yeux.

— Comment, je te laisserais, ce serait te laisser mourir, continua cette voix rude. Celui qui s'endort par un pareil froid, passe ainsi dans l'éternité. Voyons, dépêchons-nous ! — Mais il fallait plus qu'une exhortation.

Ce ne fut qu'à grand'peine que le matelot compatissant réussit à le faire revenir à la connaissance, en le frottant fortement avec de la glace. Tous ses membres étaient raidis par le froid et ce ne fut qu'à son retour à bord qu'il comprit à quel danger il avait échappé, et pour la première fois aussi il se rappela les soirées où sa grand'mère leur avait lu la Bible et leur avait parlé du Sauveur des pécheurs. La pensée de l'éternité l'inquiétait.

Le 4 novembre, le soleil disparut ; on ne le revit que 96 jours plus tard — le 8 février.

Pendant cette longue nuit d'hiver, on ne vit aucun être vivant, à part quelques loups et quelques renards. On entendait souvent, pendant des heures, les affreux hurlements des loups qui, poussés par la famine, s'approchaient même du navire. Un beau renard blanc, qui fut pris dans un piège, montrait la plus grande frayeur toutes les fois qu'il entendait les cris des loups.— Nous passerons promptement sur ces trois tristes et longs mois d'hiver, dont les ténèbres n'étaient que peu ou rarement diminuées par les étoiles et les belles aurores boréales, resplendissantes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Quel ne fut pas l'étonnement de notre équipage, isolé depuis si longtemps, lorsqu'au commencement de février ils aperçurent un assez grand nombre d'êtres humains qui venaient du côté de l'île de Melville. Le capitaine, avec quelques officiers, alla à leur rencontre, et les reconnut pour des Esquimaux. Ils étaient enveloppés de peaux jusqu'au front et avaient avec eux quelques pelisses et quelques bâtons de baleine qu'ils échangeaient contre une poignée de clous et de grains de verre.

L'équipage rendit la visite le lendemain matin, et David ne fut pas peu étonné de voir l'arrangement de leurs demeures, où tout était fait avec ordre et régularité et comme s'ils y avaient passé tout l'hiver. Leur établissement consistait en six huttes, en plusieurs canots, en traîneaux, en chiens, et la population s'élevait à soixante hommes, femmes et enfants. Les maisons étaient faites de blocs de glace oblongs, ajustés ensemble avec de la neige, l'intérieur était éclairé et disposé assez commodément. Plusieurs des femmes étaient oc-

cupées à préparer le déjeuner, et les enfants, effrayés par la vue des étrangers, se cachèrent derrière leurs mères; ils avaient dans leurs grandes peaux tout à fait l'air de petites bêtes sauvages. Le petit village était situé près du rivage, afin de fournir à ses habitants l'occasion de faire la pêche; car les Esquimaux ne font point de provisions, mais vivent au jour le jour. Plusieurs des hommes avaient été durant la nuit à la chasse du morse; c'est une occupation très dangereuse; car souvent ces animaux attaquent avec leurs défenses les barques ou les canots, et les détruisent entièrement. L'équipage quitta le petit établissement avec la promesse de prendre bientôt part à une pareille chasse; car dans leur solitude ils étaient tout heureux de pouvoir s'occuper de cette manière. La pluie tomba en torrents dès le mois de mai, et toutefois ce ne fut, hélas! qu'en juillet que le navire fut délivré de sa prison glacée; après un séjour de onze mois au milieu des glaces, il se remit en route pour l'Angleterre.

Dans la seconde moitié de l'été, un jeune marin aborda dans le port de Yarmouth et s'approcha de la ville à pas précipités. Les 18 mois, pendant lesquels il avait été absent, l'avaient tellement changé que personne ne l'aurait reconnu pour notre ami David. Jamais il n'avait reçu de nouvelles de son jeune frère, et de retour dans sa patrie, il lui tardait extrêmement de le revoir. Car aussi sa conscience lui avait souvent reproché d'avoir abandonné à son sort son petit frère, pour suivre l'ardent désir de son cœur. Était-ce là l'amour fraternel? Une voix intérieure lui répondait que non, et l'on comprend aisément combien le cœur devait lui battre, lorsqu'il entra dans la ville et qu'il s'appro-

cha de la maison, où il avait passé une dernière nuit avec Jean. Il s'arrêta un instant, et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. Puis il entra, et quoique la figure de l'individu qui se trouvait dans la boutique, lui fût inconnue, il ne pût plus retenir son impatience, mais s'écria avec vivacité : Mon petit frère Jean est-il ici ?

— Je ne connais personne de ce nom ici, lui dit l'étranger avec étonnement ; mais sans doute vous ferez bien d'attendre le retour de mon patron, qui peut-être pourra vous donner des renseignements.

— Mais où donc est votre patron ? demanda David avec angoisse et agitation.

— Il est sorti pour voir lancer un ballon ; c'est charmant à voir, je puis vous l'assurer.

Le pauvre David attendit heure après heure ; finalement il sortit et se pressa à travers la foule spectatrice. Après avoir cherché longtemps, il trouva enfin l'homme à qui il avait remis avec tant de confiance son petit frère.

Mais, hélas ! une seconde déception l'attendait. Le boulanger se mit à lui faire une longue histoire, dont voici le résumé : Jean avait recherché la société de mauvais sujets et pris de mauvaises habitudes ; il était devenu paresseux et entêté ; il refusait d'obéir et d'aller à l'école. Il avait fini par s'enlir après avoir pris de l'argent dans la boutique, et dès lors on n'avait absolument rien appris de lui.

David ne pouvait croire à un pareil récit, car il était persuadé que son frère n'avait point agi ainsi. Mais le boulanger affirmait son dire, et assurait même, avec une excitation toujours croissante, que s'il pouvait attraper

le petit vagabond, il le ferait certainement mettre en prison. Et en disant cela, il quitta le pauvre marin.

David resta longtemps immobile et comme pétrifié. La pensée de revoir son frère avait souvent adouci des heures amères pendant qu'il était en mer, et maintenant qu'il avait échappé à tant de dangers et qu'il était de retour là où il comptait le revoir, on ne savait où était ce pauvre enfant. Les plus amers reproches assiégeaient de nouveau son âme. Comment lui avait-il été possible de confier avec une telle légèreté ce faible garçon à un étranger ? Ses yeux se remplirent de larmes. Que ferai-je ? soupira-t-il. Où est Jean, qu'est-il devenu ?

Accablé de tristesse il retourna à la ville. Son parti était pris ; il ne voulait point se donner de repos qu'il n'eût trouvé le jeune garçon. Pendant des semaines et des mois il alla de village en village, de ville en ville ; il regarda de près bien des garçons et raconta cent fois sa triste histoire ; tout fut inutile. Il ne trouva nulle trace de son frère ; le courage commençait à lui manquer, et sa bourse à se vider. C'est ainsi qu'il arriva un soir tard au petit village de Femorck ; il avait marché longtemps par une pluie incessante, il était fatigué et affamé. Pendant qu'il regardait avec inquiétude autour de lui en cherchant un abri pour la nuit, il aperçut un vieillard qui, la bêche sur l'épaule, revenait des champs ; il le pria de lui indiquer un logis. Le vieillard l'ayant toisé du regard, lui dit enfin : Quoique je n'aie pas précisément bonne opinion de ceux qui flânent par le pays au lieu de travailler, je ne veux pas te refuser un gîte pour la nuit. Viens et suis moi.

David le suivit et un quart d'heure plus tard il était

assis près de la cheminée. La bonne maîtresse de maison et son mari n'aimaient pas les fainéants, mais ils paraissaient avoir lu sur l'honnête figure de David qu'il n'était pas de leur nombre. Les enfants seuls, qui s'étaient assis à côté de David, regardaient avec étonnement son costume de matelot ; il était râpé et déchiré à plusieurs endroits ; mais David se sentait trop mal pour y faire attention. Ses mains et ses joues brûlaient d'une fièvre ardente, et certes il aurait demandé immédiatement à se coucher, s'il n'avait pas entendu quelque chose qui lui rappelait les heureux jours de son enfance.

Le père de famille fit la lecture d'un chapitre de la Bible : Ah ! depuis que la grand'mère était morte, jamais pareils sons n'étaient arrivés à son oreille. Aussi avec quel sérieux—mais aussi avec quelle consolation, son cœur écoutait ces paroles.

— Mais qu'as-tu, jeune homme ? demanda la mère ; tu as l'air d'un mourant.

— Je me sens très mal, répondit David.

Alors la paysanne le regarda avec compassion et demanda à son mari de le conduire dans sa chambre. Mais que cette nuit-là fut longue ! David se roulait dans son lit sans trouver de repos, et lorsqu'enfin il fermait l'œil, son sommeil était troublé par des rêves affreux. Sa pensée était toujours occupée de Jean. Tantôt il le voyait au fond de l'eau, tantôt il croyait l'entendre crier au secours du sein d'une maison en feu, et lui-même, qui se regardait comme la cause de tout cela, ne pouvait aller à son secours. Vers le matin la fièvre devint violente, son regard était égaré et il prononça plusieurs fois le nom de son frère perdu ; alors le maître

de la maison jugea nécessaire d'appeler le médecin, qui déclara aussitôt que cette maladie était la suite de chagrins et de privations. Ce fut un véritable bonheur pour le malade de se trouver auprès de gens aussi affables, car aucun soin ne lui manqua. Le Seigneur fidèle avait fait trouver au pauvre jeune marin de vrais Samaritains dans la personne des deux époux qui, connaissant eux-mêmes la miséricorde de Dieu, usaient, eux aussi, de miséricorde envers un malheureux. La maladie de David était bien grave, et souvent la mort parut bien proche. Mais au bout de huit jours la fièvre diminua et il devint plus calme. Dieu s'était servi de la disparition de son frère comme d'un moyen pour lui faire voir l'abîme du péché dans son propre cœur. Le pauvre jeune homme sentit à quel éloignement de Dieu il se trouvait, mais maintenant, grâce aux efforts de sa pieuse garde qui lui mettait toujours la Parole de Dieu sous les yeux, il apprit en connaître les richesses de la grâce qui a été révélée en Jésus; et la paix de Dieu remplit son âme.

Quelques mois s'étaient passés, lorsque notre jeune ami se trouva de nouveau, et pour la première fois depuis sa maladie, réuni avec la famille du fermier autour de la table du souper. Le père de famille s'était efforcé de lui représenter l'inutilité de sa vie errante et, comme il pouvait aisément employer David sur sa vaste ferme, il lui proposa de rester auprès d'eux.

L'attraction pour la mer n'avait point cessé chez David, mais il aurait pensé être ingrat envers ses parents adoptifs, s'il avait refusé leurs propositions. Il y resta donc et ni lui, ni eux, ne s'en sont jamais repentis.

Maintenant je dois prier mes jeunes lecteurs de sau-

ter avec moi un espace de six ans. C'était par une chaude journée de juin, et la petite troupe des ouvriers de la ferme se reposaient de leur travail sous l'ombrage d'un grand poirier, qui les garantissait des rayons ardents du soleil. David, appuyé contre le tronc de l'arbre, regardait fixement vers le petit village qui se trouvait en face de lui. Depuis six mois, le fermier lui avait donné en mariage sa fille aînée ; sa position extérieure s'était améliorée, son cœur aussi jouissait, au milieu de cette pieuse famille, d'une paix que le monde ne peut pas donner ; mais le souvenir de Jean restait pour lui une plaie toujours ouverte. Pendant qu'il était ainsi préoccupé, un des ouvriers raconta que, depuis peu de jours seulement, il y avait au village un jeune instituteur, qui s'était concilié l'admiration générale par son activité et son zèle et sa vie rangée ; mais que, étant inconnu dans la contrée, il n'avait point de relations et pas un seul ami. David, entendant cela, résolut d'aller à la recherche de ce jeune homme dès que son travail serait terminé. Le soir il se rendit à la maison d'école ; il se sentit agité de sentiments divers, lorsqu'il vit l'instituteur sur le seuil de la porte. David le salua, mais à peine avait-il rencontré ses regards, qu'il fut comme pétrifié. Était-ce un rêve ? Ses yeux le trompaient-ils ? Non, c'était impossible, c'était bien Jean qui se trouvait devant lui, ce frère qu'il pleurait depuis si longtemps. Qui pourrait décrire le bonheur de ce revoir ? Il dura longtemps jusqu'à ce que tous deux fussent assez maîtres de leur émotion pour pouvoir se raconter réciproquement ce qui leur était arrivé durant cette longue séparation.

David apprit alors que l'avidé boulanger avait ren-

voyé Jean peu de temps après le départ du navire. Mais le Seigneur avait pris soin de lui, et l'avait conduit dans une famille pieuse où l'on avait veillé, non-seulement aux besoins de son corps, mais surtout au salut de son âme. Et ainsi ces tristes événements avaient été, pour les deux frères, le moyen de leur faire connaître le Seigneur.



Confiance en Dieu.

Un vaisseau était ballotté sur la mer orageuse; les vagues furieuses inondaient le pont; et le capitaine disait qu'un naufrage était imminent, et qu'il fallait quitter le vaisseau et monter sur la chaloupe. Mais la chaloupe paraissait bien frêle pour s'y confier, et c'est à peine si les plus courageux l'osaient. Une des premières personnes qui s'y aventurèrent, tandis que les flots en faisaient leur jouet, comme vous le feriez d'un volant, était une femme pâle et délicate, avec un enfant dans ses bras et un autre qui se cramponnait à ses vêtements. Elle ne poussait pas un cri, pas un sanglot; mais elle était très calme, et ses enfants aussi; et même le plus petit dormait. « Est-ce que tu n'as pas peur? » demanda l'un des passagers au jeune garçon qui se tenait tranquille, sans mot dire et sans pleurer. « Je n'aime pas la tempête, répondit-il, mais ma mère est ici. » — « Et vous, n'avez-vous pas peur? » demanda le même monsieur à la mère de l'enfant. Elle secoua la tête et, montrant le ciel, elle dit : « Dieu gouverne la tempête, monsieur, et je n'ai point peur, parce qu'Il est mon Père. » Enfin la chaloupe aborda heureusement; et le monsieur frappé de la confiance de l'enfant en sa mère, et de la foi de la mère en Dieu, n'oublia jamais les paroles que cette femme avait prononcées à l'heure du danger.



Naaman devenu un autre homme.

Naaman s'était lavé et il était net. Sa chair lui était revenue semblable à la chair d'un petit enfant. Il était reconnaissant de la merveilleuse guérison qu'il avait éprouvée, et certes il y avait de quoi ; et il l'attribuait maintenant à Jéhovah, le Dieu d'Israël. Son orgueil et sa volonté propre étaient brisés, et c'est avec humilité d'esprit qu'il retourna vers le prophète, et qu'il « vint se présenter devant lui. » Et pourtant, bien peu avant,

il s'était attendu à ce que l'homme de Dieu sortirait à sa rencontre, et lui témoignerait toute la déférence que, dans son orgueil, il croyait due à sa position dans le monde. Hélas ! il est à craindre aussi que, même parmi les chers enfants de Dieu, il y en ait qui, tout en professant d'avoir été mis à part du monde et de marcher dans la puissance de la vie de résurrection en Christ, seraient tout disposés à conserver, même en présence de Dieu et de son peuple, des principes tels que ceux qui caractérisaient Naaman, AVANT qu'il eût, en figure, passé sept fois par la mort et la résurrection dans le Jourdain. Mais le doux et humble Seigneur Jésus ne supportera pas cela, et il faudra bien que, tôt ou tard, de tels principes soient extirpés, peut-être à travers beaucoup d'afflictions. La grâce doit soumettre le cœur ; c'est ce qu'elle fit dans le cas de Naaman. Plus de folles pensées quant à la supériorité des fleuves de son pays natal ! Plus de vaines présomptions en rapport avec sa position dans le monde ! Plus d'attente à recevoir des honneurs du serviteur de Dieu, ou même quelque marque particulière de considération de Dieu lui-même !

Ses prétentions dédaignées, mais son état pris en pitié, il avait été envoyé au Jourdain, et maintenant il en revient un tout autre homme à plusieurs égards. Non-seulement il est guéri d'une terrible et incurable maladie, mais, ce qui est bien plus, il a été amené à connaître, quoique bien faiblement d'abord, le seul vrai Dieu. Et en se présentant humblement devant le prophète, il est tout disposé à confesser Dieu. « Voici, maintenant je connais qu'il n'y a point d'autre Dieu en toute la terre, qu'en Israël. » Naaman avait certaine-

ment beaucoup *entendu* parler du Dieu d'Israël auparavant ; il ne pouvait pas demeurer à Damas, qui, comme vous le verrez sur la carte, est une ville située au nord de la Terre Sainte, sans avoir entendu parler de ce Dieu. Mais à présent il avait eu affaire avec Lui personnellement ; il avait éprouvé dans son propre corps la puissance et la miséricorde de Jéhovah. Le résultat en était qu'il pouvait dire : « Voici, maintenant, je *connais*. »

Cher lecteur, vous avez entendu et lu beaucoup de choses *concernant* Dieu, mais avez-vous eu affaire avec Lui personnellement ? Pouvez-vous dire : « Voici, maintenant, je connais ? » « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, TOI, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Remarquez qu'il est dit « qu'ils TE connaissent. » C'est une affaire tout à fait personnelle. Hors de là, tout est inutile, et pire qu'inutile, car hors de là, c'est la mort éternelle.

Mais à supposer que vous avez cette connaissance, que vous connaissez Celui en qui est la vie éternelle, que vous avez « l'esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père, » êtes-vous en principe et en pratique *un autre* que ce que vous étiez, et même, en beaucoup de choses, absolument l'opposé ? Pesez cette question. Il y a trop peu de distinction, beaucoup trop de ressemblance, de nos jours, entre le chrétien et le monde. Quel changement nous voyons chez le hautain capitaine des victorieuses armées de Syrie ! Comme il parle humblement, quand il dit : « Je te prie, prends ce présent de ton serviteur. » « Ton *serviteur* ! » Il ne peut maintenant être trop humble, et plusieurs fois il emploie cette expression ; et quand l'offre qu'il fait d'un

présent est déclinée, il supplie qu'on lui donne « de cette terre la charge de deux mulets, » pour en bâtir dans son pays, un autel au Dieu d'Israël. On voit qu'il cherche à s'humilier jusque dans la poussière devant Jéhovah et devant son serviteur Elisée. Quel enseignement pour les religieux mondains ; quel blâme cela jette sur les chrétiens dont il a été parlé plus haut. Puisse l'exemple de Naaman être profitable à tous ceux qui, étant crucifiés avec le Christ Jésus, sont morts et ressuscités avec lui ! Que Naaman, devenu « un autre homme » leur apprenne à repousser même la pensée de s'attacher encore à ce qui signalait leur précédente condition dans le monde.

Les païens étaient accoutumés à attribuer leurs victoires et leur prospérité nationale, à la puissance supérieure du dieu particulier qu'ils servaient. Que la Syrie eût le dessus sur Israël, la petite fille captive ne le prouvait que trop. Aussi le dieu Rimmon pouvait paraître, aux yeux d'un païen, plus puissant que Jéhovah. Cependant Naaman demande avec instance la charge de deux mulets de la terre d'un pays avili, et, en face de ce qui aurait dû sembler une insurmontable difficulté à quelqu'un qui, si peu de temps auparavant, était plongé dans le paganisme, il prend la résolution d'abandonner le victorieux Rimmon, et de ne reconnaître et de ne servir aucun autre dieu que le Dieu d'un peuple ruiné et divisé, d'un peuple dont le roi avait tremblé en recevant le message du roi de Syrie. C'était bien là de l'humilité. Que de coûteux sacrifices l'opulent favori d'un roi avait prodigués sur l'autel et dans le temple de Rimmon, que de supplications avaient, probablement, été adressées en faveur de

Naaman, à un dieu qui ne pouvait pas entendre. Il pouvait *sembler* que Rimmon avait la puissance de conquérir et de détruire, mais il ne pouvait pas faire vivre. Rimmon ne pouvait pas guérir la lèpre, Rimmon ne lui avait jamais montré de la MISÉRICORDE. Le Dieu d'Israël avait montré la sienne, et dorénavant, pour Naaman, Lui et Lui seul serait son Dieu. La douce influence de la miséricorde, inconnue au paganisme, avait pénétré au plus profond de son âme ; elle avait subjugué son orgueil, elle l'avait amené lui-même humilié et suppliant aux pieds du Dieu d'Israël ; en un mot, il était un *autre homme*. Désormais il voulait prendre place, avec tous ceux qui avaient le cœur brisé, dans leur culte, et les deux charges de terre, prises à l'endroit même où le prophète de Jéhovah avait repoussé son orgueil, dédaigné ses prétentions et refusé ses offres, seraient dès lors, pour lui, un trésor de plus de valeur que tous ceux que son royal maître lui prodiguait — un souvenir plus cher à son cœur que celui de toutes les victoires dont il avait rapporté la gloire à son faux dieu. Cette terre lui parlerait de cette MISÉRICORDE, sans laquelle il aurait été journellement rongé par une dégoûtante maladie, s'aggravant d'année en année, qui était un fardeau pour lui et les siens, et qui n'offrait d'autre issue que le désespoir et la mort.

Oui, ce petit autel de terre, élevé dans quelque lieu sacré de la pompeuse cité de Damas, le reporterait toujours, dans la suite, en esprit, à la porte du prophète, et lui rappellerait tout ce qu'il avait appris là, et surtout que la miséricorde du Dieu d'Israël l'avait sauvé et amené à Lui ; et nous pouvons espérer que, par la bonté de Dieu, il finit par devenir tel que le centenier

romain Corneille, un homme « pieux et craignant Dieu avec toute sa maison, faisant aussi beaucoup d'aumônes au peuple, et priant Dieu continuellement. » Précieuse grâce, qui prend ainsi occasion de l'état de ruine d'Israël, comme le montre la captivité de la petite fille israélite, pour arracher aux horreurs de l'idolâtrie un orgueilleux païen aveuglé et l'amener à connaître la honte de Jéhovah, Dieu d'Israël.

« L'Éternel veuille pardonner ceci à ton serviteur ; c'est que quand mon maître entrera dans la maison de Rimmon pour se prosterner là, et qu'il s'appuiera sur ma main, je me prosternerai dans la maison de Rimmon ; l'Éternel, dis-je, veuille me le pardonner, quand je me prosternerai dans la maison de Rimmon. Et Elisée lui dit : Va en paix. »

Résolu de ne servir aucun autre Dieu, mais faible encore, Naaman n'était pas préparé à toutes les conséquences qu'une telle position allait lui attirer à la cour païenne dans laquelle il retournait. Mais la grâce sait comment condescendre à cette faiblesse. Le même homme de Dieu, qui avait si énergiquement censuré ses folles prétentions et couvert de mépris son orgueil, pouvait consentir à comprendre les difficultés et à calmer les craintes de celui qui, quoique un fameux guerrier, n'était, en réalité, qu'un petit enfant. Il ne veut pas achopper par trop de sévérité un si récent disciple du Dieu d'Israël. Tout est tendresse maintenant, d'un coup d'œil le prophète saisit l'immense difficulté de cette position et, aussitôt, il dit à Naaman : « Va en paix. »

Oh ! comme la conduite du prophète nous rappelle Celui qui « ne brise pas le roseau froissé, et qui n'éteint

pas le lumignon qui fume ; » qui, tout en reprenant sévèrement les Pharisiens et prononçant des jugements sur leur orgueil et leur tiédeur, savait, dans son immense grâce, descendre jusqu'aux plus vils et aux plus méchants hommes, lorsqu'ils s'approchaient de lui avec supplications, en ayant la conscience de leur état de perdition et de leur besoin d'un Sauveur plein de miséricorde !

Lecteur, où en êtes-vous ? avez-vous accepté ou rejeté sa miséricorde qui vous est offerte ? Vous avez assurément fait l'un ou l'autre. Vous êtes, à l'heure qu'il est, ou « une nouvelle créature dans le Christ-Jésus, » ou un orgueilleux, méprisant sa grâce ! Dans le premier cas, remarquez que Naaman, après avoir reçu miséricorde, après avoir passé sept fois, typiquement, par la mort et la résurrection, après s'être lavé et être devenu net, était, sous tous les rapports et *en pratique*, un **AUTRE homme**, non pas en *parole* seulement, mais en *action*. Dans le dernier cas, prenez garde à cette solennelle déclaration : « Regardez entre les nations, et voyez, et soyez étonnés et tout interdits, car je vais faire en votre temps une œuvre que vous ne croirez point quand on vous la racontera. » Prenez garde que, en continuant à rejeter, année après année, « le vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé, » cette terrible déclaration contre les incrédules ne vous concerne aussi. Nous avons vu que le prophète, qui savait montrer de la compassion au suppliant, et prendre part à la faiblesse d'un petit enfant en la foi, pouvait agir avec justice contre l'homme hautain, et cela au point de refuser même de le voir et de lui parler personnellement. Compassion et sévère justice peuvent ainsi se rencontrer

chez la même personne. Et, en cela, le prophète n'était qu'un imitateur de son Maître.

Un mot encore sur Elisée. Quand, en réponse à la requête de Naaman, il l'invite à aller en paix, ce n'est pas pour autoriser le mal. Il savait que l'Éternel, qui avait fait venir le lépreux de si loin, et qui avait changé l'arrogant guerrier en autre homme, voulait le conduire; il savait que le petit autel de terre et tous les souvenirs qui s'y rattachaient et les offrandes qui y seraient offertes d'un cœur reconnaissant, bien que dans l'ignorance, finiraient par lui rendre intolérable les génuflexions devant l'autel de Rimmon, quoiqu'il le fit pour la forme et non de cœur. «La loi et le témoignage» étaient accessibles à Naaman même à Damas, et il est probable que le fidèle Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ne laissa pas son solitaire adorateur dans la faible lumière, où nous le trouvons à la fin du récit.

QUESTIONS SUR « NAAMAN DEVENU UN AUTRE HOMME. »

1. Quelle était la condition de Naaman, quant à son cœur et à son esprit, avant qu'il se fût lavé?
2. Quelle fut sa condition après?
3. Quelle leçon y a-t-il là pour le chrétien?
4. Qu'est-ce qu'on voit chez beaucoup trop de chers enfants de Dieu?
5. Quelle est la place du chrétien vis-à-vis du monde, et de tous ses principes et pratiques?
6. Qu'est-ce qui fit de Naaman un autre homme en pratique?
7. De qui Naaman devait-il avoir souvent entendu parler, même à Damas, avant de venir auprès du prophète?

8. Quel effet cela paraît-il avoir eu sur lui ?
9. A quelle déplorable condition sont exposés ceux qui persistent à rejeter la grâce ?
10. Qu'est-ce que Naaman demande d'abord au prophète ?
11. Quelle était la condition d'Israël dans ce temps-là ?
12. Qu'est-ce que Naaman demande à emporter dans son pays ?
13. La demande de Naaman relativement au culte de Rimmon était-elle bonne ou mauvaise en elle-même ?
14. Pourquoi le prophète lui répond-il : va en paix ?
15. Qu'est-ce que cette réponse montre de particulier dans le caractère du prophète ?



L'amour d'un père.

En Angleterre vivait un pauvre mineur qui n'avait qu'un fils unique, auquel il était tendrement attaché. Quand, le matin, il allait à son ouvrage, il prenait ordinairement avec lui le petit Charles. Ils se plaçaient tous deux dans une grande corbeille, à laquelle était assujettie une forte corde et se laissaient dévaler dans les profondeurs de la mine; et le soir, quand le travail était terminé, ils étaient, par le même procédé, remontés à la lumière.

Or, un soir que, comme à l'ordinaire, ils étaient tirés hors de la mine, le père entendit soudain un violent craquement au-dessus de sa tête. Il regarda en haut et remarqua avec un indicible effroi que la corde était à peu près rompue et qu'il ne restait plus que quelques faibles fils pour les soutenir au-dessus de l'effrayant abîme.

Qui pourrait décrire l'angoisse de l'infortuné père ?

Que faire ? Il n'y avait pas un moment à perdre, car évidemment la corde n'était plus assez forte pour les porter plus haut tous les deux. Alors il prit sur-le-champ la résolution de sacrifier sa vie pour sauver celle de son enfant bien-aimé. Il mit le garçon au fond de la corbeille, l'embrassa pour la dernière fois et lui cria en pleurant abondamment : « Charles, donne à ta mère un baiser de ma part ; » et à peine eut-il dit ces mots que le malheureux se précipita dans le sombre gouffre. Qu'il était grand l'amour de ce père pour son enfant ! Toutefois qu'est-ce que cet amour en comparaison de l'amour qui poussa le Seigneur Jésus à mourir sur la croix pour ses ennemis, pour des pécheurs perdus ! Oh ! que son amour pour nous devait être ineffablement grand ! Oui, son amour était plus fort que la mort et que la puissance du péché ! Prosterne-toi devant Lui, mon jeune lecteur. Il serait tout disposé de te réjouir toi aussi en te faisant connaître et savourer cet amour.



Un baiser pour un coup de poing.

Une maîtresse expliquait, un jour, à ses écoliers ce passage des Ecritures : « Surmonte le mal par le bien. » Quelques-uns de ses petits auditeurs prêtaient une oreille attentive à ses paroles ; mais malheureusement on ne pouvait pas en dire autant de tous.

Un garçon d'environ sept ans et sa sœur qui paraissait d'un an plus âgée étaient assis non loin de l'institutrice. Or, pendant qu'elle parlait, Georges qui était venu à l'école de très mauvaise humeur contre

chacun, donna à sa sœur un fort coup de poing sur l'épaule. Celle-ci irritée levait la main pour le payer de la même monnaie; mais avant qu'elle eût pu exécuter son intention, la maîtresse lui cria :

— Arrête, Marie ! Donne plutôt un baiser à ton petit frère.

Marie retira sa main et regarda la maîtresse d'un air étonné, comme si elle ne comprenait rien à ce qu'elle venait de lui dire. Personne ne lui avait jamais appris à rendre le bien pour le mal. Jusqu'alors elle avait toujours pris pour règle le contraire, savoir : « Comme tu me fais, ainsi je te fais. » Mais l'institutrice, jetant un regard plein d'affection sur les deux enfants, continua :

— Oui, Marie, donne un baiser à ton frère. Vois donc comme il paraît fâché et malheureux.

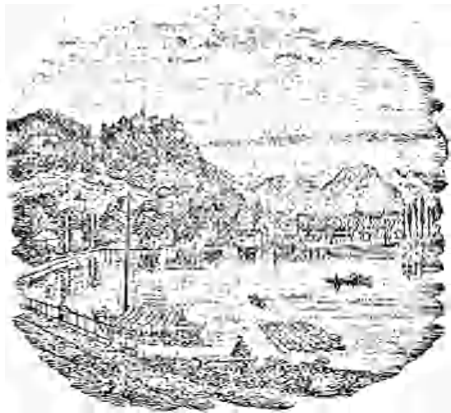
Marie jeta les yeux sur son frère. Il avait, en effet, l'air sombre et affligé. Alors la colère fit place dans son cœur à un retour d'affection pour son frère malheureux. Aussitôt après, elle entoura de ses petits bras le cou de Georges et lui donna un baiser.

Le pauvre Georges ne s'attendait nullement à de telles représailles. Il voulut en vain se débattre contre l'amour et le pardon de sa sœur. Ses yeux s'humectèrent et enfin il éclata en sanglots. Marie, alors, lui dit d'un ton des plus tendres :

— Ne pleure pas, Georges ; tu ne m'as pas fait tant mal.

Mais Georges pleurait toujours plus, et ce n'était pas étonnant. Il sentait vivement combien il avait eu tort de se mettre en colère contre une sœur si bonne et si aimante.

« La réponse douce apaise la fureur ; mais la parole fâcheuse excite la colère » (Prov. XV, 1).



Le jeune comte bienfaisant.

M. B. était le père d'une nombreuse famille. Un soir, après le thé, comme le temps était pluvieux et que l'on ne pouvait pas sortir pour jouer, ses enfants lui demandèrent de leur raconter une histoire, ce à quoi il consentit. Ils se rangèrent donc en cercle autour du feu, et M. B. commença en ces termes : Quand j'étais encore un petit garçon, il y a trente ou quarante ans, on voyait, à une distance considérable d'ici, une maison. Vous me direz : il n'y a rien de remarquable à cela ; et cependant la chose est remarquable à cause des locataires qui occupaient cette maison à l'époque dont je vous parle. Je veux tâcher de vous la décrire de telle sorte que, si jamais l'un de vous se trouvait

dans son voisinage, il pût la reconnaître. C'est une grande et belle maison, située sur une hauteur, un château, en un mot, avec deux tourelles et beaucoup de fenêtres; il y a un beau jardin tout autour, d'où l'on jouit d'une vue splendide. Dans le lointain, on aperçoit une longue chaîne de montagnes, aux neiges éternelles, et plus près, au pied de la colline, on voit un joli petit lac, dont les bords sont garnis de riantes habitations. Si jamais, dans vos voyages, vous apercevez cette maison sur la hauteur, vous pourrez alors vous écrier en toute sincérité : « Dieu bénisse cette maison et tous ceux qui y demeurent. » C'est, en effet, une maison bénie, car des gens pieux, compatissants, pleins d'amour et de bonnes œuvres, y ont vécu. Et rappelez-vous aussi que toute bonne action sera toujours riche en fruits qui retombent, tôt ou tard, sur celui qui l'a faite. Eh ! bien, dans ce château demeurerait une bonne mère chrétienne, une comtesse, et elle avait un cher fils dont le nom était Alfred, et qui passait la plus grande partie de son temps auprès de sa mère, car le père avait des occupations qui l'appelaient fréquemment dehors. Et Alfred parlait toujours à sa mère de ce qu'il apprenait, de ce qu'il voyait et de ce qu'il faisait.

Par une belle matinée de printemps, alors que le rossignol commence à gazouiller ses chants, Alfred, revenant d'une promenade, entrait dans la chambre de sa mère pour déjeuner avec elle, quand celle-ci lui dit : « Comment se fait-il, cher enfant, que tu sois sorti pour jouir de cette délicieuse matinée, et pour entendre chanter les oiseaux, et que pourtant tu aies l'air tout triste ? » — « En effet, chère maman, j'étais

là-bas sur la grande route qui gravit la colline, quand je vois un valet de ferme avec un char, pesamment chargé de pierres, qui n'était attelé que d'un seul cheval, pour monter cette pente escarpée. Cet individu fouettait cruellement son cheval et, en outre, il jurait et maudissait la pauvre bête qui était écuminante de fatigue et de peine. Je ne pus supporter cela, et je lui dis combien c'était inhumain de faire trainer, sur cette côte rapide, une pareille charge à ce pauvre animal, sans lui laisser le temps de souffler. Je pris alors une pierre et, ayant prié l'homme d'arrêter, je la mis derrière la roue. Il parut alors être honteux de lui-même et, se montrant plus doux avec son cheval, il le fit arrêter trois fois avant d'arriver au sommet. » — « Tu as bien agi, mon cher Alfred; mais quelle est la cause de ton chagrin? » — « Oh! maman, c'est qu'il puisse y avoir des hommes capables, comme celui-là, de tourmenter une pauvre brute de cette manière. » — « Pauvre enfant, » lui dit sa mère, « tu auras encore à expérimenter bien d'autres choses dans ta vie. Mais remarque que le valet a été touché de ce que tu lui as dit, et qui sait? peut-être que dans la ferme où il travaille, il n'y a personne qui lui parle de Dieu et du Sauveur, de la foi et de l'amour; peut-être que, depuis son enfance, il n'a guère vécu qu'au milieu des animaux? Peut-être que tu es le premier qui aït attiré son attention sur sa conduite et ses actions? » — « Oh! chère mère, dit Alfred, je lui ai pardonné depuis longtemps; mais je pensais justement à ce que me racontait une fois notre vieux cocher. Il disait que, quand on use de cruauté envers un cheval et qu'on le maltraite, il baisse alors la tête tout près de terre et

se met à pleurer, en versant des larmes comme un homme; et, ajoutait-il, quand on voit cela, des pierres mêmes seraient émues de pitié. Il affirmait l'avoir vu lui-même, et que, pour tous les trésors du monde, il n'aurait pas voulu avoir sur la conscience le poids de pareilles larmes. »

— « Le juste a égard à la vie de sa bête, dit la comtesse, mais les compassions des méchants sont cruelles » (Prov. XII, 10). « Et, continua-t-elle en souriant, le vieux cocher a raison, mais il n'a pas à craindre que pareille chose lui arrive, car il a toujours été bon avec ses chevaux. »

— Mon histoire de ce matin n'est pas encore finie, poursuivit Alfred, j'ai aussi vu quelque chose qui m'a fait plaisir. Lorsque la première charrette eut atteint le sommet de la colline et que je redescendais le long de la grande route, je rencontrai trois autres voitures tout aussi pesamment chargées que la première; mais chaque conducteur avait une pierre à la main, et quand les chevaux s'arrêtaient de leur propre mouvement, il la mettait aussitôt sous la roue; et quand les chevaux avaient à tirer de toutes leurs forces, les hommes poussaient aussi par derrière avec leurs épaules, et ainsi ils avançaient tous gaiement; et j'avais presque envie d'aller aussi m'aider à pousser. — Oui, dit la mère, c'est en effet ce que chacun devrait faire pour son prochain; mais il ne faut pas juger tous les hommes de la même manière, comme aussi l'on ne peut pas toujours juger un homme par une seule action. Dans le premier de ces charretiers, tu as pu observer ce qu'est l'homme quand son cœur n'est pas touché par l'amour de Dieu. Les trois autres étaient des hom-

mes d'un caractère différent. Ce que tu as dit au premier peut l'amener à réfléchir, et les paroles bienveillantes peuvent, avec le secours de Dieu, lui être d'une grande utilité et avoir un bon résultat. En outre, tu lui as prêché, en agissant ainsi, une vérité de l'Écriture, quoique tu ne l'aies pas fait littéralement. — Et laquelle? — Celle que je t'ai déjà citée : Le juste a égard à la vie de sa bête, mais les compassions des méchants sont cruelles (Prov. XII, 10) ; et si tu veux ajouter à cela un commandement du Seigneur, tu le trouveras dans le livre de l'Exode, au verset 5 du chapitre XXIII. — Le jeune homme lut ces paroles : « Si tu vois l'âne de celui qui te hait, abattu sous sa charge, tu l'arrêteras pour le secourir, et tu ne manqueras pas de l'aider. » — Oh ! s'écria Alfred, combien Dieu prend soin des bêtes !

Alors la comtesse ajouta : Oui, mon cher, et le moment viendra, j'en suis sûre, mon enfant bien-aimé, où tu pourras dire du fond de ton cœur : Combien Dieu aime les *hommes* !

Puis, pressant son fils sur son cœur, elle l'embrassa. Et Alfred fut touché et rendu bien sérieux, quand il vit les yeux de sa mère se remplir de larmes.

Après le déjeuner, elle lui dit d'aller au jardin, afin de voir si le vent de la nuit n'avait pas renversé quelques vases à fleur, et de les remettre en place si c'était le cas. Alfred obéit, et il trouva que les chants des oiseaux et le parfum des fleurs étaient délicieux, mais les douces paroles que sa mère avait dites dans leur entretien lui semblaient plus délicieuses que les chants des oiseaux et le parfum des fleurs. (à suivre.)



La foi.

Les saintes Écritures nous parlent souvent de la foi. Nous y lisons que nous sommes pardonnés, justifiés et sauvés par la foi. Nous trouvons dans le VII^e chapitre de Luc que le Sauveur dit à la pauvre femme qui avait été une grande pécheresse, mais qui fut conduite à croire en Lui : « *Ta foi t'a sauvée.* »

Vous voyez donc que c'est une bonne chose que de posséder la foi. Ceux qui ont la foi en Jésus reçoivent non-seulement le pardon, mais la vie éternelle.

Mes chers enfants, la foi est une chose très simple : c'est la confiance que nous mettons en quelqu'un. C'est la certitude que celui qui parle dit la vérité, et qu'il fera ce qu'il a promis. Si j'ai affaire à une personne véridique, je crois tout ce qu'elle me dit, sans admettre le moindre doute. Si elle m'a promis quelque chose, j'en suis aussi certain que si je l'avais déjà reçu. Ou si elle me parle de quelque événement, j'en suis aussi certain que si je l'avais vu de mes propres yeux.

Nous ne pouvons croire une personne et en même temps douter de sa parole. Si nous entretenons des soupçons sur la vérité de ce qu'elle a dit, c'est une preuve que nous ne la croyons pas. Si vous vous confiez à votre père et à votre mère, vous croirez ce qu'ils vous disent !

J'ai une fois entendu une petite fille qui disait : « Maman fera telle chose, parce qu'elle l'a dit, car elle tient toujours parole. » Cette enfant avait foi en sa mère.

Un ami a raconté, au sujet de sa petite fille, l'anec-

dote suivante, qui vous expliquera la simplicité de la foi. Un jour il était occupé dans la cave. L'entrée était une sorte de trappe. Pendant qu'il y était, son enfant, âgée à peu près de trois ans, désira le rejoindre. Elle vint à la porte et s'écria : « Papa es-tu là ? Je voudrais venir, mais il fait tout à fait nuit. » « Oui, mon enfant, je suis ici. Je te vois, quoique tu ne me voies pas. Saute donc, je te recevrai. » La petite Marie ouvrit les yeux autant qu'elle le put, mais en vain, elle ne voyait rien. Elle hésita un tout petit moment ; enfin elle prit courage, elle sauta, et son père la reçut dans ses bras. Vous le voyez, la petite Marie se confia en son père. Elle crut sa parole. Ainsi, si nous nous confions au Seigneur, nous croyons ce qu'il nous dit.

Il y a bien des exemples de cela dans les saintes Ecritures. Quand Noé fut averti par le Seigneur du déluge qu'il ferait venir sur le monde, afin de punir les hommes pour leur méchanceté, et qu'il lui commanda de se bâtir une arche, Noé crut à Dieu et obéit tout de suite. Il bâtit une arche sur la terre sèche loin de la mer.

Voilà une entreprise qui devait paraître très folle aux yeux du monde, et sans doute on se moqua de Noé, mais il n'écouta pas le monde, parce qu'il crut Dieu ; ainsi il fut sauvé par la foi.

Le Seigneur dit à Abraham, lorsqu'il était bien âgé et n'avait point d'enfants, qu'il deviendrait *le père de plusieurs nations et que sa postérité serait aussi nombreuse que les étoiles des cieux*. Cela dut paraître presque impossible à Abraham. Mais il fut *fortifié par la foi*. Il n'osa pas douter. Il crut que ce que le Seigneur avait dit arriverait assurément. Or, le Seigneur fut

content de cette confiance d'Abraham, *et cela lui a été imputé à justice*. Rien ne plaît au Seigneur autant que de croire ce qu'il dit.

Dans le Nouveau Testament, Dieu se révèle dans la personne de son Fils, notre Seigneur Jésus-Christ. *Jésus* veut dire *Sauveur* ; il fut ainsi nommé, parce que, selon qu'il est écrit, « *il sauve son peuple de leurs péchés.* » Dieu s'attend à ce que nous mettions notre confiance en Jésus comme en un Sauveur. Si nous ne le croyons pas, c'est une preuve que nous n'avons point de confiance en Lui. Dans ce cas, nous le déshonorons, et c'est un péché terrible devant Dieu. Lorsque le Seigneur Jésus était sur la terre, il allait partout faisant du bien, ressuscitant les morts et guérissant toutes sortes de maladies. Bien des gens croyaient à son pouvoir de guérir leurs maladies, et jamais ils ne furent trompés. La pauvre femme, que les médecins n'avaient pas pu guérir, disait en elle-même: *Si seulement je touche son vêtement, je serai guérie.* Elle le toucha et en reçut la guérison. Une autre personne lui dit: *Ma fille est déjà morte, mais viens et pose ta main sur elle et elle vivra.* Fut-elle trompée? Oh! non, Jésus l'accompagna et ressuscita sa fille.

Plus nous nous confions en Lui, plus il s'en réjouit.

Il y a de cela un exemple très frappant, qui se lit dans le XI^e chapitre de Marc. Jésus était à Capernaüm, et quand on le sut, beaucoup de monde vint l'entendre et il leur annonça la parole de Dieu. Il s'y assembla tellement de gens que la maison ne les pouvait contenir : ils entouraient même la porte au dehors. N'est-il pas beau de voir des gens qui désirent tant écouter les paroles de Jésus? Eh bien! quelques-uns de ces gens

vinrent à lui, parce qu'ils croyaient qu'il pouvait les guérir de leurs maladies. Un d'entre eux était si faible qu'il ne put venir tout seul, et ses amis furent obligés de le porter ; mais étant arrivés à la porte de la maison, ils ne purent s'en approcher à cause de la foule. Comment firent-ils, croyez-vous ? Se laissèrent-ils décourager ? Non. Certains que Jésus guérirait le pauvre homme, si seulement on le mettait à ses pieds, croyant à son pouvoir et à sa bonne volonté, ils découvrirent le toit de la maison et descendirent le petit lit dans lequel le malade était couché juste au-devant de Jésus.

Jésus savait bien pourquoi ils l'avaient fait. Il connaissait bien leur foi en son amour et en sa puissance, et il en fut content, et sans attendre une prière ou un mot de leur part, il dit au paralytique : *Mon fils, tes péchés te sont pardonnés !*

Voilà une parole merveilleuse ! on en fut étonné, ainsi que le pauvre homme lui-même. A la parole de Jésus, ses péchés furent pardonnés, tout comme s'il avait déjà pris place dans le ciel. Vous voyez qu'il reçut beaucoup plus qu'il n'attendait. Il en est toujours ainsi si nous croyons en Jésus. Nous nous approchons de lui simplement pour lui demander pardon, peut-être, mais celui qui obtient le pardon obtient aussi la gloire.

Mais il s'y trouvait quelques Scribes et Pharisiens, qui ne croyaient pas que Jésus était Dieu, et ils raisonnaient et trouvaient à redire. La parole de Jésus est toujours puissante. Quand il dit à l'homme : *Tes péchés te sont pardonnés*, ses péchés furent effacés autant que s'il ne les avait jamais commis. Jésus voulait leur montrer que ce pouvoir lui appartenait et il dit à l'hom-

me : *Lève-toi, charge ton petit lit et l'en va en ta maison*, et aussitôt il le fit.

Jésus était toujours content lorsque quelqu'un avait la foi en lui pour la guérison de son corps, et il est encore plus content de la foi d'un petit enfant dans ce qui regarde le salut de son âme. Il est facile de comprendre la nécessité de la foi en Dieu, car nous savons bien que nous aimons qu'on se confie à nous. Si nous promettons quelque chose, nous nous attendons à être crus. Nous sommes affligés lorsqu'on doute de notre parole. Mais si nous nous attendons à ce qu'on nous croie, nous autres, combien plus le Seigneur s'attend-il à ce qu'on se confie en lui. Il veut que nous croyions tout ce qu'il nous dit dans sa Parole. Il nous dit *qu'il est impossible de lui être agréable sans la foi* (Hébr. XI, 6).

Notre bonne conduite ne vaut rien sans la foi en Dieu.

Celui qui croit Dieu viendra à Jésus pour son salut. Il ne mettra point de confiance en soi-même, mais il se confiera entièrement au Seigneur Jésus. Il dira : « Je ne peux pas me rendre meilleur, je ne peux rien faire pour me sauver; Christ me sauvera, ou plutôt Il m'a sauvé, parce qu'il est mort sur la croix, afin d'ôter mes péchés. »

Que le Seigneur vous accorde, mes chers enfants, de croire tout ce qu'il a écrit dans sa Parole, alors vous aimerez à penser à lui et à toute sa bonté pour vous. Ah! c'est une bonne chose que de croire Dieu et que de se confier en Jésus comme notre Sauveur. C'est par là qu'on trouve toujours en lui l'Ami fidèle qui protège les siens et qui partage avec eux sa félicité et sa gloire.

Le prêtre et le laitier Irlandais.

Un prêtre du comté de Kerry, en Irlande, rencontrant un jour un fournisseur de lait, l'aborde et lui dit : « Quoi donc, l'ami, serait-il possible que vous vous fussiez mis à lire la Bible ? on me l'a assuré. — N'en déplaie à Votre Révérence, je le fais : beau livre, en vérité ! — Vous savez cependant, dit le prêtre, que c'est un livre beaucoup au-dessus de la portée d'un homme comme vous. — Ah ! répliqua Pat, c'est ce qu'il faudrait me prouver avant que je consentisse à abandonner mon livre !... — Je le ferai, et par le livre lui-même, dit le prêtre ; voyez ici, 1 Pierre, II, 2 : « Désirez ardemment, comme des enfants nouvellement nés, de vous nourrir du lait spirituel et pur, afin que vous croissiez par lui. » Maintenant il est clair que vous n'êtes qu'un enfant lequel ne peut encore comprendre seul l'Écriture. Il vous est dit ici de *désirer le lait spirituel et pur*. Celui-là seul qui comprend ce que c'est que le lait spirituel et tout pur peut donc vous le donner. » Le prêtre parlait avec autorité, et Pat qui l'écoutait attentivement ne fit pas attendre sa réponse. « Que Votre Révérence, dit-il, veuille bien m'écouter un moment. Il y a quelque temps que je fis une maladie, et il me fallut prendre un homme pour traire mes vaches. Mais, que pensez-vous qu'il faisait, au lieu de me donner mon lait tout pur, il y mettait de l'eau ; et je pense que, peut-être, si vous me preniez ma Bible, il pourrait bien m'arriver d'être servi de la même façon. Non, non, je garde ma vache et je la traie moi-même, de cette manière j'ai mon lait tout pur et sans eau. »

Se sentant battu, et désirant que le mal ne s'étendit pas au delà de la maison du laitier, le prêtre changea de ton. « Bien, Pat, dit-il, je vois que vous êtes plus sage et mieux avisé que je ne l'avais cru, et puisque vous n'êtes plus tout à fait enfant, on peut vous laisser votre Bible; mais gardez-vous de la prêter ou de la lire à vos voisins. » Pat reprit alors d'un air un peu malin : « Votre Révérence ne pense pourtant pas, qu'ayant une bonne vache chez moi, je ne donne point de lait à mes pauvres voisins qui n'en ont pas. Comme chrétien, c'est mon devoir de le faire, et, avec la permission de Votre Révérence, je le ferai. » A ces mots le prêtre, reconnaissant à qui il avait affaire, abandonna son argumentation et prit congé.

Dureté des Chinois envers les enfants.

Une dame française qui réside en ce moment à Hong-Kong, écrit à ses amis de France : « Tout ce qu'on raconte du sort misérable des enfants chinois n'est que trop vrai. Chaque jour des mères apportent quelques-unes de ces petites créatures aux religieuses de St-Paul, qui doivent non-seulement les recevoir et se charger de les élever, mais encore leur payer 200 sapèques (20 sous). Si on ne les leur achetait pas, elles les noyeraient. Une femme qui faisait métier d'apporter au couvent une quantité de ces pauvres petits enfants, avouait à ces dames qu'avant de savoir qu'on les lui achèterait, elle en avait bien jeté à elle seule plus de 600 à la mer. »



Le bon Berger.

1. Jésus est mon tendre Berger!
Sous sa bienfaisante houlette,
Jamais la crainte du danger
Ne me trouble, ni ne m'inquiète.
Il soutient mes pas chancelants,
Il m'abrite contre l'orage
Et quand viennent les jours brûlants
Il me pâit sous un frais ombrage.
2. Jésus est mon tendre Berger !
On est si bien sous sa houlette.
Satan ne saurait ravager
Cette aimable et sûre retraite.
Si parfois je bronche en chemin,
Si ma force faiblit, se lasse,
Il me relève et dans son sein
Pour me réchauffer, il me place.
3. Jésus est mon tendre Berger !
Qu'on est heureux sous sa houlette !
Il veut me faire partager
Une félicité parfaite.
Pour moi, sa chétive brebis,
Ce bon Berger donna sa vie ;
Sa mort m'assure au Paradis
Le poids d'une gloire infinie !
4. Vous qui n'avez point de Berger,
Oh ! rangez-vous sous sa houlette ;
Car lui seul peut vous protéger
Contre les jours de la disette.
Allez à lui, il est si bon !
Il enlève nos inquiétudes,
Il donne, avec son doux pardon,
L'avant-goût des béatitudes !





La chute du Rhin.

Lequel d'entre vous, chers enfants, n'a pas vu près des lieux qu'il habite, ou en faisant des promenades, un ruisseau, un torrent, une masse d'eau plus ou moins grande, se précipiter d'un rocher plus ou moins élevé? cela s'appelle un saut, une chute ou une cascade. On donne le nom de cataracte à la chute d'une grande quantité d'eau, telle que celles du Nil, du Niagara, dont parlent les voyageurs. Peu d'entre vous probablement ont vu celle que notre vignette représente, la chute du Rhin à Schaffhouse, en Suisse.

Cette remarquable cataracte, visitée par tant de voyageurs, serait aussi pour vous un spectacle émouvant, j'allais dire effrayant, s'il vous était donné de la voir de près. Représentez-vous le volume d'eau de plus

de vingt grandes rivières, comme vous pouvez en avoir vu, réunies en un seul courant ; le fleuve tout entier se précipite d'une digue de rochers de 800 pieds de longueur : c'est la chute du Rhin.

Lorsque le fleuve est grossi par les pluies ou par la fonte des neiges, rien n'est plus imposant que de contempler, d'une galerie au-dessous du château de Laufen, cette immense nappe d'eaux mugissantes, bouillonnantes, blanches d'écume, qui se précipitent dans le gouffre « comme une avalanche éternelle. »

La première impression qu'on éprouve, même avant d'être arrivé à la chute, est celle d'une crainte vague, causée par un bruit qui va en augmentant d'intensité, jusqu'à dominer tous les autres bruits de la terre. Ces grandes eaux, ce fracas formidable, ces mouvements prodigieux, ces bouillonnements énormes, ces transformations incessantes ne tardent pas à faire éprouver au spectateur un malaise indéfinissable, qui n'est autre que le sentiment de sa faiblesse devant cette grande œuvre de la création. L'œil bientôt cherche des tableaux d'une magnificence moins sauvage, et se repose avec délices sur les rives pittoresques qui encadrent la chute du Rhin.

Ce sont ces lieux qui me rappellent un événement que je vais raconter. Une jeune fille d'environ dix ans allait souvent se promener sur les bords du Rhin, immédiatement au-dessus de la chute ; elle demeurait avec sa mère dans les environs. Elle faisait ces promenades le plus souvent seule, tant l'habitude du danger finit par nous le rendre familier. Occupée à cueillir des fraises dont elle voulait faire un joli bouquet pour le porter à sa mère, elle oublia, dans l'excès de son zèle,

la défense que celle-ci lui avait faite d'approcher des bords escarpés; tout absorbée par ses recherches, elle vint à glisser, et elle roula dans les flots, qui l'entraînèrent. Le gouffre béant allait engloutir sa proie et sa mort paraissait certaine. Mais Dieu veillait sur la pauvre enfant. Il avait, dans sa miséricorde et sa sagesse, préparé, non un grand poisson comme pour Jonas, mais tout simplement un filet de pêcheur dans lequel elle fut retenue, et qui devint ainsi le moyen par lequel cette enfant fut sauvée, et rendue à sa mère.

Or une petite fille tombée à l'eau, prise dans un filet de pêcheur et sauvée par ce moyen, cela ne nous dit-il rien? N'est-ce pas ainsi, chers enfants, par le moyen tout à la fois simple et miraculeux du filet de l'Évangile, prêché aux hommes et aux enfants, que notre Dieu Sauveur retire tant d'âmes de la perdition? (voy. Matth. XIII, 47-50.) Combien de créatures raisonnables, intelligentes, instruites, mais tout aussi ignorantes que cette enfant du danger qu'elles courent en vivant loin de Dieu, étant avec le monde entier plongées dans l'océan du mal, se laissant séduire par des images et des apparences trompeuses, cueillent aussi avidement les fausses joies, les plaisirs bruyants, sans s'apercevoir qu'elles sont au bord de l'abîme, où, d'un moment à l'autre, la mort peut les précipiter, le péché les faisant constamment trébucher, dans un abîme duquel rien ne les peut préserver, sinon l'infinie grâce de Dieu en Christ, qui a appelé d'abord les apôtres, puis ses serviteurs dès lors, à être pêcheurs d'hommes, en leur prêchant la bonne nouvelle du salut (Matth. IV, 19). Cet abîme, tout autrement redoutable que la chute du Rhin ou la cataracte du Niagara, cet

abîme de mort et de perdition, le Fils de Dieu, le Saint et le Juste, en mourant sur la croix, y est descendu pour nous. « Or la justice, qui est sur le principe de la foi, parle ainsi : Ne dis pas en ton cœur : Qui montera au ciel ? c'est à savoir pour en faire descendre Christ. Ou : Qui descendra dans l'abîme ? c'est à savoir pour faire monter Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle ? la parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur ; c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que, si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. Car de cœur on croit à justice, et de bouche on fait confession à salut. Car l'Écriture dit : Quiconque croit en lui ne sera point confus » (Rom. X, 6-11).



Le prophète représentant.

« L'Éternel, en la présence duquel je me tiens est vivant, que je ne le prendrai point ! » Telle fut la réponse d'Elisée à Naaman, qui le pressait fort d'accepter un présent. Elisée était dans la dépendance du Dieu vivant, aussi n'avait-il pas besoin des présents d'un homme, et d'un Gentil. La dépendance réelle de l'Éternel est la plus vraie indépendance. Les richesses elles-mêmes peuvent prendre des ailes et s'envoler. Les circonstances prospères peuvent changer, une affaire lucrative, une position facile, une réussite heureuse peuvent être perdues ; mais celui duquel la confiance est

réellement dans le Dieu vivant, est à l'abri. Or cette confiance doit être *réelle*. « L'Éternel regarde au cœur ; » et le Seigneur Jésus a dit : « Donnez-vous de garde du levain des pharisiens, qui est l'*hypocrisie*. » Ce levain se glisse souvent là où l'on s'en doute le moins, et parfois nous expérimentons que, lorsque nous pensions être réellement dépendants du Seigneur, notre cœur « malin par-dessus toutes choses, » nous séduisait, et notre œil se détournait furtivement vers quelque autre chose. Souvent ce qui est appelé dépendance du Seigneur, est de la pure hypocrisie, et devrait être nommé dépendance des *moyens*. Le Seigneur en montre quelquefois la preuve, et alors, comme la maison qui était bâtie sur le sable et non sur le roc, quand la tempête arrive combien grande est la ruine !

Elisée pouvait donc dire : « L'Éternel, *en la présence duquel je me tiens*. » Une réelle dépendance est toujours associée à un *service* sincère et fidèle. L'un est impossible sans l'autre. *Se tenir* en la présence d'un roi, prêt à courir, à sa requête dans toutes les directions, et à agir en toute diligence, telle était la posture habituelle des serviteurs dans les cours de l'Orient (1 Sam. XXII, 6), et de nos jours encore. Et telle doit être la position de celui qui veut être véritablement dépendant du Seigneur. De plus, ceux qui *se tenaient* en la présence d'un roi, avaient le sentiment que son œil était sur eux. « Jephthé prononça *devant l'Éternel*, à Mitspa, toutes les paroles qu'il avait dites » (Juges XI, 11), et un plus cher serviteur du Seigneur pouvait dire : « Voici, *devant Dieu*, je ne mens point » (Gal. I, 20). Sentant qu'il était *devant Dieu*, comment aurait-il pu prononcer la moindre fausseté ? Quelle

sainte horreur de l'offense, quel respect et quelle crainte de Dieu résultent d'une pareille position !

Mais ce n'était pas seulement parce qu'il dépendait du Dieu vivant, qu'Elisée refusa de recevoir un présent de la part de Naaman : il était le serviteur de l'Éternel et, comme tel, son REPRÉSENTANT. Recevoir un présent de la part d'un Gentil, c'eût été déshonorer son Maître. C'est la place de Dieu de *donner*, c'est celle de l'homme de *recevoir*. Se permettre de renverser cet ordre dans la personne et par le moyen du *représentant* de l'Éternel, eût évidemment été une iniquité, et quoique Naaman, dans sa simplicité et l'élan de sa gratitude, ne le pensât pas ainsi, le prophète, qui était naturellement bien mieux instruit dans les voies de Dieu, le vit sans doute, et c'est pourquoi il dit : « L'Éternel, *en la présence duquel je me tiens*, est vivant que JE NE LE PRENDRAI POINT. »

Ce ne sont pas là les seules leçons que nous pouvons retirer de la remarquable réponse du prophète à l'invitation de Naaman — remarquable, parce que, à première vue, il ne semblait pas qu'il y eût de l'inconvenance à accepter l'offrande d'un cœur reconnaissant. Au verset 8, nous voyons que quand Elisée eut appris que le roi d'Israël avait déchiré ses vêtements, il envoya lui dire : « Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements ? Qu'il s'en vienne maintenant vers moi, et qu'il sache qu'il y a un prophète *en Israël*. » C'était encore, d'une manière particulière, comme le *représentant d'Israël*, aussi bien que de l'Éternel son Maître, qu'il parlait et agissait. Après son glorieux Maître, Israël était le plus élevé dans ses pensées et le plus près de son cœur. Et la position et le privilège d'Israël étaient d'être à la

tête, et non à la queue, — d'être au-dessus, et non au-dessous, — de prêter, et non d'emprunter (Deut. XXVIII). Séparé, mais non pas isolé des autres nations, Israël, comme le serviteur de l'Éternel, aurait dû leur servir de canal pour la bénédiction. Procurer, et non point prendre, — *donner*, et non point recevoir la bénédiction, — telle était la place d'Israël, comme « se tenant en présence du Seigneur de toute la terre. » Mais « le bœuf connaît son possesseur, et l'âne, la crèche de son maître ; mais Israël n'avait point de connaissance, point d'intelligence. » Hélas ! ils s'étaient éloignés de Celui qui, seul, est la source et la puissance de la bénédiction. Sans force maintenant, et abattu dans la poussière, leur roi doit nécessairement trembler devant le message du monarque païen, et il déchire ses vêtements lorsqu'on lui demande une bénédiction. Mais Dieu est fidèle, ses dons et sa vocation sont sans repentance et « qu'il s'en vienne maintenant vers moi, » est la grande, la sublime réponse, quoiqu'elle pût être bien *triste*, que la Foi pouvait faire au cœur tremblant du roi d'Israël. Et la foi triompha, et la bénédiction fut accordée — une bénédiction telle qu'il ne pouvait y en avoir une pareille nulle part, sur toute la terre, qu'en Israël seulement. Le Gentil doit s'abaisser à recevoir de la part du représentant d'Israël le soulagement qu'il cherchait, et cela encore de la manière que le Dieu d'Israël le déterminerait. Israël est, pour le moment, dans la personne de son représentant et, par la foi énergique de celui-ci, il occupe la place donnée de Dieu « à la tête, et non à la queue ; au-dessus, et non au - dessous ; » celui qui donne la bénédiction, et non celui qui la re-

çoit. Oh ! qu'il est fidèle et miséricordieux Celui en qui Elisée se confiait ! Fidèle envers les siens, et prêt à défendre leur cause — à leur porter secours à l'heure du besoin, alors même qu'ils se seraient honteusement détournés de Lui, ou qu'ils l'auraient affligé en se montrant infidèles. Avec quelle promptitude et quelle perfection Il défend l'honneur de son peuple par le moyen de son serviteur et de leur serviteur et représentant ! mais, hélas ! ce n'était que pour un moment, et dans la personne d'un seul individu, qu'Il pouvait alors affirmer la place et les privilèges de son peuple. Ils étaient, comme maintenant encore, dans la poussière. L'étranger s'était élevé très haut, et ils étaient tombés très-bas. Et maintenant le prophète d'Israël confessera-t-il ce fait humiliant devant le Gentil ? Non. « L'Éternel est vivant, que je ne le prendrai point. »

Quelle que fût alors la condition de son peuple, la foi pouvait se mettre au-dessus de la ruine qui l'entourait ; et comptant sur la fidélité et la puissance du Dieu d'Israël, refuser de reconnaître la dégradation de son peuple. Israël pouvait être comme mort, mais « l'Éternel est vivant, » et c'était assez pour Elisée. « Je ne le PRENDRAI point. » « Sans contredit, le moindre est béni par le plus grand, » et pour la foi et l'amour d'Elisée Israël était toujours « le plus grand. » L'amour s'identifie avec ceux qui lui appartiennent, quel que soit leur état, et il périrait plutôt que de les renier. Le prophète, dans sa tour solitaire, eut préféré manquer de tout que de manquer de loyauté envers le peuple de l'Éternel, qu'il représentait devant le Gentil. Quoiqu'il pût lui en coûter, il ne pouvait rien *prendre* ! « Et quoiqu'il le pressât fort de le prendre, il le refusa. »

Comme un Israélite il voulait se tenir debout ou tomber avec son peuple. Vous pouvez remarquer ce beau principe chez d'autres qu'Élisée. Dans Juges VI, nous lisons qu'un ange de l'Éternel apparut à Gédéon, comme il battait le froment dans le pressoir, pour le sauver de devant les Madianites qui ravageaient alors le pays. L'ange dit à Gédéon : « L'Éternel est avec toi ; » mais, le prenant pour un homme seulement, Gédéon lui répond aussitôt : « Est-il possible que l'Éternel soit avec nous ? Et pourquoi donc toutes ces choses nous sont-elles arrivées ? » Il n'entend pas le mot « toi, » son cœur est trop plein d'Israël pour penser à lui-même ; il est un avec eux et ne voudrait pas en être séparé, même en pensée. Nous voyons aussi par sa réponse que sa foi était en Jéhovah qui est toujours la source de l'amour pour son peuple.

Chez Moïse, serviteur de l'Éternel, ce principe est encore plus manifeste. Dans Exode XXXIII, 14, l'Éternel dit à Moïse : « Ma face ira, et je te donnerai du repos. » Mais Moïse répond : « Si ta face ne vient, ne nous fais point monter d'ici ; car en quoi connaîtra-t-on que nous ayons trouvé grâce devant tes yeux, moi et ton peuple ? Ne sera-ce pas quand tu marcheras avec nous ? Et alors moi et ton peuple serons en admiration plus que tous les peuples qui sont sur la terre. » Ce qu'il voulait, ce n'était pas seulement que l'Éternel allât avec lui, et lui donnât du repos, mais avec eux et à eux. Son amour ne peut supporter l'idée de séparation. Nous voyons cette vérité exposée d'une manière plus frappante encore dans le trente-deuxième chapitre. Au verset 31, nous lisons : « Moïse donc retourna vers l'Éternel et dit : Hélas ! je te prie, ce peu-

ple a commis un grand péché en se faisant des dieux d'or. Mais, maintenant, pardonne-leur leur péché ; — sinon, *efface-moi* maintenant de ton livre que tu as écrit. » Comme ces paroles nous rappellent cette exclamation de l'apôtre Paul : « Car moi-même je souhaitais d'être séparé de Christ pour mes frères, qui sont mes parents selon la chair, qui sont Israélites. » « L'amour est plus fort que la mort. »

Quant à la condition d'Elisée relativement au matériel besoin qu'il pouvait avoir de secours, lorsqu'il refusa le présent que Naaman le pressait si fort d'accepter, nul ne peut en parler. D'après l'état de ruine de la nation et d'après deux incidents rapportés au chapitre IV, versets 39 à 43, il est assez probable qu'Israël négligeait singulièrement ses prophètes. Mais, soit comme leur représentant, il n'eût pas voulu reconnaître cela à leur déshonneur, en acceptant un bienfait de la part des Gentils ; soit comme individu, il n'eût pas voulu trahir leur manque de fidélité envers lui. Ils n'avaient pas mérité un tel amour, mais le Seigneur le méritait, c'est pourquoi il dit : « L'Éternel est vivant que je ne le prendrai point. » Si Elisée, le prophète d'Israël, jaloux de l'honneur de Jéhovah et de son peuple, ne voulait *recevoir* un présent de la main d'un Gentil au cœur reconnaissant, sans doute ceux qui sont associés avec « la gloire qui l'emporte de beaucoup » peuvent tirer une leçon de sa conduite. C'est assurément des plus sérieux que de placer le Seigneur et son peuple devant le monde dans la position de ceux qui *reçoivent*, et le monde lui-même dans celle de ceux qui *donnent*. C'est pour cela que Guéhazi fut frappé de lèpre — cette mort vivante, ce symbole du péché,

dont Naaman avait été si miséricordieusement délivré ; tandis que la foi et l'amour d'Elisée, affirmant la position et les privilèges d'Elisée comme DONATEUR, et non comme *recevant* sur la terre, ont toujours été justifiés jusqu'ici et seront encore bien plus glorieusement affirmés devant le monde entier, car, cher lecteur, par le moyen de qui avons-nous, nous, pécheurs d'entre les Gentils, *reçu* la plus grande bénédiction qui pût nous être accordée ? Quel était celui que nous appelons ordinairement le grand apôtre des Gentils ? « Un Israélite de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin. » Et plus haut encore : d'où sortait Celui qui maintenant est exalté pour toujours à la droite de Dieu ? Il est évident que « notre Seigneur sort de Juda, » car dans sa merveilleuse grâce il prit la semence d'Abraham, « et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix ; » et par cette mort la vie éternelle est *donnée* à tous ceux qui croient en son nom ; au Juif premièrement, puis aussi au Gentil ; car même nous « qui étions loin, nous avons été approchés par le sang de Christ. »

Telle est la bénédiction accordée au Gentil qui croit. Lecteur, l'as-tu *reçue*, cette bénédiction inestimable ? Sinon, Dieu lui-même, le Grand DONATEUR, est tout disposé à te l'accorder (2 Cor. V, 20), car il aime à bénir. Refuserais-tu une bénédiction de *sa* part ? Ou bien, si tu l'as déjà acceptée, aimant le Seigneur, tu te réjouiras de voir la fidélité de Jéhovah, le Dieu d'Israël. La ruine même de ce peuple-là ne fait que l'attester d'autant plus fort, et l'on peut bien dire que sa VÉRITÉ a surabondé à sa gloire, par leur mensonge même. Com-

me ils étaient faux envers Lui et qu'il est vrai envers eux ! Ils se sont perdus eux-mêmes, mais en Lui est leur secours ; et le jour est proche où « luira pour eux le soleil de justice, et la santé sera dans ses rayons ; quand le Libérateur viendra de Sion et qu'il détournera de Jacob l'impiété ; » lorsqu'un Représentant plus grand qu'Elisée, le Lion de la tribu de Juda, se lèvera pour les délivrer, et, par l'efficacité de son propre sang et la force de son bras, les introduira dans la bénédiction qu'Il leur a promise, bénédiction qui, perdue à vue humaine, était toujours à eux par la foi, parce que, comme disait Elisée : « l'Éternel est vivant. »

« Quant à Jérusalem, il y a des montagnes autour d'elle ; et l'Éternel est autour de son peuple, dès maintenant et à toujours. » Assurément, une fidélité ainsi éprouvée et pourtant si constante, un amour si méprisé et pourtant si persistant et si invariable, devraient gagner le cœur du croyant et le pousser à louer Dieu en s'écriant : « O profondeurs des richesses, » qui vous sondera ?

QUESTIONS SUR LE « PROPHÈTE REPRÉSENTANT. »

1. De qui dépendait Elisée ?
2. Cette dépendance étant réelle, qu'en résultait-il ?
3. Contre quoi avons-nous besoin de veiller en cela comme en tout ce qui concerne Dieu ?
4. Que peuvent attendre ceux qui font parade d'une fausse confiance ?
5. Avec quoi la repentance réelle du Seigneur est-elle nécessairement associée ?
6. De quoi le serviteur de l'Éternel devrait-il être toujours conscient ?
7. Qu'en résulterait-il ?

8. La dépendance d'Elisée à l'égard du Seigneur n'étant pas la seule raison de son refus du présent que lui offrait Naaman, il en avait une autre. Quelle était-elle?
9. Dans quelle position eût-il placé son Maître en acceptant le présent de Naaman?
10. Quelle est la troisième raison de son refus?
11. Quels étaient la position et les privilèges d'Israël sur la terre?
12. Quelle est leur condition actuelle?
13. Néanmoins sur quoi la foi pouvait-elle compter?
14. Dans l'énergie de la foi d'Elisée où Israël était-il placé?
15. Vu que c'était le propre acte de Dieu seul, malgré le honteux éloignement où Israël était de Lui, qu'est-ce que cela nous rappelle et met sous nos yeux?
16. Comment sont démontrés la foi et l'amour d'Elisée pour Israël, par son refus du présent que lui offrait Naaman?
17. Pouvez-vous mentionner d'autres Israélites qui s'identifièrent avec leur peuple au moment de sa dégradation et de la chute de celui-ci?
18. Pourquoi Guéhazi fut-il frappé de lèpre?
19. Comment Dieu justifia-t-il la foi et l'amour manifestés par Elisée, affirmant les vrais privilèges d'Israël?
20. Comment la fidélité de l'Éternel envers Israël se montrera-t-elle encore plus tard?
21. En quoi ces choses touchent-elles le croyant?



L'araignée et la mouche.

L'historiette suivante a été racontée, il y a quelques années par le maître d'une école enfantine. Les enfants

étaient, un matin, assis tous ensemble sur les gradins, prêts à commencer leurs leçons ordinaires. Ils savaient que leur bon ami aurait quelque chose d'intéressant à leur raconter, aussi prêtèrent-ils tous grande attention lorsqu'il commença ainsi : — Enfants, je vais vous raconter une chose que j'ai faite ce matin, et je désire que vous me disiez votre opinion sur cette action — si j'ai bien ou mal fait. En venant ici ce matin, je vis une pauvre mouche qui s'était prise dans une toile d'araignée. L'araignée allait la saisir et en faire sa proie, lorsque je tirai la mouche de la toile et la laissai s'envoler. Maintenant je voudrais vous demander quelle sorte d'action j'ai faite ce matin. Beaucoup d'entre ces petits s'écrièrent aussitôt : — Oh ! Monsieur, c'était une très bonne action ! Mais un petit garçon, âgé tout au plus de six ans, nommé Georges C..., se mit à dire : — Je ne sais si c'était une si bonne action ; ce qu'entendant, la plupart des enfants parurent surpris et mécontents, et répétèrent à haute voix que « c'était très bienveillant de la part du maître d'avoir sauvé la pauvre mouche de l'araignée. »

L'instituteur, imposant alors le silence, s'adressa au petit garçon en ces termes : — Si tu as quelque chose à dire à tes camarades, lève-toi et parle ; sur quoi, s'étant levé, il demanda : — Qui créa l'araignée ? — Le Dieu Tout-Puissant, répondirent les enfants. — Qui lui apprit à faire sa toile ? — Dieu. — Dans quel but lui enseigna-il à faire sa toile ? — Afin de prendre les mouches pour s'en nourrir.

Là-dessus, plusieurs enfants de s'écrier : — Maître, vous avez pris le diner de l'araignée — qui peut-être avait bien faim, ajouta la jolie petite Marthe.

Le maître s'assit tranquillement et dit enfin : — Eh bien, après tout il paraîtrait que j'ai mal fait. — Non, Monsieur, s'écrièrent quelques-uns, vous n'avez pas mal fait, puisque votre intention était bienveillante. Après un silence de quelques minutes, l'un d'entre eux reprit : — C'était bienveillant pour la mouche, mais malveillant pour l'araignée ; mais vous avez agi d'après un sentiment charitable à l'égard de la pauvre mouche.

Maintenant, jeune lecteur, je vous le demande, ne pouvons-nous pas apprendre quelque chose de ce simple récit ? D'abord, que nous devons réfléchir avant d'agir, et avant de répondre à une question. C'est ce que fit Georges. Puis que nous devons avoir compassion de tous ceux qui sont dans la peine, et tâcher de leur venir en aide, autant que cela dépend de nous. Les enfants avaient pitié de la pauvre mouche et se réjouirent de sa délivrance. Ils prirent aussi en pitié l'araignée, parce qu'elle avait perdu son dîner, et leur seul embarras était de savoir laquelle d'entre elles méritait le plus leur pitié. Qu'en pensez-vous ? L'araignée perdit sa proie, mais la mouche aurait perdu la vie, et la vie est chère même pour une mouche ; il n'y a qu'à voir comme elle se débat dans la toile de l'araignée ! C'est pourquoi le maître eut pitié de la mouche et la délivra.

Maintenant je désire vous faire penser à quelque autre chose que cette petite histoire nous rappelle. Pouvez-vous me dire qui sont ceux qui, comme des mouches, se laissent prendre dans une toile d'araignée, mais dont la condition est bien pire ? Les pécheurs sont pris dans les filets de celui qui est infiniment plus fort que l'araignée, et ce qui est fort étrange, ils ne

font point d'efforts pour s'en sortir ! Du reste cela serait parfaitement inutile , car Satan, le grand ennemi des âmes est plus fort qu'eux ! Mais il y en a Un qui est plus fort que lui, et qui eût compassion des pécheurs, bien plus, qui les AIMA et descendit des cieus, afin de les sauver ; et il les aimait tant qu'il donna pour eux sa propre vie. Savez-vous de qui je veux parler ? N'est-ce pas du Seigneur Jésus-Christ. Le péché est la toile que Satan tisse pour y prendre les pauvres pécheurs ; mais « le sang de Jésus-Christ , le Fils de Dieu , nous purifie de tout péché, » c'est pourquoi , en regardant seulement à Jésus, les pécheurs sont délivrés de cette terrible toile. A moins qu'ils ne le préfèrent, ils ne sont plus dans la nécessité de demeurer sous la puissance du grand Adversaire, Christ ayant ôté le péché par le sacrifice de lui-même. Quelle bonté ! quelle grâce ! La toile est brisée — les pécheurs peuvent s'échapper ; Jésus est là pour les sauver.

Es-tu un pécheur ? Oui, tous sont pécheurs. As-tu jamais regardé à Jésus ? As-tu cherché un refuge auprès de lui ? Sinon hâte-toi de le faire. Il dit : « Venez à moi, et je vous donnerai du repos » — repos de toutes vos luttes — repos du grand Adversaire — *repos éternel !*

Le Saint-Esprit produit la nouvelle naissance :
 En nous donnant de croire, il change notre cœur.
 C'est de Lui que nous vient la joyeuse assurance
 Que nous sommes, en Christ, les enfants du Seigneur.



Le jeune comte bienfaisant.

(Suite de la page 184).

Comme nous l'avons vu au commencement de cette petite histoire, on était au printemps — cette saison qui, plus que les autres, semble nous communiquer des jouissances et des forces nouvelles. Les arbres se couvraient de feuilles et de bourgeons, et les fleurs s'épanouissaient dans les prairies ; les roseaux poussaient rapidement le long du petit lac, et toute la nature se revêtait de vert. Le ciel était admirablement pur, pas un nuage ne venait l'obscurcir ; et dans le lointain vous auriez pu voir un vol de pigeons faisant de joyeux cercles dans l'air. Voyez comme l'azur du ciel se reflète délicieusement dans les eaux limpides du

lac, qui est si calme et si paisible qu'on pourrait croire que sa surface, semblable à celle d'un miroir, n'a jamais été ridée. Mais voici comme un petit point noir, qui flotte sur l'eau. Qu'est-ce que c'est? C'est peut-être — oui, en effet, — un pauvre petit pigeon qui se débat! — Qu'est-ce qui a pu l'attirer là? me demanderez-vous? — Je ne puis pas vous le dire au juste, mais je le devine presque. Je suppose que les vieux pigeons se seront éloignés beaucoup du pigeonnier, en faisant leurs circuits dans les airs. Notre pigeon-neau, voyant que ses parents étaient partis, aura mis la tête à la fenêtre, et, avec ses petits yeux rouges, il aura regardé dans le vaste monde. Alors il aura reniflé les doux parfums du printemps, il aura vu les vertes campagnes et les vieux pigeons volant dans l'espace. En voyant tout cela, il aura pensé—à supposer que les oiseaux et les autres animaux puissent penser: — Oh! que j'aimerais aller là-bas! Comme ce doit être amusant d'y être! Je veux y aller! — Et il aura déployé ses petites ailes, et retiré ses petits pieds; il aura essayé de voler à la hauteur de deux largeurs de main, puis se posant de nouveau sur la planche, il aura dit — si tant est que les oiseaux puissent parler: — A présent je sais voler! A proportion que le désir va en grandissant, le sentiment du danger diminue et disparaît, et, quittant le pigeonnier, il s'est mis à flotter entre ciel et terre. Mais, hélas! le vent, si léger qu'il soit, est encore trop fort pour ses ailes inexpérimentées; il est jeté çà et là, et se trouve pris dans un tourbillon; maintenant il regrette amèrement sa folie, mais c'est trop tard. Il ne peut lutter plus longtemps, et bientôt il finit par tomber dans le lac, qui est

pour lui un océan d'une étendue immense, dans lequel il se noyera si personne ne vient à son secours ! Cependant notre petit pigeon se maintenait bravement sur l'eau, quoiqu'il ne sût pas comment il serait sauvé. Or, chers enfants, que le tableau de ce pauvre petit pigeon égaré soit un avertissement pour vous. Soyez toujours obéissants aux conseils de vos parents, ne soyez pas présomptueux au point de croire que tout ce qu'ils font, vous êtes capables de le faire ; prenez bien garde à la manière dont vous débutez dans les affaires de ce monde, afin que vous ne tombiez pas dans ses pièges séducteurs ; et si, malheureusement, vous bronchez et tombez, ne perdez pas courage, mais, si vous êtes un croyant, regardez toujours à Celui qui est puissant pour sauver.

Revenons à notre petit pigeon. Sa mésaventure avait eu lieu pendant qu'Alfred conversait avec sa mère, et recevait ses bonnes directions. Ce qu'elle lui avait dit avait profondément touché son cœur, et, sous l'influence de bonnes pensées, il était descendu au jardin, il avait relevé deux ou trois vases à fleurs qui avaient été renversés, et il venait de s'acheminer vers le lac pour se promener à l'ombre des arbres qui le bordaient. Mais il ne suffit pas d'entretenir des pensées élevées et de bons sentiments, nous devons les mettre en pratique chaque fois que nous en avons l'occasion et, si nous sommes sincères, cette occasion ne tardera pas à se présenter. Alfred jeta un coup d'œil d'admiration sur toute la scène qui l'entourait, et promena ses regards enchantés sur la paisible et calme nappe d'eau qui s'étendait devant lui ; il aperçut alors le pauvre pigeon tournoyant au-dessus comme une toupie.

Sans hésitation il résolut de le sauver, mais comment ? Le bateau est amarré bien loin du bord, et avant qu'il puisse l'atteindre, la pauvre petite créature sera noyée. Que faire donc ? Il regarde autour de lui, et voit à sa portée un grand cuvier à lessive ! — Ah ! dit-il, il va me servir de bateau ; — et, sans autre réflexion, il déploie toutes ses petites forces, car il n'avait guère que dix ans, et pousse le cuvier au lac, si bien que l'eau lui rejaillit sur la figure. Par bonheur, il trouve aussi une perche, qui remplissait très bien l'office d'une rame ou d'un gouvernail. Alors, d'un cœur courageux, il entre dans sa frêle embarcation, et quitte le rivage pour accomplir son œuvre de miséricorde.

Je sais que cet acte de bravoure doit vous plaire ; et maintenant que vous aimez le jeune Alfred, puisqu'il montre tant de courage et de compassion — vous tremblez, sans doute, aussi pour son sort. Mais il n'y a pas lieu de craindre. Dieu n'abandonne pas ses enfants ; et, si grand que soit le danger, Il est toujours là présent et tout-puissant.

Cependant, penserez-vous, quelle angoisse, quelles craintes saisiraient le cœur de la mère, si elle voyait son Alfred ballotté sur le lac ! — Eh ! bien, elle le voyait, car elle était montée sur le belvédère du château, afin de jouir de la belle vue. Mais au lieu de se laisser aller à la frayeur, elle fortifia son cœur par le souvenir d'un passage biblique qui avait souvent été une consolation et un baume pour elle ; elle put alors, sans la moindre inquiétude, suivre du regard son fils, qui ne se doutait pas que sa mère le vit.

(A suivre.)



Ne rendez pas le mal pour le mal.

Depuis la dernière visite que je vous fis, mes chers enfants, il s'est écoulé beaucoup de temps, pendant lequel, j'espère, quelques-uns d'entre vous auront réfléchi à l'expérience d'une de nos jeunes amies. Je veux parler d'Ida. Vous avez lu, je pense, ce que je vous en ai dit dans le N^o du mois de mai? Son exemple était de nature à vous encourager à la prière, et la prière n'est pas peu de chose, soyez-en sûrs. Aucune prière, qui réellement est le cri d'un cœur angoissé, ne passe inaperçue de Dieu, et, avant de commencer un autre récit, je vous engagerai encore une fois à ne pas négliger de prier, sachant que la parole de notre Dieu dit : Demandez et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; heurtez et on vous ouvrira; car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve et l'on ouvre à celui qui heurte.

Aujourd'hui, je m'en vais vous parler d'un cher garçon de ma connaissance, qui aimait bien son Sauveur, et qui avait à cœur de le lui témoigner. Mais il était petit, et comme tel, il n'avait que peu de moyens à sa disposition.

Toutefois, quand *réellement* on désire faire une chose, on cherche aussi sérieusement à s'en acquitter et il est assez rare qu'on n'en vienne pas à bout. Ceci est un principe de sagesse humaine, combien plus donc réussira-t-on si l'on cherche à plaire au Seigneur Jésus! C'est Lui qui donne les moyens de le faire, car Il sait que de nous-mêmes nous ne le pouvons pas, et pourtant Il prend plaisir à une action, même la plus simple, faite en vue de Lui-même. Vous vous rappelez que,


dans l'Évangile, il nous est dit qu'un verre d'eau donné à un disciple de Jésus-Christ, parce qu'il est disciple, ne perdra pas sa récompense. Mais venons-en au fait : vous voilà presque impatientés de tant de lenteur. Ce cher enfant, que nous appellerons Charles, avait l'habitude de se promener souvent sur les bords de la rivière qui traversait son village. On lui permettait de sortir seul, quand il avait été sage pendant la journée, et quoiqu'il aimât beaucoup ses parents, il jouissait pourtant des promenades qu'il faisait, livré ainsi à lui-même. Ce jour-là, Charles avait rempli ses devoirs et il songeait à s'amuser un peu. Il part donc, content, joyeux comme on l'est à cet âge, (il avait huit ans), heureux de ce moment de liberté, et de liberté bien acquise. Ses camarades l'attendaient. Un jeu était préparé ; mais il manquait un figurant. Charles arrivait ainsi pour compléter le nombre des joueurs.

Charles était adroit. Un saut, quelque énorme qu'il fût ne lui coûtait guère ; un espace à franchir était pour lui une récréation. Aussi sa réputation était faite, mais elle lui avait attiré des envieux. Si quelques-uns de ses camarades l'appréciaient, l'aimaient, d'autres étaient jaloux et ne demandaient pas mieux que de le surprendre en faute, afin de lui faire sentir qu'eux aussi étaient adroits à quelque chose. Je vous laisse deviner quelle adresse ils entendaient, car je pense, mes petits amis, que vous avez eu l'occasion de voir comment les garçons, en général, se servent de leurs pieds et de leurs mains quand il s'agit de vengeance. Cette fois-ci, Charles, pourtant, fut agile, mais un de ses amis, Henri, eut la maladresse d'attraper un des joueurs d'une façon qui souleva une dispute. Henri n'était pas inno-

cent puisqu'il avait frappé son compagnon et pourtant il lui était dur de s'entendre dire : « tu l'as fait exprès. » Charles comprenait les raisons des deux parties, mais il était l'ami d'Henri. De plus, les parents de l'un et de l'autre étaient chrétiens, raison de plus pour unir les deux enfants. Enfin, la dispute continuant, Charles se souvint tout à coup de cette parole : « Aimez-vous les uns les autres. » Il sentit qu'il devait soutenir Henri et le voilà occupé à rétablir la paix, ou plutôt cherchant à le faire. Mais, hélas ! la dispute s'envenime malgré les efforts de notre ami et, des mots injurieux lancés par quelques-uns, on en vint aux coups. La bande était nombreuse, tous s'étaient joints contre les deux enfants et la cause première de la querelle était oubliée. On ne parlait plus du malheureux croc-en-jambe. Alors, direz-vous, de quoi les accusait-on ? De quoi, chers enfants ? — Ne vous ai-je pas dit qu'ils étaient enfants de chrétiens ? Eh bien ! c'était là maintenant pourquoi l'on se tournait contre eux. — Je vous entends dire : « Alors ce n'était pas un pays civilisé que celui qu'ils habitaient ; ce n'est pas ici que l'on ferait cela. » Ils habitaient un pays civilisé, vous répondrai-je, même très avancé sous le rapport de la liberté. Mais continuons et voyons comment ils sortirent de cette lutte.

Charles aurait fort bien pu laisser battre son ami, s'il l'eût voulu, il n'avait rien fait lui, il était libre de le laisser se tirer d'affaire seul. Nous avons vu qu'il ne le fit pas, mais non-seulement cela, il se mit près de lui de manière à le préserver des coups qui pouvaient lui arriver, exposant ainsi son propre corps pour garantir son ami. Nous avons lieu de penser qu'il reçut quelques soufflets bien appliqués, mais il ne s'en plaignit

pas, et il ne les rendit pas non plus. Aussitôt qu'il le put, il entraîna Henri loin de la mêlée et tous deux rentrèrent chez leurs parents.— Henri devint malade, car il était d'une constitution délicate; l'émotion avait été forte, et l'action de Charles n'avait pu complètement le garantir des fureurs de ces malheureux enfants. Il languit quelque temps et s'endormit dans le sein de son Sauveur, car lui aussi l'aimait. Quant à Charles, il n'abandonna point son ami, mais le visita autant que ses propres devoirs le lui permirent. Il aimait voir Henri entrer peu à peu dans le sentiment que toutes choses ensemble concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. Quoiqu'il aimât beaucoup Henri, et qu'ainsi il souffrit de le perdre, il était cependant heureux de savoir que ses souffrances seraient bientôt échangées contre une félicité sans fin et sans nuage. Il n'oublia jamais cette circonstance et il m'a lui-même raconté, car il est un de mes amis, le bonheur qu'il avait éprouvé à prendre ainsi la défense de celui qui lui était si cher, et de penser qu'ils étaient tous deux injuriés à cause du nom de chrétiens que portaient leurs parents. « Je ne m'attendais guère, me disait-il, quand je demandais au Seigneur de faire quelque chose pour lui, à y être appelé de cette manière, et peut-être que si je l'avais su j'aurais eu peur; mais combien je peux être reconnaissant envers Dieu de m'avoir enseigné, par le moyen de mes parents, à ne pas rendre le mal pour le mal, à tout supporter plutôt que de rendre œil pour œil, dent pour dent; et enfin à éviter les mauvaises compagnies et à ne plus me joindre aux gens remuants. »





« J'aime Jésus, aussi je ne pourrais pas pécher contre la probité. »

On n'a guère vu de spectacle plus remarquable que celui que présentait, il y a deux ou trois ans, les centaines de mille ouvriers du comté de Lancaster, en Angleterre, privés pendant plusieurs mois de leurs moyens de subsistance, par la suspension du travail dans les manufactures de coton. C'était beau de voir ces populations supporter leurs souffrances sans murmurer, mais il était réjouissant aussi de voir avec quelle étonnante libéralité on cherchait, de toutes les parties de la Grande-Bretagne et même de l'étranger, à soulager ces souffrances. Le riche se montrait large de cœur et la main grande ouverte, pour secourir cette immense détresse ; et le pauvre donnait joyeusement de son strict

nécessaire pour alléger les fardeaux qui étaient encore plus pesants que le sien. Beaucoup de nobles actes de renoncement et de sacrifice vinrent au jour à l'occasion des collectes que l'on fit pour la caisse de secours, et ces actes n'eurent pas d'autre récompense que celle provenant du sentiment « qu'il est plus heureux de donner que de recevoir. »

Mais notre intention, en écrivant ces lignes, n'est pas de nous arrêter sur ces bonnes actions ; nous voulons simplement raconter avec fidélité un incident digne d'être rappelé, comme un exemple de l'esprit avec lequel la plupart, nous aimons à le croire, des victimes du chômage ont traversé cette pénible crise.

Une femme âgée et d'une humble condition demeurait dans le district manufacturier dont nous avons parlé, bien qu'elle ne travaillât pas elle-même dans une fabrique. Par suite du mauvais état général des affaires, elle s'aperçut que ses petites ressources diminuaient de jour en jour, au point qu'elle n'eut bientôt plus de quoi suffire à ses besoins. Dans sa détresse, elle se mit à faire un paquet du peu qui lui restait, dans l'intention d'aller à Preston où elle avait une fille mariée, chez qui elle pourrait vivre. Avant de partir elle alla prendre congé du ministre de la congrégation dont elle faisait partie. En apprenant sa résolution, celui-ci chercha à l'en dissuader, la pressant de rester, si possible, où elle était, dans l'espoir de temps meilleurs, et lui représentant que sa fille était peut-être dans une position plus difficile que la sienne. « Ça ne se peut pas, » dit la vieille femme, « car je suis très pauvre, et je n'ai rien pour vivre ; je veux aller chez ma fille, car au moins j'y serai, après tout, à l'abri. » Le ministre,

voyant combien était triste pour elle la perspective de continuer à demeurer dans sa misérable habitation, lui donna avec bonté de quoi payer son billet de chemin de fer jusqu'à Preston, à quoi il ajouta une pièce d'un shilling (fr. 1,25); elle le quitta avec beaucoup de remerciements, et bientôt après elle partit pour sa nouvelle destination. En descendant à la station de Preston, une foule d'individus l'entourèrent, lui demandant à porter ses effets, ce qu'elle refusa puisque tout l'argent qu'elle avait dans sa bourse se montait à un franc et sept sous.

Pourtant un pauvre jeune homme, misérablement vêtu, insista et la supplia de lui laisser porter son paquet. « Et — ajouta-t-il — je le porterai en quelque endroit que vous alliez pour deux sous; s'il vous plaît donnez-le-moi, car c'est le seul moyen de me procurer un morceau de pain, et nous mourons de faim à la maison. » Si petite que fût la somme que possédait la vieille femme, pour recommencer la lutte dans ce monde, elle avait néanmoins un cœur compatissant, et cet appel fut suffisant pour l'émouvoir. Le jeune homme chargea le paquet sur son épaule, puis il la suivit à travers les rues éclairées au gaz, jusqu'à ce que, arrivés dans un des pauvres et sombres quartiers de la ville, elle s'arrêtât à la porte d'une des maisons où elle heurta. Au bout d'un moment, ne recevant point de réponse, elle vit qu'on avait fermé à clé. Pensant que sa fille était sortie pour quelque commission, elle dit au jeune homme de mettre le paquet à terre et, l'ayant payé pour sa peine, elle s'assit devant la porte en attendant le retour de sa fille. Celle-ci ne tarda pas à rentrer, mais en voyant que sa mère venait s'établir chez elle,

elle se répandit en lamentations, et s'écria : « Oh ! pourquoi viens-tu ? nous mourons de faim — j'ai couru tout le jour pour chercher de quoi donner à manger aux enfants, et je n'ai rien trouvé ! Qu'allons-nous devenir ? » Sa mère la calma un peu, et la pria d'ouvrir. « Ne t'inquiète pas, lui dit-elle, j'ai un shilling dans ma poche, que tu prendras pour acheter quelque chose — et avec cela nous pourrons toujours aller jusqu'à après-demain. » Et étant entrée, elle ouvrit sa bourse pour y prendre la pièce, mais elle s'aperçut avec consternation qu'elle l'avait donnée au garçon, croyant, dans l'obscurité du soir, que c'était un sou. C'en était trop, et les deux femmes se mirent à sangloter et à se lamenter sur la perspective qu'elles avaient au-devant d'elles. Toutefois la mère était une personne chrétienne et, le premier moment de détresse passé, sa foi se montra triomphante de tout. « Assez ! dit-elle, n'en parlons plus ! *il nous reste encore deux sous* — et soyons-en reconnaissantes envers Dieu, qui nous donne aussi un toit sur nos têtes. Prends ces deux sous, tu achèteras du pain pour ce soir, que tu mangeras avec tes enfants — et j'irai me coucher, car je n'ai besoin de rien — et ayons confiance que Dieu pourvoira au jour de demain, s'il y en a un. » La fille fit ainsi, et la nuit, avec ses soucis et ses inquiétudes, s'écoula.

Le lendemain, de grand matin, on frappa un coup à la porte. La fille alla ouvrir, et trouva un jeune homme qui s'introduisit lui-même en disant : « N'est-ce pas ici que j'ai apporté les effets d'une dame âgée, hier au soir ? » — « Oui, c'est bien ici ! » — « Où est-elle ? » — « En haut. » — « Eh ! bien, dites-lui de descendre, j'ai à lui parler. » — La mère ne tarda pas à paraître,

et le garçon l'aborda en lui disant : « Madame, vous souvenez-vous de m'avoir donné hier au soir un shilling au lieu d'un sou — parce que, dans ce cas, je vous le rapporte, le voici. » — « Oui ! mon garçon, je m'en souviens, et je vous suis extrêmement obligée de me l'avoir rapporté. Mais je voudrais savoir ce qui vous fait agir de la sorte, car je me rappelle que vous m'avez dit que vous étiez tous affamés à la maison. » — « Oui, nous sommes dans la plus grande misère, » répondit-il, et, son visage s'épanouissant, il ajouta : « mais je vais à l'école du dimanche ; j'aime Jésus — *aussi je ne pourrais pas pécher contre la probité.* »

Ceci n'a pas besoin de commentaire, et nous montre simplement ce que la grâce peut faire quand, avec la foi, elle est mêlée aux plus cruelles épreuves, car c'était *cette* grâce qui faisait surmonter à la vieille femme chrétienne les angoisses de la pauvreté et l'amertume des privations, quand tout secours humain semblait manquer ; et c'était *elle* aussi qui rendit le jeune garçon plus que vainqueur, en aimant mieux endurer les tortures de la faim, plutôt que de souiller sa conscience par un péché secret.

« C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. » (1 Jean V, 4.)



Le jeune comte bienfaisant.

(Suite de la page 212).

Alfred, s'aidant de la perche, avançait tant qu'il pouvait. Et le petit pigeon perdait toujours plus ses

forces, et les cercles qu'il décrivait sur l'eau devenaient toujours plus petits; mais la vaillance et le courage du jeune garçon augmentaient avec ses efforts. Enfin il atteignit le but tant désiré.

Alors il se pencha doucement et prudemment au bord de sa frêle embarcation, il avança la main, saisit le pigeon, et le sortit de l'eau. Le pauvre oiseau tremblait comme une feuille, son petit bec était ouvert, ses yeux étaient fermés, et il semblait à demi-mort. En voyant l'état de cette petite créature, Alfred devint tout triste, et après avoir réfléchi sur ce qu'il fallait faire, il jeta l'ancre, c'est-à-dire qu'il fixa solidement au fond de l'eau la perche qui lui avait servi de rame, et il y attacha le cuvier. L'amour est aussi inventif qu'il est fort, et souvent il peut exécuter des choses auxquelles, sans lui, on n'eût pas même pensé.

Quand il eut affermi son bateau, Alfred prit le pigeon dans sa main, et fit sortir l'eau du plumage, jusqu'à ce qu'il fût presque sec. Alors il ouvrit sa chemise et mit l'oiseau sur son cœur qui battait. La petite bête était là couchée comme dans un bon lit chaud, n'ayant que son petit bec jaune qui sortait, pour pouvoir respirer.

Lorsque Alfred vit que tout allait aussi bien que possible, il leva l'ancre, qui devait de nouveau lui servir de rame, et il se dirigea vers le bord. Sa mère, témoin secret de tout cela, ne pouvait détacher les yeux de dessus son cher enfant. Oh! qu'elle était heureuse dans son cœur, et combien elle remerciait Dieu de lui avoir donné un tel fils!

Enfin notre jeune batelier atteignit sain et sauf le rivage. Il remit soigneusement à sa place le cuvier qui,

avec le secours et la protection de Dieu, avait vraiment rempli l'office d'un bon et solide bateau, et avait bien réellement été un bateau de sauvetage ; la rame, ou plutôt la perche, fut mise à côté du cuvier et, cela fait, notre jeune héros alla s'asseoir sur un banc dans le voisinage. Alors il tira de son sein, aussi doucement que possible, le petit pigeon, et voilà ! il paraissait déjà beaucoup mieux. Il avait ouvert ses petits yeux et fermé son petit bec, qu'il rouvrait de temps en temps pour respirer. Alfred était tout joyeux. Il coucha doucement sur le banc la frêle créature, qui bientôt essaya de se mouvoir, se retourna de son côté et se mit à le regarder. — Ah ! s'écria le garçon, je sais ce que tu veux, et il n'est pas étonnant que tes petites jambes soient si chancelantes. — Alors il chercha dans ses poches, mais elles étaient vides. Après un instant de réflexion, il lui revint à la mémoire qu'en quittant sa mère il avait pris avec lui une tartine de beurre, qu'il avait, dans sa précipitation, laissée sur un mur, lorsqu'il avait vu la détresse de l'animal. Il courut la chercher, et il en mit un morceau dans sa bouche, afin de le rendre bien tendre ; puis il fit entrer le bec du petit pigeon dans sa bouche, car, avait-il observé, c'était ainsi que les oiseaux nourrissent leurs petits ; il jugeait donc que le mieux était de faire à la petite bête comme aurait fait une mère. Probablement, le pigeonneau mangea aussi avidement que si c'eût été sa propre mère qui lui eût donné sa nourriture, car il n'avait rien mangé depuis longtemps et, tout en mangeant, ses petits yeux commencèrent à briller plus vivement. Ceux d'Alfred brillaient aussi en le regardant manger et, lui aussi, il commença à sentir la faim, car

il avait bravement travaillé depuis déjeuner. Il mangea donc de bon cœur sa part de ce frugal repas qui le divertissait beaucoup, car il n'avait encore jamais eu un pareil convive.

Sa mère voyait, sans être vue, tout ce qui se passait, et elle souriait. Quand ils eurent assez mangé l'un et l'autre, Alfred enveloppa le pigeon dans son mouchoir, de manière que sa petite tête seule en sortait ; et c'est ainsi qu'il le porta au château. La comtesse était redescendue du belvédère, et maintenant elle était assise dans la serre en attendant le retour de son fils qu'elle aimait, si possible, davantage encore, depuis qu'elle avait été témoin de la généreuse action qu'il avait accomplie. Elle n'avait certainement jamais douté de ses bonnes qualités ; néanmoins elle était heureuse d'en avoir vu les effets de ses propres yeux, et son cœur maternel était rempli d'actions de grâces et de reconnaissance, et se réjouissait dans l'espérance que ces qualités ne seraient que se développer chaque jour.

Tout ceci nous rappelle, d'une manière frappante, la parabole du semeur. Prenez, par exemple, un grain de blé, et examinez-le. Vous pensez qu'il ne contient autre chose qu'un tant soit peu de farine, et qu'il faudra beaucoup de ces grains pour faire un morceau de pain. En effet, ce grain semble être sans vie aucune, mais mettez-le dans la terre avec un peu d'engrais pardessus. Alors, Dieu faisant briller le soleil et tomber la pluie, ce grain que vous aviez cru mort, germera et se percera une issue et, avant qu'il soit longtemps, il apparaîtra hors de son tombeau, revêtu d'un bonnet rouge et d'un manteau vert ; et, peu à peu, si les circonstances lui sont favorables, il deviendra une grande

et majestueuse tige, couronnée d'un bel épi, contenant trente, ou quarante, ou cinquante, et même jusqu'à soixante grains. Ainsi ce seul grain fournirait maintenant déjà joliment de quoi faire une tranche de pain.

C'est là un beau problème, qui défie toutes les règles d'arithmétique; car, remarquez-le bien, vous pouvez maintenant dire de ce grain que vous tenez dans votre main : « Une fois un fait un, » et ce sera juste; mais, d'un autre côté, moyennant que les choses se passent comme nous venons de le dire, et que ce grain croisse en épi, vous pouvez alors dire avec une égale justesse : « Une fois un fait trente, ou quarante, ou cinquante, » et cætera, selon le nombre de grains dans l'épi; mais ici il n'est plus question de règles d'arithmétique.

Et dans le ciel on compte aussi tout autrement qu'ici-bas, et le Seigneur Jésus, quand il était sur la terre, comptait et calculait d'une manière bien différente de celle des autres hommes. Rappelez-vous les deux pites, qui valaient environ un sou. Quand la veuve les mit dans le trésor du temple, le Seigneur dit qu'elle y avait mis plus que tous les autres avant elle. Vous comprenez tous, sans doute, ce qu'Il voulait dire. Et maintenant revenons à notre récit.

Lorsque Alfred entra dans la cour, son petit chien Fidèle courut à sa rencontre, en aboyant et en gambadant, comme s'il savait ce qui était arrivé à son maître, et comme s'il était content qu'on eût montré de la commisération envers une créature semblable à lui. Naturellement, nous ne pouvons pas savoir jusqu'où va l'instinct et le sentiment chez les animaux, mais du moins nous pouvons être très sûrs que ce chien

était extrêmement attaché à son maître, et qu'il avait été tout triste pendant son absence.

Au bruit des aboiements du chien, la comtesse comprit que son bien-aimé fils n'était pas loin ; et bientôt après il entra dans la serre, en tenant le petit pigeon sur son bras. Tout joyeux il le lui montra, et commença à lui raconter tout ce qui était arrivé ; car, comme un fils affectionné et comprenant son devoir, il ne voulait rien cacher à sa mère. Et cette bonne mère, bien qu'elle eût été témoin de tout, l'encourageait à poursuivre son récit, et se gardait de l'interrompre. Et elle était aussi heureuse que lui, quand il ouvrit son mouchoir et qu'il vit que le petit pigeon pouvait à présent se tenir sur ses jambes et se remuer lui-même, en regardant tout autour avec étonnement et admiration.

— Mais, mon cher enfant, dit la mère, n'as-tu pas eu peur du danger en t'aventurant sur le lac dans une aussi frêle et dangereuse embarcation ? Tu sais que l'eau est profonde.

— C'est vrai, maman, répondit Alfred, mais si j'eusse hésité et retardé le secours, la pauvre petite bête aurait été engloutie, et tu sais que je n'aurais pas pu en supporter l'idée. Et puis je n'ai pas éprouvé la moindre crainte.

Alors, de sa voix douce, la mère lui dit : « Alfred, j'ai vu de loin ton périlleux voyage ; et quand j'ai compris quel en était le but, au lieu de me préoccuper de ta sûreté, je me suis réjouie de ton courage et de ton humanité. Dieu te bénisse, mon cher Alfred ! Et plus tard, puisses-tu ne pas faire moins pour des *hommes* ! »

Oh ! combien Alfred devait être heureux ! Quel sen-

timent de satisfaction devait remplir son cœur à l'ouïe des bonnes paroles de sa mère ! Et nous n'aurons pas lieu de nous étonner, si nous apprenons que, désormais, ces paroles demeurèrent gravées dans le cœur d'Alfred, qui se les rappelait toujours avec respect.

Et, maintenant, revenons au grain de blé. N'est-il pas comme de l'or ? Supposons qu'il soit d'or, vous le préféreriez sans doute. Mais pourtant réfléchissez, car si tout le blé que l'on sème se changeait en or, qu'advierait-il de nous ? Non, il vaut infiniment mieux que le grain semé produise une tige, portant beaucoup de grains qui, semés à leur tour, produiront beaucoup de gerbes ; de telle sorte que, avec le temps, ce seul grain en rapportera quarante fois autant, et remplira des champs entiers de ses beaux épis d'or. A présent vous comprendrez mieux pourquoi le Seigneur compare sa parole — non-seulement à de l'or et à de l'argent, — mais aussi aux grains de froment.

Nous nous arrêterons ici pour le moment, et la prochaine fois, s'il plaît au Seigneur, nous retrouverons Alfred, ayant beaucoup grandi en stature, et en sagesse selon Dieu.

(A suivre.)



Jéhovah fait justice, il fait miséricorde ;
 Ses biens sont infinis ; sans cesse il les accorde
 Aux faibles, aux chétifs, dont il est le soutien.
 Retourne en ton repos, mon âme ! sois sans crainte ;
 Qu'aux accents de ta plainte
 Succède un chant d'amour, car Dieu t'a fait du bien.





Le piège.

Aux environs de Christiansfeld, dans le Schleswig-Holstein, la plupart des champs et des prairies, dans lesquelles paissent de grands troupeaux de moutons, sont entourés de haies. Un paysan, dont le champ servait continuellement de passage à ses voisins, résolut d'y mettre ordre, et dût-il même, s'il le fallait, employer la force. S'étant armé, un soir, d'un fort bâton, il se cacha derrière une haie, d'où il pouvait voir tout son champ, bien résolu à faire un exemple sur le premier délinquant qu'il attraperait.

Non loin de notre paysan, demeurait à cette époque (il y a de cela environ quarante ans) un vénérable prédicateur et disciple du Seigneur Jésus-Christ, nommé Frühauf. Il était cité pour sa piété, pour sa fidélité au service de son Maître, et son zèle pour la conversion des pécheurs. A peine le fermier était-il caché derrière la haie, qu'il entendit ouvrir la barrière et vit le pasteur Frühauf cheminer dans sa belle prairie. Le calme

champêtre de la scène semblait faire une agréable impression sur lui, et tout en marchant il éleva les yeux, joignit les mains, et d'une voix haute il prononça distinctement ces paroles : « O Père d'amour qui es dans les cieux, bénis le propriétaire de ce magnifique domaine. Agis envers lui selon les desseins de ta miséricorde en ton Fils Jésus-Christ notre Sauveur ; afin qu'il croie que ton Fils, en mourant sur la croix, a obtenu, pour lui aussi, le pardon de ses péchés ! Oui, ô mon Sauveur, fais-le entrer, par le pouvoir de ta mort expiatoire, dans le royaume de la paix et de la félicité, afin qu'il puisse te louer avec tous les rachetés ! »

Le fermier, toujours en embuscade, le bâton à la main, ne perdit pas un mot de la prière du digne pasteur. Il ne savait plus où il en était, l'arme lui tomba des mains, et presque involontairement il se mit à genoux et demeura longtemps dans cette attitude. Quand il se releva, les larmes coulaient le long de ses joues. Il chercha des yeux le passant, se proposant de courir après lui ; mais il n'était plus visible, et les champs étaient silencieux et solitaires comme la tombe. — Perdu dans un abîme de reconnaissance il regagna son chez-lui.

Sa femme, qui connaissait dans quelle intention il était sorti, lui dit en le voyant reparaître : « Eh bien ! as-tu attrapé quelqu'un ? »

— Ah ! ma chère femme, imagine-toi, il en est bien venu un, mais c'est lui qui m'a pris !

— Mais comment donc ? demanda sa femme. Tu sais pourtant te défendre !

— Oui, oui, mais il était plus fort que moi, car il était armé tout différemment. Pense donc ! venir si tard

et traverser la prairie en offrant à Dieu pour moi la prière la plus fervente que j'aie jamais entendue. Cette prière m'a tellement saisi qu'elle m'a jeté à genoux devant Dieu, et m'a convaincu que je suis un grand pécheur ! Me comprends-tu ? Demain, j'irai chez le pasteur de Christiansfeld pour lui demander le nom de ce vénérable vieillard et tu viendras avec moi.

Quand le fermier se rendit le matin suivant chez le pasteur de Christiansfeld, il ne fut pas moins étonné que le fut Frūhauf en voyant devant lui l'homme pour lequel il avait prié la veille au soir.

— C'est l'homme de Dieu lui-même, murmura le fermier à sa femme, c'est lui qui a prié pour moi ! Le ministre les invita tous les deux à s'asseoir, et François lui apprit quelle impression bénie avait faite sur lui, par la grâce du Seigneur, la prière qu'il avait entendue.

Dès lors le fermier fut moralement réveillé, et cette circonstance eut aussi un salutaire effet sur sa femme et par la lecture de la Parole, ils furent, tous les deux, amenés à Celui en qui seul il y a salut et rédemption de la perdition éternelle ; et par la foi en son précieux sang, ils entreront dans la vie éternelle.

Jeune lecteur chrétien, priez pour vos amis et connaissances qui ne sont pas convertis ; priez avec foi, souvent et avec ferveur, — sans oublier de rendre grâces à Celui que vous invoquez ; — sinon vos prières demeureront inutiles (Jean XIV, 14, 15 ; 1 Jean III, 22).



Les fils des prophètes.

Dans la portion de chapitre que nous avons examinée le mois dernier, nous avons vu la fidélité de Jéhovah à défendre la cause de son peuple d'Israël, et à les placer, pour un moment, en la personne du prophète, son représentant et le leur, dans une position divinement assignée.

Un prodige miraculeux avait été accompli, une imposante leçon avait été donnée au roi et au peuple, laquelle aurait dû pénétrer leurs cœurs. L'Éternel, en se levant pour les secourir à l'heure du besoin — malgré leur indigne éloignement de Lui et leurs graves offenses contre leur Dieu — avait fait appel à leurs affections, et cet appel aurait dû être efficace. Dans l'action de la foi d'Élisée, ils auraient aussi dû voir, non-seulement ce qu'ils avaient perdu, mais encore que, par la grâce de Dieu, il était toujours en leur pouvoir de regagner par la repentance envers Celui qu'ils avaient abandonné. Cependant tout semble avoir été inutile, du moins, pour ce qui concerne la nation. Le Seigneur leur avait montré sa fidélité, mais eux, comme peuple, ne prenaient aucun plaisir en l'Éternel. Néanmoins. Il ne les abandonnera pas, sa grâce est encore à l'œuvre ; et nous voyons une petite troupe d'hommes — séparés de tout le mal qui les environne — vivant avec le prophète Élisée. Si la nation ne veut pas être tirée hors de la ruine dans laquelle elle est plongée, Lui, il veut, pour ainsi dire, mettre sa bonne main sur quelques-uns, les *arracher* dehors, répandre sur eux, d'une manière spéciale, sa bénédiction, pour convain-

cre, si possible, tout le reste du peuple de sa grande bonté, et censurer (avec quelle douceur pourtant) leur dureté de cœur et leur incrédulité. Il est vraiment miséricordieux. Et pour rendre cette vérité plus évidente encore, nous voyons, dans le chapitre qui nous occupe (2 Rois VI), que la petite troupe, sortie des ruines morales, s'était tellement accrue, depuis le moment, où le chapitre IV nous en a parlé, que le lieu où ils demeureraient avec Elisée était devenu trop étroit pour eux. Nul doute qu'Israël, dans les jours qui vont arriver, quand il jettera un regard en arrière sur le sombre cours de son histoire, ne doive faire cette confession : « Certainement la bonté et la gratuité *m'ont* accompagné tous les jours de ma vie. » Et ce n'est pas seulement dans le fait que plusieurs étaient rassemblés en dehors de la terrible ruine où la nation était plongée, que nous voyons la bonté du Dieu d'Israël ; chacun de ces hommes était un serviteur de l'Éternel, et, comme tel, par la grâce de Dieu, un instrument de bien et un canal de bénédiction, tout autour d'eux. Si les actes de foi d'Elisée et les manifestations de la puissance et de la miséricorde de Dieu, réunis dans un seul chapitre de cette histoire, n'ont pas réussi à toucher le cœur de ce peuple et à l'amener à sentir sa vraie et triste condition ; eh ! bien, dans le chapitre suivant, au lieu de les abandonner aux conséquences de leurs propres voies, le Seigneur a augmenté le nombre des témoins de sa bonté, et, par conséquent, ajouté de nouveaux moyens de bénédiction parmi son peuple ! Qu'il est doux de considérer les voies miséricordieuses du Dieu d'Israël ! Quels résultats bienfaisants aurait dû avoir le témoignage ainsi suscité au centre même du

royaume de Samarie, tout en s'en tenant vraiment séparé ! Et remarquez l'importance qu'il y a d'être séparé en effet et en vérité — et non de profession ou de nom seulement. Guéhazi avait été du nombre de ces heureux témoins, mais, à la fin du chapitre V^o, nous voyons qu'il « sortit de devant Elisée, blanc de lèpre comme la neige ; » et il est de nouveau question de lui, il est le compagnon d'un méchant roi (vrai chef et représentant du mal, hors duquel Guéhazi semblait avoir été jadis appelé), occupé à raconter des miracles qui, il le paraît, n'avaient jamais touché son cœur, ne l'avaient jamais détourné de ses idoles ! Guéhazi était pourtant un Israélite ! Quel spectacle affligeant ! Puisse ce triste exemple nous apprendre qu'il est possible d'être de nom séparé du mal, d'en être à part de nom et en apparence, d'abonder en paroles concernant les choses de Dieu, et cependant en secret et en pratique de faire partie de ce que l'on avait professé avoir laissé derrière soi, tout aussi réellement et aussi complètement que ceux qui n'ont cessé d'y être. Guéhazi semblerait avoir suivi Elisée, mais non le Seigneur. On peut le supposer à sa manière de parler des miracles dont il avait été témoin. En le faisant, il ne dit pas un mot du Seigneur. « C'est ici la femme, et c'est ici son fils, à qui *Elisée a rendu la vie* » (VIII, 5). L'œil de Guéhazi avait été et était encore fixé sur le *serviteur*, et non sur le Maître. Il est possible, même pour le croyant, d'errer de cette manière à beaucoup d'égards, mais, heureusement pour lui, non pas dans ce qui tient à son éternelle sécurité. Mais qu'il est terrible pour un pécheur de se faire quelque illusion de ce genre !

Je me souviens d'avoir une fois parlé à un homme

qui était ou qui semblait être sur son lit de mort. Il faisait profession de croire au Seigneur Jésus-Christ, toutefois, nonobstant ses habitudes morales, il était évident pour moi qu'il ne le connaissait pas. Le résultat des réponses qu'il faisait à mes questions, c'est qu'il avait fréquenté régulièrement une chapelle, entendu des sermons qu'il estimait être fidèles, tenant pour vrai tout ce que le prédicateur disait; *mais il n'allait jamais au delà de l'homme* qu'il avait entendu, il ne dit pas un mot qui montrât que cette parole, il la recevait comme étant «NON une parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme LA PAROLE DE DIEU, laquelle aussi opère en ceux qui croient. » Il avait cru l'homme, mais n'avait jamais encore cru le Seigneur! Aussi je me souviens de son étonnement et de son anxiété, quand je lui signalai cette distinction et le danger dans lequel il était. Il confessa alors que, pendant nombre d'années, il s'était trompé et séduit lui-même. — Je pensais, disait-il, que j'étais un chrétien, mais je vois à présent que je n'ai jamais entendu la VOIX DU FILS DE DIEU. Je vois qu'il est possible d'entendre des sermons, et même de les recevoir d'une certaine manière, sans cependant *entendre Christ*, ni LE recevoir. — La grâce ne le laissa pas périr dans cette illusion, il fut sauvé; mais son histoire religieuse est un avertissement pour tous ceux qui, comme lui, se reposent sur le ministre et ses sermons, et non sur CHRIST ET SA PAROLE. « Celui qui entend MA PAROLE, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle. »

Revenons aux fils des prophètes. Le fait, que le lieu où ils demeuraient était devenu trop étroit pour eux,

fait voir la bonté de Dieu en augmentant ainsi leur nombre, dans un temps où Israël s'était si fort éloigné de Lui, et particulièrement cette portion du peuple, au milieu de laquelle ces hommes avaient leur habitation à part. D'un autre côté, l'extrême simplicité de leur manière de vivre, montre combien leur séparation était réelle et pratique. Quel contraste frappant avec la religiosité fashionable du peuple, du roi et de la cour, sur lesquels Jésabel, la fille de la luxurieuse Tyr, dominait de fait ! Combien il importe que notre vie, dans tous ses détails, soit en harmonie avec notre profession !

« Allons-nous-en maintenant au Jourdain, et nous prendrons de là, chacun de nous, une pièce de bois, et nous ferons là un lieu pour y demeurer. Et Elisée répondit : Allez. » La scène qui suit ne peut manquer d'intéresser les jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle. Elle rappelle les aventures, qu'ils ont peut-être lues, ou entendu raconter, de ces émigrants qui vont dans les forêts reculées de l'Amérique et du Canada, ou dans les contrées sauvages de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, et là, dans la solitude des forêts, bien loin du tumulte des villes, se mettent à construire leurs maisons avec des arbres qu'ils abattent eux-mêmes, et que leur laborieuse industrie transforme en poutres et en planches. Et ce départ des fils des prophètes n'était-il pas une véritable émigration ? Sans quitter leur pays natal, c'était, cependant pour eux, sortir du milieu des gens et des choses qui déshonoraient si fort le Seigneur, Dieu d'Israël, et, bien qu'ils eussent été pendant longtemps séparés du mal en pratique, leur démarche actuelle en était une manifesta-

tion ouverte et des plus positives, une illustration de fait, pour ainsi dire, de leur position réelle vis-à-vis du roi et du peuple de Samarie, de leurs mœurs et de leurs idoles. C'est dans les verdoyants déserts du Jourdain que ces hommes de Dieu vont se retirer ; et là, faire résonner les bois solitaires du bruit de leurs haches, chacun s'employant avec ardeur à abattre des arbres pour la construction de leur nouvelle demeure. Elisée lui-même y travaille aussi, et celui qui, naguère encore, occupait la place, moralement honorable, de seul représentant de Dieu et de son peuple, manie maintenant la hache comme ses frères, et pour eux. C'est son amour pour eux qui l'avait amené là, car l'un d'eux lui avait dit : « Je te prie qu'il te plaise de venir avec tes serviteurs. Et il répondit : J'y irai. » Il aurait pu s'épargner les difficultés et les fatigues inséparables d'un pareil changement, en restant simplement là où il se trouvait, mais l'amour fraternel le fait aller au désert avec les fils des prophètes, pour y partager avec eux les travaux de construction d'une nouvelle demeure ; car, quoiqu'ils ne suivissent pas Elisée, ils l'aimaient et l'honoraient, et ils n'auraient pas voulu aller sans lui à la recherche d'une nouvelle habitation. Tout cela était précisément comme il devait être ; ainsi nos jeunes lecteurs peuvent, dans ce court récit, voir tout à la fois la séparation en pratique du mal, et l'amour fraternel réalisé dans l'union.

L'ouvrage avançait gaîment, mais voici qu'un accident survient. L'un des travailleurs, en abattant une pièce de bois, laisse tomber le fer de sa hache dans le fleuve. Or, observez la droiture de cet homme. Soit qu'il fût pauvre, soit qu'il n'eût pas besoin, à l'ordi-

naire, d'un instrument de cette espèce, il ne possédait pas de hache à lui en propre. Elle était empruntée ; et c'est à cause de cela qu'il est si affligé de sa perte. « Hélas ! mon seigneur, » s'écrie-t-il, « encore est-il emprunté. » Si elle lui eût appartenu, nous n'en aurions probablement pas entendu parler. La valeur du fer de la cognée, ou le besoin qu'il en avait, n'est pas proprement ce qui trouble ce vrai fils des prophètes. Il avait un sentiment très délicat de *probité*, — cette cognée appartenait à quelqu'un d'autre ; — et son propriétaire, qui la lui avait confiée, sans doute, par pure bienveillance, était en droit d'attendre qu'elle lui fût rendue en bon état. L'exclamation est toute spontanée. Chez plusieurs, la première pensée eût été la perte de temps occasionnée par l'accident, et leur première exclamation eût probablement été quelque chose comme : « Hélas ! il faut maintenant que je m'arrête, et que je perde mon temps ; » ou bien : « Hélas ! il faut maintenant que je me procure une autre hache, et que je paie la valeur de celle que j'ai perdue. » Que de fois l'intime pensée de nos cœurs est, sans qu'on s'en doute, exprimée par nos lèvres.

Mais un *principe* dirigeait cet homme fidèle, et, à cause de ce principe, la foi d'Elisée pouvait compter sur son divin Maître, sans un instant de doute ou de délai. Il sympathise à la légitime angoisse de celui qui venait de perdre son outil, et lui demande où il l'a laissé tomber. « Et il lui montra l'endroit. Alors Elisée coupa un morceau de bois, et le jeta là, et il fit nager le fer par-dessus. Et il dit : Lève-le. Et cet homme étendit sa main, et le prit. » Un fer de hache est comparativement un objet de petite valeur, mais un prin-

cipe est une grande chose, et il est de toute importance d'être gouverné par un principe. Un manque de principe pour ce que l'on considère comme des *bagatelles* est triste à voir, et cela se voit malheureusement trop souvent, même chez les chrétiens. En s'occupant de ce qu'on appelle une *bagatelle*, au lieu de prendre garde au *principe* qui s'y rattache, on est parfois conduit à dire : « N'est-elle pas petite ? » comme Lot, en parlant de Tsohar. Mais l'iniquité de cette ville était grande. Ainsi aussi chez le chrétien, l'iniquité peut être grande, bien que l'objet, en rapport avec lequel un principe est volontairement ignoré, ne soit qu'une *petite* chose. J'espère que mes jeunes lecteurs, chaque fois qu'ils seraient tentés d'agir *infidèlement*, même dans de petites choses, se rappelleront toujours le fidèle fils des prophètes, qui avait laissé tomber le fer de la cognée dans le Jourdain, et qui montra tout le trouble dont il est saisi, en s'écriant : « Hélas ! mon seigneur, encore est-il *emprunté*. »

En terminant, je veux encore dire un mot sur le miracle lui-même. Le fer, de sa nature, ne peut pas surnager ; encore moins peut-il monter du fond de l'eau, pour se mettre sur une pièce de bois flottant à la surface. Un aimant puissant, bien moins un bâton, n'aurait pu retirer du fond du Jourdain le fer de la cognée. C'est la grâce de Dieu qui le fit, en répondant à la foi de son cher serviteur — foi mise en exercice par l'amour et la sympathie pour un frère Israélite dans la peine, et cela d'autant plus volontiers que cette peine provenait d'un esprit droit. Mais le miracle peut être considéré comme une allégorie. Comme le fer, tombé au fond du fleuve, était irréparablement perdu

pour tous, excepté pour la foi, ainsi le pécheur est, par nature et en pratique, plongé dans un abîme de perdition, et, à moins qu'il n'en soit tiré vers la croix de Christ, il est irrévocablement perdu pour toujours. Et, s'il en est tiré, ce n'est pas que la croix ait, naturellement, quelque attraction pour lui, mais c'est parce que la grâce de Dieu l'a amené à la croix; et ainsi toute la gloire revient à Dieu, et le pécheur n'a pas plus de part à sa délivrance de l'état de ruine où il se trouvait, que le fer de hache n'en avait à être élevé du lit rocailleux du Jourdain, à la rencontre de la pièce de bois qu'Elisée avait jetée à la surface.

Encore une pensée relative à cette intéressante scène. C'est la foi d'Elisée qui jeta le bâton à l'eau, poussée à le faire par l'amour et la sympathie pour la douleur d'un frère. Que serait-ce, si ceux qui connaissent le Seigneur étaient aussi prompts et actifs dans l'exercice de la foi, en faveur de ceux que le Seigneur leur ordonne d'aimer, alors qu'ils sont « en quelque affliction que ce soit » (2 Cor. I, 4). Combien de bénédictions mutuelles découleraient de cette vraie sympathie, si agréable aux yeux de Celui qui en est la source, et si bénie dans son exercice pour ceux qui en ont été rendus capables ! Si le lecteur chrétien connaît, autour de lui, quelque frère qui soit affligé au sujet d'un parent ou d'un ami encore plongé dans les profondes eaux, « mort dans ses fautes et dans ses péchés, » que sa foi et son amour jettent la croix devant lui; présentez Christ, et Christ crucifié, avec l'énergie de la foi, à celui qui est ainsi plongé dans le mal; et qui sait si bientôt « le fer ne nagera pas sur l'eau, » de telle sorte que celui qui était angoissé puisse étendre sa main, et le saisir avec reconnaissance ?

QUESTIONS SUR LES « FILS DES PROPHÈTES. »

1. En quoi la bonté de l'Éternel envers Israël se montre-t-elle au commencement de ce chapitre ?
2. Quel était le caractère de la séparation de Guébazi ?
3. Qu'est-ce qui le montre ?
4. En quoi consistait, probablement, la source de l'erreur dans laquelle il était ?
5. Qui est-ce que le croyant doit suivre ?
6. Qui est celui que doit entendre le pécheur pour être sauvé ?
7. Quelle erreur font beaucoup de gens quant au fait d'écouter ?
8. Qui avez-vous écouté ?
9. Comment les fils des prophètes prouvent-ils la réalité de leur séparation d'avec le mal qui les environnait ?
10. Avec quoi leur manière de vivre était-elle en frappant contraste ?
11. Qu'est-ce que cela enseigne aux croyants ?
12. Mentionnez deux principes importants que l'on trouve dans ce récit, relativement aux fils des prophètes ?
13. Quel principe ressort de l'exclamation de celui qui avait perdu le fer de la cognée ?
14. Qu'est-ce qui met la foi d'Elisée en action dans cette circonstance ?
15. En quoi tous les croyants devraient-ils imiter Elisée ?
16. Où peuvent-ils trouver la grâce pour le faire ?

Fautes à corriger :

Page 203, ligne 3^{me}, au lieu de : les privilèges d'Elisée, lisez : les privilèges d'Israël.

Page 204 : question 5, au lieu de la *repentance* réelle, lisez : la *dépendance* réelle.



**A l'occasion du départ d'un ami qui ne connaît
pas encore le Seigneur.**

Au revoir ! au revoir ! ils peuvent seuls le dire
Ici-bas, où tout passe, où tout est vanité,
Ceux qui se sont soumis, Jésus, à ton empire,
Ceux qui se verront dans la sainte cité.

S'aimer, puis se quitter ! C'est le lot de la vie,
 Où tout est incertain, instable et passager.
 Heureux qui, par la foi, possède une patrie,
 Où rien ne pourra plus dépérir ou changer.

La demeure d'En-haut, c'est Jésus qui la donne ;
 L'âme qui croit en Lui toujours l'habitera :
 Départs, adieux, alors, n'attristeront personne,
 Car dans le ciel jamais l'on ne se quittera.

Que ce bonheur, ami, soit ton divin partage !
 Qu'il soit celui de tous ceux que nous chérissons !
 Nous pourrons dire, alors, du plus lointain rivage :
 Ici-bas ou là-haut ! nous nous retrouverons.

J-A***



Elisée est la sauvegarde d'Israël.

Le roi de Syrie, probablement Benhadad, le même dont Naaman était le principal officier et l'ami, ne se montra guère reconnaissant de l'immense bienfait que son général avait reçu par le moyen du prophète d'Israël ; car, dans son inimitié contre les fils d'Israël, il leur déclara de nouveau la guerre et envahit leur pays avec une puissante armée. Il se proposait d'attaquer Joram à l'improviste, ou de l'attirer dans une embuscade ; mais le prophète Elisée découvrit au roi d'Israël tous les desseins secrets des Syriens, de sorte qu'ils ne leur réussirent point. « Le roi de Syrie tenait conseil avec ses serviteurs, et disait : En un tel et tel lieu sera mon camp ; et l'homme de Dieu envoyait dire au roi

d'Israël : Garde-toi de passer en ce lieu-là ; car les Syriens y sont descendus. Et le roi d'Israël envoyait au lieu que lui disait l'homme de Dieu, et il y pourvoyait et était sur ses gardes ; ce qu'il fit plusieurs fois. » Pauvre Joram ! il faisait ainsi, comme à son insu, l'expérience de la vérité de ces paroles du pieux Josaphat, roi de Juda, son contemporain : « Juda et vous, habitants de Jérusalem, écoutez-moi : Croyez en l'Eternel, votre Dieu, et vous serez en sûreté ; croyez ses prophètes, et vous prospérerez » (2 Chron. XX, 20). Heureusement pour lui et pour son peuple, Joram ajouta foi aux avis que lui donnait le prophète de Jéhovah ; mais il ne s'agissait ici que d'une délivrance temporelle.

Le cœur du roi de Syrie fut fort troublé en voyant que tous ses plans étaient ainsi éventés. De même, lorsque, 900 ans plus tard, les mages arrivent d'Orient à Jérusalem, en disant : « Où est le roi des Juifs qui est né ? » un autre roi, Hérode, l'ayant entendu, en fut *troublé*, et tout Jérusalem avec lui (Matth. II, 2, 3). Naturellement, et comme tout autre l'eût fait à sa place, Benhadad s'imagine que cela ne peut provenir que de la trahison de quelqu'un de ses serviteurs ; il doit, pense-t-il, y avoir, jusque dans son conseil, un espion de Joram ; en sorte qu'il appelle ses officiers et leur dit : « Ne me découvrirez-vous pas qui est celui des nôtres qui envoie vers le roi d'Israël ? » Comment, en effet, aurait-il pu croire, lui adorateur de l'idole Rimmon, à l'intervention, dans cette affaire, d'un Dieu qu'il ne connaissait pas, du seul Dieu vivant et vrai, du Dieu d'Israël ? Cependant, de même que les serviteurs de Naaman avaient été plus sages et plus prudents que leur maître et lui avaient donné un ex-

cellent conseil (2 Rois V, 13), ainsi il se trouve aussi, parmi les serviteurs du roi de Syrie, un homme vraiment éclairé d'en haut, qui lui dit : « Il n'y a point de traître parmi nous, ô roi, mon seigneur, mais Elisée le prophète, qui est en Israël, déclare au roi d'Israël les paroles mêmes que tu dis dans la chambre où tu couches. » — C'était la vérité ; d'où ce Syrien la connaissait-il ? nous ne savons, mais, comme nous l'avons vu, c'était bien ainsi que le roi d'Israël était instruit des desseins de son ennemi.

Mais d'où pouvait venir à Elisée cette connaissance surprenante ? Vous le savez, chers enfants, et j'aime à croire que vous avez déjà répondu : de Dieu, qui connaît toutes choses ; du même Dieu, qui, manifesté en chair, répondait aux pensées de ses disciples ou de ses adversaires, disait à Nathanaël : « Quand tu étais sous le figuier, je te voyais » (Jean I, 48) ; du Dieu qui parle ainsi : « Quelqu'un se pourra-t-il cacher dans quelque retraite que je ne le voie point, dit l'Éternel » (Jérémie XXIII, 24) ; du Dieu, dont David disait : « Éternel, tu m'as sondé et tu m'as connu. Tu connais quand je m'assieds et quand je me lève ; tu aperçois de loin ma pensée. Tu m'environnes, soit que je marche, soit que je m'arrête ; et tu as une parfaite connaissance de toutes mes voies. Même avant que ma parole soit sur ma langue, voici, ô Éternel ! tu connais déjà le tout » (Ps. CXXXIX, 1-4). — Il est bon pour vous, jeunes lecteurs, de vous souvenir que ce Dieu, avec lequel vous avez affaire, voit tout ce que vous faites, entend toutes vos paroles et lit dans vos cœurs, pour en sonder toutes les pensées, infiniment mieux que vous ne lisez ces lignes maintenant. Il connaît

tout — et il faudra lui rendre compte de tout ; allez donc à Jésus qui a porté le jugement de toutes vos mauvaises œuvres, de toutes vos paroles méchantes et de toutes les pensées de vos cœurs que vous craindriez de voir dévoilées, même à la plus tendre des mères.

Or, ce Dieu qui connaît toutes choses, a dit dans sa Parole : « Car le Seigneur l'Éternel ne fera aucune chose, qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes ses serviteurs » (Amos III, 7). Maintenant vous comprenez, n'est-ce pas ? comment et par qui Elisée était instruit de tout ce que se proposait de faire Benhadad.

Elisée était informé d'en haut des plans du roi de Syrie qu'il faisait connaître au roi d'Israël. Or les chrétiens ont affaire à un ennemi bien autrement puissant et redoutable que Benhadad, c'est Satan, le chef des méchancetés spirituelles qui sont dans les airs, l'Homme fort qui est le dieu de ce présent siècle mauvais. Or, cet ennemi, notre Chef à nous, le Fils de Dieu, l'a vaincu ; plus fort que l'homme fort, il l'a, pour eux, lié et a pillé la maison. Ceux qui étaient les captifs du méchant sont devenus les captifs du Seigneur. En outre, après nous avoir délivrés des pièges du démon, le Seigneur nous fournit des armes (toute l'armure de Dieu) pour le combattre et le vaincre. Ainsi armés, nous pouvons résister aux embûches du diable (Eph. VI, 12-18). Et tout chrétien, vraiment spirituel, peut dire avec l'apôtre : « Nous ne serons pas circonvenus par Satan, car nous n'ignorons pas ses desseins, » alors même qu'il prend la forme d'un ange de lumière (2 Cor. II, 11 ; XI, 14). Enfin nous savons que « le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous nos pieds » (Rom. XVI, 20).

Eh bien ! le Seigneur Jésus dit à tous ses vrais dis-

ciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (Jean XV, 15). Vous le voyez, chers enfants, ceux que Jésus-Christ daigne appeler ses amis sont, comme tels, ses confidants. N'aimeriez-vous pas être du nombre de ses amis et recevoir la communication de ses pensées au sujet de choses infiniment plus importantes que celles qui étaient révélées à Elisée relativement au roi de Syrie. — Jésus dit encore : « Le Consolateur, l'Esprit saint, que le Père enverra en mon nom, Lui, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites. » Et encore : « Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité... et il vous annoncera les choses à venir » (Jean XIV, 26 ; XVI, 13). Or, c'est toujours par la Parole de Dieu que l'Esprit de Dieu nous enseigne toutes les choses qu'il nous importe de savoir, et qu'il nous annonce les choses à venir, en nous donnant l'intelligence des Ecritures prophétiques. Ainsi le chrétien fidèle, dirigé par le Saint-Esprit, comprend, en étudiant la parole prophétique, comme il y est exhorté (2 Pier. I, 19), quels sont les conseils de Dieu relativement à l'Eglise, à Israël et aux nations. Ainsi, quant aux graves complications politiques actuelles, en Italie, par exemple, un tel chrétien est instruit par la Parole infallible, non pas peut-être de ce qui doit en résulter immédiatement, mais bien de ce qui certainement n'en résultera pas encore. Il sait, à n'en pouvoir douter, que la chute du pouvoir papal est réservée à l'avenir et ne peut avoir lieu dès maintenant. Il le sait

mieux que tous les rois et les diplomates, ces soi-disant arbitres des destinées des peuples.

Si, un simple particulier recevait les confidences d'un souverain, relativement à ses projets et à ses desseins, il s'en trouverait fort honoré. Ne devons-nous donc pas être reconnaissants de l'honneur que nous fait le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, en daignant nous initier à tous ses conseils envers le monde, lors même que nous ne sommes pas directement intéressés à leur accomplissement ? Oui, sans doute, et c'est uniquement sous ce rapport que j'ai fait allusion aux événements politiques du jour. — Encore une fois, chers enfants, ne désireriez-vous pas devenir aussi les confidents du Seigneur ? Pour cela, comme nous l'avons vu, il faut que vous soyez ses amis ; or Il dit : « Vous serez mes amis, si vous faites tout ce que moi je vous commande » (Jean XV, 14). Et ce qu'Il vous *commande* avant tout, c'est que vous croyiez en Lui (voyez et lisez avec soin et avec prière : Jean VI, 28, 29 ; 1 Jean III, 23 ; V, 9-12).

Ce qu'il nous importe, en effet, le plus de connaître et ce que Dieu nous révèle pleinement dans sa Parole, au sujet de notre avenir, c'est que, si nous croyons en Jésus-Christ, il n'y a maintenant aucune condamnation pour nous ; aucune séparation possible, pour nous, de l'amour que Dieu nous a témoigné en Christ ; c'est que nous avons la vie éternelle, étant héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, en tant que fils et filles du Père céleste ; c'est que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu ; c'est que, par conséquent, nous pouvons et nous devons attendre avec assurance et avec joie notre Seigneur et Sauveur

qui, bientôt, viendra nous enlever à sa rencontre, dans les nuées, pour être avec Lui qui nous a tant aimés, dans la maison du Père, où Lui-même essuiera toutes les larmes de nos yeux, où il n'y aura plus ni cri, ni deuil, ni travail, où la mort ne sera plus; où il y a, éternellement, un rassasiement de joies en sa présence, et des délices à sa droite à perpétuité. Voilà l'avenir, le seul avenir certain de tous les rachetés de Christ. Puisse, chers enfants, cet avenir être le vôtre par la foi en Jésus-Christ !

J'avais d'abord intitulé cet article : « Elisée est la sauvegarde d'Israël, et les anges, la sauvegarde d'Elisée. » La première partie s'étant étendue sous ma plume beaucoup plus que je ne pensais, la seconde est forcément renvoyée, si le Seigneur tarde, au prochain numéro de la Bonne Nouvelle.

QUESTIONS SUR « ELISÉE EST LA SAUVEGARDE D'ISRAËL. »

1. Le roi de Syrie se montra-t-il reconnaissant de la guérison, procurée par Elisée, à Naaman ?
2. Qu'est-ce qui le prouve ?
5. Que se proposait-il et, en conséquence, que disait-il à ses serviteurs ?
4. Quels messages Elisée envoyait-il au roi d'Israël ?
5. Celui-ci les suivait-il ?
6. Quelles paroles d'un autre roi s'accomplissaient pour lui sans qu'il en eût conscience ?
7. Quel effet ces révélations de ses plans produisirent-elles sur le roi de Syrie ?
8. Plus tard, quel autre roi fut aussi troublé, et de quoi ?
9. Que s'imagina le roi de Syrie ?
10. Était-ce naturel, et pourquoi ?

11. Qui lui fit connaître la vérité là-dessus ?
12. D'où pouvait venir à Elisée cette connaissance surprenante ?
13. Qu'est-il dit, dans l'Écriture, sur cette toute-science de Dieu ?
14. Quelle instruction devez-vous en retirer pour vous-même ?
15. A qui Dieu avait-il promis de faire connaître ses secrets ?
16. Avec quels ennemis les chrétiens ont-ils affaire ?
17. Comment pouvons-nous les combattre et en triompher ?
18. Pouvons-nous connaître leurs desseins ?
19. Qu'est-ce que Jésus dit, sur ce sujet, à ses disciples ?
20. Par quel moyen nous fait-Il connaître ses pensées et ses conseils ?
21. Comment le Saint-Esprit nous en instruit-Il ?
22. Quel honneur Dieu fait-il aux croyants ?
23. Que devez-vous être et faire pour avoir part à cet honneur ?
24. Qu'est-ce que le Seigneur vous commande avant tout ?
25. Qu'est-ce qu'il nous importe le plus de connaître ?
26. Pouvons-nous le connaître et comment ?

Le jeune comte bienfaisant.

(Suite de la page 227).

Dans notre précédent numéro, nous avons laissé Alfred au château avec sa mère ; cette fois-ci nous le trouverons dans un endroit tout différent. Il ne pour-

rait en être autrement dans ce monde ; on ne rencontre pas partout de grandes et belles maisons, de riches ameublements et des glaces bien polies ; ce serait même monotone et fatigant à la longue d'être toujours entouré de ces choses. Une modeste maison, couverte d'un toit de chaume, et aux murs garnis de plantes grimpantes, est bien jolie à voir, surtout quand elle est située au milieu d'arbres touffus, et qu'elle est habitée par des gens honnêtes et pieux, ayant une famille de joyeux enfants aux joues roses. Le Seigneur du ciel et de la terre est un Dieu d'une infinie bonté et riche en bénédictions ; il a créé le pauvre aussi bien que le riche, et il peut bénir l'eau et le pain de l'un, aussi bien que le vin et l'abondance de l'autre. Le Seigneur a traversé cette terre et, bien qu'il fût riche, il s'est fait pauvre, et nous ne devrions jamais perdre cela de vue quand nous visitons l'humble demeure de l'indigent. « Un peu de bien vaut mieux avec la crainte de l'Éternel, qu'un grand trésor avec lequel il y a du trouble » (Prov. XV, 16).

Les incidents que nous avons racontés plus haut, et les paroles bienveillantes et affectueuses de sa mère, à cette occasion, firent sur Alfred une profonde et durable impression, et, depuis ce moment-là, il ne voulut plus posséder quelque chose pour lui tout seul, et son porte-monnaie, quoiqu'il ne fût pas remarquablement garni, l'était cependant suffisamment, à force d'économie, pour secourir bien des cœurs angoissés et pour essuyer bien des yeux remplis de larmes. Il était heureux de posséder une bonne mère qui était à la fois tendre et ferme, et qui lui enseignait à savoir se contenter de peu, et à éviter toute prodigalité ; il était, par consé-

quent, toujours en état de tendre du secours aux nécessiteux, et de les aider au moment convenable; aussi chacun à la ronde avait l'habitude de dire de lui qu'il avait le cœur et les yeux d'un ange. A vrai dire, l'amour qui vient d'en haut est doué des yeux de l'aigle, et c'est pourquoi il découvre bientôt les plaies et les blessures, sur lesquelles il est toujours prêt à verser l'huile et le vin de la charité.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, doucement et paisiblement pour Alfred, duquel on aurait pu dire, comme de l'enfant Samuel, qu'il « croissait et était agréable au Seigneur et aux hommes. »

Un jour, vers la fin de l'automne, Alfred qui était maintenant un grand jeune homme, s'acheminait vers la forêt voisine, vêtu d'un joli costume vert; il avait une gibecière en bandoulière, et portait à la main un superbe fusil de chasse, cadeau d'anniversaire qu'il avait reçu de son père. Ses yeux clairs et limpides guettaient les éperviers, les milans et d'autres oiseaux de proie. Le temps était gris et froid; mais, en chasseur qu'il était, il n'y prenait pas garde; enfin, tout en marchant, il arriva dans la forêt de chênes.

Là il s'arrêta sous un arbre et, tout en prêtant l'oreille aux divers sons si variés que l'on observe dans les bois, il entendit comme un bruit de petites branches que l'on casse, et aussitôt deux voix enfantines commencèrent à chanter :

Le Seigneur, notre Dieu, veille toujours sur nous ;

A Lui remettons-nous en toute confiance,

Car ce qu'il a promis Il le fait en puissance,

Il répand sur les siens ses bienfaits les plus doux.

Alfred fut bien réjoui d'entendre ces paroles, qui,

chantées avec beaucoup de douceur, résonnaient à ses oreilles plus délicieusement que la plus belle musique. Caché derrière un arbre, il continua à écouter; le bruit des petites branches que l'on cassait allait toujours son train, accompagné d'un ou de deux versets du cantique. Alfred en conclut que ces enfants appartenaient à des parents pieux et pauvres, pour lesquels ils ramassaient du bois, car, chaque automne, son père permettait aux indigents de la contrée d'aller ramasser dans la forêt autant de bois qu'il leur en fallait pendant les froids de l'hiver. A la fin, Alfred se dirigea vers l'endroit d'où venaient ces sons mélodieux et, comme il s'y attendait, il vit deux jeunes enfants, un garçon et une fille, occupés ensemble à lier un fagot de bois. Ils ne remarquèrent le nouveau venu que lorsqu'il fut tout près d'eux et, au premier abord, ils furent tout ébahis de surprise; mais Alfred leur parla de sa voix douce et caressante, aussi reprirent-ils bientôt leur assurance. Il leur demanda qui ils étaient et, voyant que leurs habits étaient bien minces et bien usés, quoique soigneusement raccommodés et fort propres, il voulut savoir s'ils n'avaient pas froid.

— Oh ! oui, dit le petit garçon, mais si nous travaillons bien, nous serons bientôt réchauffés.

Il leur demanda ensuite qui leur avait enseigné le cantique, et la petite fille répondit : « Notre grand-mère aveugle ; » et à la demande qu'il leur fit s'ils étaient pauvres et où ils demeuraient, ils lui apprirent que leurs parents demeuraient vers le ruisseau, et que leur père était tisserand, mais qu'il était malade au lit, et incapable de gagner quelque chose.

Puis Alfred les quitta et cessa peu à peu d'entendre

leurs jolies voix ; il s'achemina immédiatement vers la chaumière du pauvre tisserand ; arrivé là, il entra comme pour demander sa route et se reposer un peu. La pauvre femme mit une chaise près du feu, et le pria de s'y asseoir pour sécher ses habits, car il avait plu un peu, et Alfred était mouillé. Il ne refusa pas l'invitation ; au contraire, ayant posé son fusil et sa gibecière, il prit place près du feu, et se mit à regarder avec intérêt la vieille grand'-mère, qui était assise à l'écart dans le plus grand calme, et dont le visage reflétait le bonheur et le contentement.

Alfred fut content de voir que, malgré leur pauvreté, tout chez eux était propre et bien en ordre. Alors il interrogea la femme sur son mari, et sur leurs moyens d'existence ; la bienveillance et la délicatesse, avec lesquelles il fit ses questions, ouvrirent complètement le cœur de la pauvre femme. Les larmes aux yeux, elle lui dit que son mari était très adroit de ses mains au métier à tisser, mais que, depuis six semaines qu'il était couché sur un lit de maladie, leur misère devenait tous les jours plus grande, et que, pour comble d'infortune, leur vache avait péri depuis deux jours, ce qui les privait d'une de leurs plus précieuses ressources. Il leur restait heureusement encore une chèvre qui donnait passablement de lait, mais qu'était-ce pour l'entretien de toute une famille ? Au fond, ils avaient presque faim, et elle n'avait pas les moyens d'acheter des médicaments à son mari, ni de lui procurer des aliments fortifiants. Elle avait déjà vendu les objets qui ne leur étaient pas absolument nécessaires, ce qui lui avait été bien dur, mais si seulement son mari se

rétablissait, ajouta la pauvre femme en fondant en larmes, elle ne regretterait aucune de ces pertes.

Puis il y eut un court silence ; alors la vieille grand-mère aveugle, d'une voix encore claire et mélodieuse, entonna ce cantique :

Confions-nous en Dieu ; dans sa sollicitude
Il voit tous nos besoins, sa grâce y pourvoira ;
Bannissons de nos cœurs l'amère inquiétude,
Et Sa fidélité jamais ne faillira.

Tandis qu'elle chantait, la vieille aveugle rappelait à Alfred les prophétesses des anciens temps, et il la regardait silencieusement avec un sentiment de grande vénération. Quand elle eut cessé, il se tourna vers la femme du tisserand, et lui demanda si elle avait fait venir le médecin pour son mari. Elle répondit que oui, et qu'il avait ordonné un médicament que l'on avait administré au malade ; mais que les remèdes coûtaient si cher qu'elle n'osait plus en faire chercher. Elle se lamenta beaucoup sur le manque d'argent, le dénûment des enfants, la longue maladie de son mari ; avec tout cela l'hiver était à la porte ; elle ne savait ce qu'ils allaient devenir ; Dieu, disait-elle, les avait complètement oubliés.

Elle continua de la sorte à se lamenter devant le bienveillant jeune comte, qui l'écoutait attentivement.

Quand elle eut enfin terminé le long récit de ses peines et de ses tribulations, la vieille aveugle, à son tour, prononça à voix basse ces mots, comme si elle se parlait à elle-même :

« Regardez aux oiseaux du ciel, car ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'assemblent dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beau-

coup plus excellents qu'eux? » Puis elle entonna un second verset de cantique :

A tes bienfaits, ô Dieu ! tu ne mets nulle trêve ;
Ta grâce, ton amour, qui les racontera ?
Ce que ta main commence, aussi ta main l'achève.
Et pour les tiens jamais elle ne faiblira.

Ensuite Alfred demanda qu'on le conduisît vers le lit du tisserand. Quand le pauvre malade vit entrer le jeune monsieur, il voulut ôter son bonnet, mais Alfred l'en empêcha et, après lui avoir adressé quelques paroles de consolation, il lui dit qu'il lui enverrait un médecin et qu'il payerait les remèdes. Il l'exhorta à avoir bon courage et à mettre toute sa confiance en Dieu ; puis il le quitta. La femme qui avait entendu ces bonnes paroles se sentait aussi bien reconfortée ; elle accompagna le visiteur jusqu'à la porte de la chaumière, et, comme il allait partir, les deux enfants arrivèrent avec leur fagot de bois. Quand ils revirent le beau monsieur, qui leur avait parlé dans la forêt, et qui maintenant leur faisait d'affectueux signes de tête, ils ouvrirent de grands yeux d'étonnement, et pendant qu'il prenait congé de leur mère, ils coururent vers la vieille grand'-maman pour lui dire qui ils venaient de voir et lui raconter comment il était habillé, et ce qu'il leur avait dit. Et la petite fille affirmait qu'il avait l'air d'un ange, ce qui fit sourire la grand'-mère qui répondit : « En tous cas, il est pour nous un ange de miséricorde, car il veut faire tout ce qui dépendra de lui pour soulager votre père dans sa maladie et, avec l'aide de Dieu, le rétablir en santé. »

La dernière pièce d'argent.

Dans une misérable petite cabane, située au milieu d'une lande de bruyères, fort étendue, demeurait une mère avec ses deux enfants. Ils n'avaient pas toujours habité cette triste demeure, car il n'y avait que quelques semaines qu'ils avaient quitté une grande ferme où ils avaient de tout en abondance. A la suite de fausses accusations portées contre eux par un homme envieux de leur bonheur, le propriétaire de la campagne avait renvoyé le fermier François, qui par là s'était trouvé tout à coup sans ressources. Accusé de manque de probité, le pauvre père ne put trouver de place nulle part et fut contraint de venir s'établir avec femme et enfants dans la petite cabane des landes. Et maintenant quel parti lui restait-il à prendre? Que devait-il faire et par quoi devait-il commencer? Le peu d'argent qu'il possédait encore suffirait à peine pour quelques semaines. Le pauvre homme, après avoir réfléchi pendant longtemps aux moyens de sortir de cette position difficile, après avoir fait monter bien des soupirs vers Celui qui seul pouvait lui montrer une issue, prit enfin la résolution de partir pour l'Amérique, afin de tâcher de s'y procurer un gagne-pain suffisant pour entretenir sa famille.

C'est ainsi que la pauvre mère était restée abandonnée et sans ressources avec ses deux enfants, dans la lande solitaire et désolée. Il est plus facile de s'imaginer que de décrire combien le départ de son cher mari fut cruel pour elle. Cependant le Seigneur, à qui elle appartenait et en qui elle se confiait, l'avait puis-

samment soutenue et consolée. Son cœur s'appuyait sur l'amour de son Dieu et son œil était constamment dirigé sur Lui. Bien souvent, il est vrai, ses regards étaient obscurcis par les larmes et la pauvre femme passait bien des nuits sans sommeil, plongée dans la douleur et dans l'inquiétude ; néanmoins, dans chacune de ses heures pénibles, sa confiance en Dieu était relevée et fortifiée par la prière et elle sentait la présence bénie de son Père céleste.

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis le départ du père. Le peu d'argent, que son mari avait laissé, touchait à sa fin et quoiqu'elle eût réussi à se procurer quelque travail à l'aiguille pour un magasin de la ville voisine, cela n'empêchait pas que le besoin ne se fit sentir plus d'une fois d'une manière cruelle. Arthur et Marie (ainsi s'appelaient les deux enfants) durent souvent aller se coucher sans souper. Mais ce qui mettait le comble aux soucis de la pauvre mère et ce qui l'angoissait par-dessus tout, c'est qu'elle ne recevait point de lettre de son mari. Trois mois déjà s'étaient écoulés et elle n'en avait encore reçu aucun signe de vie.

Par une froide matinée d'hiver, la pauvre femme, debout de très bonne heure, était plongée dans une profonde méditation. Elle n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit et venait d'allumer sa chandelle et de s'asseoir devant sa Bible. Elle paraissait tout à fait découragée et presque inconsolable. Les plus sombres pensées remplissaient son cœur et des larmes brûlantes ruisselaient sur ses joues pâles et amaigries. Jusques à quand sa misère durerait-elle encore ? Le Seigneur ne la délivrerait-il pas bientôt ? Il n'y avait

plus de pain à la maison que pour un jour, et il ne lui restait plus qu'une seule pièce d'un franc, que, depuis trois mois, elle avait mise de côté pour pouvoir payer le port de la lettre qu'elle attendait de son mari.

— Oh ! pourquoi cette lettre n'arrive-t-elle pas ? disait-elle en soupirant. Si le Seigneur ne me tire pas bientôt d'angoisse, je n'y pourrai plus tenir ! Serait-il arrivé quelque mal à mon pauvre mari ? Et des larmes toujours plus abondantes coulaient des yeux de la pauvre femme. Elle pleura longtemps et bien des soupirs sortirent de ses lèvres, tandis que l'avenir lui apparaissait, de moment en moment, plus sombre et plus triste. Enfin pourtant, un peu de tranquillité rentra dans son âme. Elle ouvrit sa Bible et lut le Psaume trente-septième : *« Confie-toi en l'Eternel et pratique le bien ; habite la terre et fais la jouissance de la fidélité ; fais de l'Eternel tes délices, et Il t'accordera les demandes de ton cœur. Remets ta voie sur l'Eternel, et repose-toi sur Lui ; et Lui il agira. »*

— Oui, s'écria-t-elle, je veux remettre ma voie sur le Seigneur ; je veux me confier en Lui : Il me délivrera certainement, dans le temps convenable. — Et, tombant à genoux, elle répandit son cœur devant Celui qui a dit qu'il ne nous tenterait pas au delà de ce que nous pouvons porter ; mais qu'avec la tentation, Il nous en ferait aussi trouver l'issue. Elle se releva fortifiée et rafraîchie, et ce fut avec un nouveau courage qu'elle reprit sa tâche journalière. Elle réveilla les enfants, les habilla, prépara le frugal déjeuner et bientôt la petite famille prenait, avec des cœurs reconnaissants, les dons de la main de Dieu. Pendant qu'ils étaient encore à table, la mère dit à Arthur d'aller à la ville,

afin de s'informer s'il ne serait pas arrivé une lettre du père, par le dernier courrier. Elle lui enjoignit de se rendre tout d'abord au bureau de la poste et, au cas où la lettre coûterait moins d'un franc, d'acheter de la farine avec le reste de l'argent. Quoiqu'il y eût bien trois heures de marche jusqu'au plus prochain bureau de poste et que le chemin fût recouvert d'un à deux pieds de neige, Arthur, en garçon obéissant, fut aussitôt disposé à se mettre en route. Le déjeuner terminé, la pieuse mère, après avoir remercié le Seigneur pour ses tendres soins, et Lui avoir recommandé son fils, enveloppa chaudement le garçon, déposa un baiser sur son front et le laissa partir en lui recommandant de revenir aussitôt que possible. Arthur fit signe que oui, et s'éloigna d'un pas rapide. Qu'elles s'écoulèrent lentement pour la pauvre mère les heures de cette longue journée ! Occupée activement à terminer un objet de couture, on pouvait pourtant lire distinctement sur sa physionomie que ses pensées étaient ailleurs. Enfin le jour commença à baisser, la nuit arrivait, l'obscurité remplissait de plus en plus la petite chambre, et point d'Arthur. De temps à autre, la mère dirigeait vers la fenêtre des regards anxieux et son oreille attentive épiait le moindre bruit ; à chaque instant la petite Marie quittait la chambre pour se préparer à aller à la rencontre de son frère, dès qu'elle l'apercevrait venir de loin ; mais le garçon, attendu avec tant d'impatience, n'arrivait pas. L'obscurité de la nuit croissait de minute en minute ; et la neige tombait en flocons toujours plus serrés ; bientôt on ne vit plus rien au-devant de soi. Il est facile de concevoir l'angoisse qui saisit la pauvre mère, dont le cœur se mit à battre

toujours plus fort à mesure que les minutes s'écoulaient, sans qu'Arthur reparût. Les plus pénibles pensées se pressaient dans son âme. Enfin n'y pouvant plus tenir, elle s'enveloppa d'un châle chaud, alluma la lanterne, prit la petite Marie par la main et quitta avec elle la cabane pour se mettre à la recherche de son fils. Rob, son chien fidèle, se mit aussi de la partie. Ils s'en allèrent ainsi, appelant de tous côtés, et répétant cent fois le nom du garçon, sans jamais recevoir de réponse ; toute trace d'Arthur semblait avoir disparu.

Heureusement qu'il cessa enfin de neiger, et que la mère affligée et son enfant purent trouver, grâce à la pâle clarté de la lanterne, le chemin conduisant à la ville. Marie commençait à pleurer de froid. La mère triste s'arrêtait à chaque instant pour considérer ce qu'elle devait faire. Elle suppliait le Seigneur avec ferveur de lui faire retrouver les traces de son enfant chéri. Ce pauvre cœur de mère souffrait terriblement.

Tout à coup le chien fit entendre un fort aboiement. En un clin d'œil, le fidèle animal disparut aux regards ; et tout aussi vite, il revint en faisant des sauts joyeux, et saisissant avec ses dents le vêtement de la pauvre mère, il la tira jusque près d'un arbre, au pied duquel la neige s'était amoncelée. Et comment décrire la surprise de la jeune femme, lorsqu'elle vit devant elle son bien-aimé Arthur à demi-enseveli dans la neige et dormant d'un profond sommeil. A l'instant elle comprit ce qui était arrivé. L'enfant, saisi par le froid et fatigué de la course, avait voulu se reposer et s'était endormi. Et ce sommeil l'aurait conduit à la mort si le brave Rob ne l'avait pas découvert. La mère se hâta de ré-

veiller son enfant, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à le remettre sur ses jambes et à le ramener à la maison. Ce ne fut qu'en arrivant à la cabane, que le garçon recouvra sa connaissance.

— Voici, maman, s'écria-t-il, en revenant à lui, — voici la lettre de papa !

— As-tu aussi apporté de la farine ? demanda la petite Marie.

— Oh ! oui, répondit le garçon ; car la lettre n'a rien coûté. Le père l'a entièrement affranchie avant de l'envoyer. N'est-ce pas heureux, chère maman ?

Mais la bonne mère avait autre chose à faire qu'à répondre cette fois à son cher enfant. C'est à peine si elle entendait ses paroles. Elle venait d'ouvrir la lettre et était tout absorbée par son contenu. Et plus elle lisait et plus son expression changeait. Bientôt les larmes se succédèrent sur ses joues pâlies par l'inquiétude, puis elle éclata en sanglots.

— Ah ! maman, qu'est-il donc arrivé ? s'écrièrent Arthur et Marie.

— Oh ! quelque chose de très heureux, de très excellent, dit la mère. Quelque chose de beaucoup meilleur que tout ce que nous aurions pu espérer. Oui, c'est le Seigneur qui l'a fait ! Oh ! quelle grâce inexprimable ! Mais, avant tout, nous devons louer et bénir le Seigneur ; puis je vous raconterai tout.

Et la pieuse mère se jeta à genoux et remercia le Seigneur pour sa merveilleuse délivrance, et pour sa miséricorde en exauçant sa prière. Lorsqu'elle eut fini de prier, elle raconta à ses enfants que leur père avait reçu à New-York une lettre de son ancien maître, le possesseur de la campagne, dans laquelle il lui témoi-

gnait un profond regret pour les torts qu'il avait eus envers lui. Il lui écrivait qu'il avait maintenant la conviction, que l'homme, qui avait accusé son fermier de malbonnêteté, était lui-même un menteur et un voleur. Là-dessus il adressait au père la plus pressante invitation de revenir d'Amérique aussitôt que possible et de reprendre la direction de son bien. Il y joignait une jolie somme comme un petit dédommagement de l'injustice qu'il avait subie.

— Le père reviendra donc bientôt? s'écrièrent joyeusement les enfants.

— Oui, il arrivera par le premier bateau à vapeur, dit la mère. Oh! que le Seigneur est bon! Et voyez? votre père a joint ici un papier avec lequel nous pouvons nous procurer de l'argent et désormais nous ne manquerons plus de rien.

Mes jeunes lecteurs n'auront pas de peine à se figurer quelle grande joie régna ce soir-là dans la petite cabane de la lande. En vérité, tous les visages brillaient de joie et de ravissement. Ici encore le Seigneur avait accompli sa promesse. La mère avait remis sa voie sur l'Éternel; et l'Éternel avait tout bien fait. Heureux ceux qui se confient en Lui et se reposent entièrement sur Lui!

La petite Jejana.

Il n'y avait autrefois au Cap de Bonne-Espérance que des Hottentots, peuplade la plus pauvre et la plus misérable qu'on puisse imaginer. Ils ne dépassent guè-

res cinq pieds de haut, leurs cheveux sont laineux, leurs yeux petits et clignotants, leurs pommettes saillantes et leurs lèvres épaisses et pendantes.

Autrefois les Hottentots étaient féroces et belliqueux, tandis que maintenant ceux qui habitent dans le voisinage du Cap sont assez sociables. Autrefois ils s'enduisaient le corps de graisse, et se couvraient de peaux de brebis, trahissant ainsi leur naturel sauvage ; maintenant les hommes portent des gilets et des pantalons, et les femmes des robes de laine aux couleurs bigarrées, et un mouchoir rouge roulé autour de leur tête. Ils ont presque entièrement abandonné leur langue primitive, qui était très dure et ressemblait plutôt au glouglouement du dindon qu'à un langage humain ; ils parlent à présent le hollandais ou l'anglais, mais d'une manière entrecoupée.

Jéjana était une petite fille hottentote, demeurée orpheline très jeune. Elle entra en service comme domestique, chez un paysan hollandais, — c'est ainsi qu'on appelle au Cap tous les propriétaires de terres. Au reste personne ne s'inquiétait de la pauvre petite. Elle ne savait ni lire, ni écrire, et n'avait jamais entendu parler de Dieu, si ce n'est lorsque son saint Nom était employé en jurements et en blasphèmes.

Une fois, elle fit en voiture un petit voyage avec ses maîtres, et arriva dans une ville où il y avait une chapelle chrétienne. Le dimanche suivant, elle put s'y rendre, mais comme sa maîtresse ne lui permettait pas de s'asseoir trop près d'elle, elle dut rester debout près de la porte. Grand fut son étonnement, quand elle vit les gens s'agenouiller et se relever, qu'elle les entendit chanter et prier. Elle n'y comprenait rien, car per-

sonne ne lui avait rien appris sur ce sujet. Enfin, elle vit le prédicateur entrer dans une espèce de chaire. Le texte de sa prédication était : « Je connais les œuvres » et elle lui entendit dire combien Dieu est offensé contre ceux qui jurent, blasphèment, volent, mentent et font tant de mauvaises actions. La petite fille en fut très effrayée. Elle pensa que le pasteur connaissait toutes ses méchancetés, et même il lui parut qu'il la regardait quelquefois, en sorte qu'elle chercha à se cacher derrière un pilier. Enfin, il lui vint à l'idée que le prédicateur était Dieu lui-même, celui qui sait tout.

Lorsque le service fut terminé, Jéjana suivit son maître et sa maîtresse. Le ministre avait invité les voyageurs à dîner avec lui et Jéjana devait servir à table et, à cet effet, se tenir derrière la chaise de sa maîtresse. Elle n'était pas sans crainte de se voir si près de l'homme qu'elle regardait comme Dieu. Elle s'aperçut bientôt, cependant, que, sur ce dernier point, elle s'était trompée ; mais sa crainte ne s'effaça point, car elle savait qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu est irrité contre les impies. Après le dîner, le pasteur adressa quelques mots à la pauvre fille :

— Es-tu allée à l'église aujourd'hui ? lui demanda-t-il ?

— Oui, monsieur.

— As-tu compris quelque chose ?

— Non, monsieur.

— Sais-tu qu'il y a un Dieu ?

(à suivre).





Le jeune comte bienfaisant.

(Suite et fin de la page 255).

Alfred, ayant repris sa gibecière sur son épaule et son fusil à la main, se disposait à partir. Il demanda aux deux enfants s'ils n'étaient pas trop fatigués pour faire

avec lui une demi-heure de chemin. — Deux heures ou plus, dirent-ils; et leur mère les envoya se laver et s'arranger proprement. — Puis Alfred dit : « Ils viendront à la maison chercher quelque chose de convenable pour notre malade, auquel il faut une nourriture fortifiante; et vous devez aussi avoir besoin de quelque argent : voici toujours trois ou quatre francs. Et quant au métier à tisser, Dieu voulant, nous le verrons bientôt cheminer de nouveau. »

A ces mots, la pauvre femme fondit en larmes, et put à peine exprimer sa reconnaissance. Mais la grand'maman aveugle leva ses yeux ternis vers le ciel et dit : « N'avais-je pas toujours dit que c'est lorsque le besoin est le plus grand que le Seigneur est le plus près? » Puis elle chanta :

Dans l'épreuve, dans la souffrance,
 Dans la peine, dans les travaux,
 Chantons, chrétiens, la délivrance :
 Après tout viendra le repos !
 Vers les demeures éternelles
 Pour prendre, joyeux, notre essor,
 Bientôt il nous naîtra des ailes :
 Un peu, très peu de temps encor !

Quand elle eut cessé, Alfred s'avança vers elle, lui prit la main dans la sienne et lui dit avec une simplicité enfantine : « Mère, je vous prie, donnez-moi votre bénédiction. » Alors la vénérable vieille éleva la voix et dit : « Ainsi soit-il, mon fils ! Assure-toi en l'Éternel, et sois béni ! L'Éternel te bénisse et te garde ! L'Éternel fasse luire sa face sur toi, et te fasse grâce ! L'Éternel tourne sa face vers toi, et te donne la paix ! » Et après un court silence, elle ajouta : « Ne

sois pas chasseur, mais pêcheur d'hommes, car tu dois prendre des hommes. Va-t'en en paix ! »

Alfred, profondément ému de ces paroles, quitta la chaumière avec les deux enfants, et en arrivant au château, son premier soin fut de conduire ses petits protégés à l'office où il leur fit donner abondamment à manger et à boire ; puis il se rendit dans l'appartement de sa mère, et lui raconta tout ce qu'il avait fait, et ce qu'il projetait de faire encore ; à quoi elle donna son entière approbation, et aussitôt mère et fils tinrent conseil pour voir de quelle manière on pourrait, avec sagesse et prudence, assister la famille du tisserand. La véritable charité chrétienne ne fait rien à demi : c'est à elle que le petit mot « *tout* » est particulièrement applicable, car « elle supporte *tout*, elle endure *tout* ; » et quand elle a tout dépensé, elle dit encore : « Si je puis faire davantage, je reviendrai. »

Alfred et sa mère dressèrent largement la liste de tout ce qui serait nécessaire au tisserand ; ils prirent note d'un médecin et d'un pharmacien, et n'oublièrent pas le dénûment complet des enfants, le manque de couvertures suffisantes à l'approche de l'hiver, et la nécessité de draps de lit propres pour le malade. On rassembla immédiatement ce qu'on avait de disponible sous la main ; on remplit de provisions un panier que les enfants devaient emporter, et les autres objets furent empaquetés et envoyés par un des domestiques. N'oublions pas de dire ici qu'Alfred avait une chère sœur, nommée Adélaïde, laquelle seconda avec beaucoup d'empressement son frère et sa mère dans leur œuvre de miséricorde.

Quand les enfants se furent bien restaurés et repo-

sés, ils reprirent le chemin du logis, portant entre eux deux le panier de provisions, qui, bien qu'il fût réellement beaucoup plus lourd que le fagot de bois qu'ils avaient ramassé le matin à la forêt, semblait à leur esprit joyeux beaucoup plus léger et facile à porter. Nous dirons aussi qu'on avait fait chercher le tailleur du village, qui était venu prendre mesure au petit garçon d'un bon habillement chaud, tandis que la fillette avait été abondamment pourvue de vêtements d'Adélaïde. Aussi vous pouvez croire que leurs cœurs étaient heureux et contents, et leurs jolies voix entonnèrent de nouveau :

Le Seigneur, notre Dieu, veille toujours sur nous,
A Lui remettons-nous en toute confiance...!

mais combien, cette fois, leurs sentiments étaient différents en chantant :

Car ce qu'il a promis, Il le fait en puissance,
Il répand sur les siens ses bienfaits les plus doux.

Et comment décrire la joie des pauvres parents et de la grand'-mère, quand les enfants arrivèrent, et leur parlèrent de tous les bienfaits dont ils avaient été comblés. Les cœurs débordaient de reconnaissance, les yeux versaient des larmes, mais c'étaient des larmes de joie, et la grand'-mère faisait monter au ciel des cantiques de louanges et d'actions de grâces.

Quelques jours après ces événements, la comtesse dit à son fils : « Il serait presque juste que tu eusses seul la joie et le privilège de continuer cette œuvre ; néanmoins Adélaïde et moi nous avons décidé de faire de notre côté encore quelque chose pour cette pauvre famille. » Et très peu de temps après, on aurait pu

voir, dans l'étable de la chaumière, une belle vache à côté de la chèvre, auparavant solitaire.

Les heureux résultats de toute cette bienfaisante et généreuse sollicitude ne se firent pas attendre. Le tisserand a recouvré la santé, et le passant peut maintenant entendre le bruit continu du métier et de la navette, mêlé aux cantiques de louange montant vers le Dieu de grâce. Et quand revint le printemps avec sa verdure et ses fleurs, la grand'-mère aveugle fut délivrée de son infirmité par une mort paisible et heureuse, qui l'introduisit pour toujours dans la lumière et la félicité du ciel. Et Alfred croissait dans la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, au service duquel il se consacra; et il fut en bénédiction à tous ceux qu'il rencontra, non-seulement quant à leurs besoins temporels, mais aussi quant à leurs intérêts spirituels. — Lecteurs chrétiens, quoique jeunes encore, puissiez-vous aller et faire de même!

F-A. KRUMMACHER.

La petite Jéjana.

(Suite et fin de la page 264.)

— Je l'ai souvent nommé en jurant, répondit-elle. Mais je ne sais rien de plus de Lui. Dites-moi donc où Il est.

— Dieu est un esprit, dit le pasteur. Il entend tout ce que tu dis, et voit tout ce que tu fais. Sais-tu aussi que tu as une âme?

— Non, monsieur.

— Ton âme est dans ton corps. Elle pense. Parfois, elle ressent de la joie, parfois de la tristesse. Elle ne peut jamais mourir. Lorsque ton corps mourra, ton âme sera ou éternellement heureuse près de Dieu, ou jetée en enfer, là où le ver ne meurt point, où le feu ne s'éteint point.

— O monsieur ! que dois-je faire ? J'ai toute ma vie fait le mal.

— Viens, petite fille, arrive tout de suite, cria dans cet instant la maîtresse ; et Jéjana fut forcée d'aller sans entendre un mot de plus.

Combien la pauvre fille se sentit triste lorsqu'elle se retrouva dans la voiture, et personne à qui elle pût ouvrir son cœur travaillé et chargé.

Lorsqu'elle rentra dans la maison de ses maîtres, elle y reprit son ouvrage à la cuisine ; mais dans son cœur, elle avait un chagrin qui la rongait et dont elle ne pouvait se débarrasser. Elle sentait que Dieu était irrité contre elle, et ce sentiment la rendait inexprimablement malheureuse.

Un jour, un vieux nègre entra dans la cuisine, et Jéjana l'entendit qu'il disait avoir été dernièrement à la chapelle. Aussitôt elle résolut de lui parler de son âme. Le vieillard prêta une grande attention aux paroles de la pauvre enfant et lui dit d'un ton compatissant :

— Prie Dieu qu'il vienne à ton secours.

— Il me faut prier ? Mais je ne sais pas ce que c'est que prier. Dites-moi comment je dois m'y prendre.

— Va seule dans un endroit solitaire, mon enfant, et dis : « O Dieu, aide-moi ! O Dieu, enseigne-moi ! » Il t'entendra — oui, certainement, il t'exaucera.

Jéjana fut très-réjouie de savoir comment elle de-

vait prier, et elle ne perdit pas une minute pour commencer. Posant sur la table la clef qu'elle tenait à la main, elle courut se cacher derrière un buisson et s'écria :

« O Dieu aide-moi ! O Dieu enseigne-moi ! Le vieux Daniel m'a dit que certainement tu le ferais ! O Dieu aide-moi ! »

Et Dieu entendit la simple prière de la pauvre orpheline ; Il vint à son aide et l'enseigna.

Sa maîtresse avait l'habitude de lire la Bible, matin et soir. Jéjana s'efforça maintes fois de se trouver dans la chambre, lorsque la lecture devait commencer ; mais à peine la fermière l'apercevait-elle, qu'elle renvoyait la pauvre fille, en lui disant qu'elle les troublait par sa présence. Mes jeunes lecteurs s'étonnent, sans doute, qu'une femme qui lise la Bible puisse être aussi cruelle. Mais, hélas ! plusieurs lisent ce saint Livre, pour avoir l'apparence de la piété.

Un jour, toutefois, Jéjana se trouvait occupée à l'une des extrémités de la chambre, lorsque la maîtresse commença sa lecture, et elle entendit ces paroles : « Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez. » Aussitôt, Jéjana s'écria :

— Oh ! que c'est beau. Où se trouvent ces paroles ?

— Elles ne sont pas pour toi, répondit brièvement la dame.

Que c'était dur et cruel, n'est-ce pas ? Nonobstant cela, Jéjana croyait que ces mots étaient là pour elle, quoiqu'elle ne sût pas que c'était le Seigneur Jésus qui les avait prononcés. Un des matins suivants, elle informa sa maîtresse qu'elle désirait chercher une autre place, où elle pût entendre parler de Dieu.

— Es-tu folle, petite fille? s'écria la femme en colère.

— Oh! maîtresse, vous ne savez pas combien je désire entendre parler de Dieu. Si je reste ici, je mourrai.

— Mourir? dit la femme. Eh bien! on n'y perdrait pas grand'chose. Car tu n'es pas meilleure qu'un animal.

— O maîtresse! J'ai une âme; le pasteur me l'a dit. Et je sens que si je reste ici, je mourrai et j'irai en enfer.

— Pars d'ici! cria la femme sans cœur. Et si tu viens encore m'ennuyer de cette manière, tu seras battue à en être bleue de la tête aux pieds.

Peu de temps après, Jéjana s'enfuit et se sauva dans la ville où elle avait assisté à la première prédication. Elle retourna à la chapelle, où elle entendit le pasteur prêcher sur ces paroles: « Je ne mettrai pas dehors celui qui viendra à moi. »

Elle apprit alors comment le Seigneur Jésus était mort sur la croix pour les pécheurs, et qu'il était disposé à pardonner tous ses péchés et à la recevoir comme sa brebis; et Jéjana se sentit délivrée du pesant fardeau qui l'avait si longtemps accablée.

Le lendemain de ce jour, son maître vint à la ville pour y réclamer son esclave; mais la chose étant venue en tribunal, il ne put pas prouver que Jéjana était son esclave, et dut retourner chez lui, sans avoir rien fait.

Jéjana trouva une place de domestique dans une famille chrétienne et devint une fidèle servante de Jésus-Christ, son Sauveur.



Les anges sont la sauvegarde d'Elisée.

Nous avons vu, le mois dernier, comment Elisée, initié aux conseils de Dieu, devint la sauvegarde ou le protecteur d'Israël, en déjouant tous les plans du roi de Syrie, qui lui étaient révélés à l'avance. Ne semble-t-il pas que Salomon, écrivant l'Ecclésiaste plus de cent ans avant les faits dont nous nous occupons, faisait comme une allusion prophétique et anticipée à ces faits, quand il disait au chap. IX, vers. 13-16 : « J'ai vu aussi cette sagesse sous le soleil, laquelle m'a semblé grande ; c'est qu'il y avait une petite ville, et peu de gens dedans, contre laquelle est venu un grand roi qui l'a investie, et qui a bâti de grands forts contre elle ; mais il s'est trouvé en elle un homme pauvre et sage, qui l'a délivrée par sa sagesse ; mais nul ne s'est souvenu de cet homme-là. Alors j'ai dit : La sagesse vaut mieux que la force, et cependant la sagesse de ce pauvre a été méprisée, et l'on n'entend point parler de lui. »

Quel homme précieux, en effet, qu'un Elisée au milieu d'un peuple idolâtre et corrompu, et combien peu il fut apprécié et honoré !

Le roi de Syrie, fort irrité de voir tous ses plans déjoués par le prophète, dit : « Allez, et voyez où il est, afin que j'envoie pour le prendre ; et on lui fit rapport en disant : Le voilà à Dothan. — Et il envoya là des chevaux, et des chariots, et de grandes troupes, qui vinrent de nuit et qui environnèrent la ville. » Le lendemain matin, le serviteur, qui remplaçait auprès d'Elisée le profane Guéhazi, sortit et vit ces troupes, qui inves-

tissaient la montagne sur laquelle la ville de Dothan était bâtie. Tout effrayé, il accourt et dit à son maître : « Hélas ! mon seigneur, que ferons-nous ? » La position était, en effet, des plus difficiles, selon toute apparence humaine. Comment Elisée, au milieu d'une petite ville qui n'était défendue que par sa position élevée, aurait-il pu échapper à la puissance de son ennemi. Rien donc de plus *naturel* que l'effroi de son pauvre serviteur. Cependant Elisée lui répond tout tranquillement : « Ne crains point, car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux. » — Mais, aurait-il pu répliquer, — j'ai vu ceux qui sont avec eux ; où sont-ils donc ceux qui sont avec nous ? — Or, prévenant cette question et pour dissiper les doutes de son serviteur, l'homme de Dieu s'adresse au Seigneur et dit : « Je te prie, ô Eternel ! ouvre ses yeux, afin qu'il voie. Et l'Eternel ouvrit les yeux du serviteur, et il vit ; et voici, la montagne était pleine de chevaux et de chariots de feu, tout autour d'Elisée. »

« Ces chevaux et ces chariots de feu » étaient des anges, dont il est ainsi parlé dans un psaume (LXVIII, 17) : « Les chariots de Dieu se comptent par vingt mille, par des milliers redoublés ; le Seigneur est au milieu d'eux ; c'est un Sinaï en sainteté. »

Remarquez, chers enfants, la simplicité de la foi du prophète. Il n'avait pas besoin de demander pour lui-même que Dieu lui ouvre les yeux ; il avait déjà vu « les chariots d'Israël et sa cavalerie, alors accompagnée d'un tourbillon » (2 Rois II, 12), et il avait l'assurance qu'ils étaient, en tout temps, disposés à l'aider. Aussi maintenant qu'il est dans le danger, il est convaincu qu'ils sont près de lui, sans avoir besoin de les voir.

Tout ce qu'il désire, c'est que son serviteur soit amené au même degré de foi que lui-même. — Cette scène nous rappelle un trait de la vie de notre Seigneur ici-bas. Lorsque l'ardent apôtre Pierre eut tiré l'épée pour défendre son maître qu'une troupe veut saisir, Jésus le réprimande et lui dit : « Penses-tu que je ne puisse pas maintenant invoquer mon Père qui me fournirait plus de douze légions d'anges ? » — mais il ne veut pas le faire, car il fallait que fussent accomplies les Écritures qui avaient annoncé d'avance ce qui arrivait alors. De même ici, des légions d'anges sont au service de notre Prophète que ses puissants ennemis aussi voudraient saisir.

Ainsi nous voyons, encore ici, se réaliser cette déclaration des Écritures : « Le méchant épie le juste et cherche à le faire mourir ; mais l'Éternel ne l'abandonnera pas entre ses mains » (Ps. XXXVII, 32, 33). Trois cents ans plus tard, Jéhojakim, roi de Juda, méchant fils du pieux Josias, irrité contre Jérémie et Baruc, qui lui dénonçaient fidèlement les jugements de Jéhovah, donne l'ordre à trois de ses officiers d'aller saisir Baruc, le secrétaire, et Jérémie, le prophète ; « mais l'Éternel les cacha » (Jér. XXXVI, 26).

C'est par le ministère des anges que Dieu protège Elisée. Il est écrit, en effet : « L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et il les garantit » (Ps. XXXIV, 7). — Or, encore une fois, Elisée savait que Dieu vient à l'aide de Jesçurun (Israël, le bien-aimé), porté sur les cieus et sur les nuées en sa majesté (Deut. XXXIII, 26). Aussi n'avait-il aucune crainte, car les anges sont puissants en force et dociles à la voix de Dieu, pour accomplir sa volonté. Ils sont

appelés « les armées de l'Éternel, — l'armée céleste » (Ps. CIII, 20, 21 ; Luc II, 13). Eh ! bien, recherchons, d'après la Parole de Dieu, ce qu'est le ministère ou le service des anges.

Et d'abord que sont les anges ?

Le mot que nous traduisons par ange, dans les langues originales, soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament, signifie proprement *messenger*, et il est souvent rendu par ce dernier mot. Je vous en citerai seulement un ou deux exemples. Ouvrez votre Bible au premier chapitre du second livre des Rois : vous verrez au verset 2, que le roi Achazia malade envoya des *messagers* pour consulter Bahal-Zébug ; et aux versets 3 et 15, que l'*ange* de l'Éternel parla à Elie. Eh ! bien, les mots *messagers* et *ange* sont la traduction du même substantif hébreu. Dans Malachie III, 1, le même terme est traduit une fois par *messenger*, et une fois par *ange*.

Dans le Nouveau Testament, de même, un seul mot grec est rendu tantôt par *ange*, tantôt par *messenger*. Pour n'en citer qu'un exemple, comparez Luc IX, vers. 26 et 52.

C'est que, en effet, les *anges* ne sont pas autre chose que des *messagers* de Dieu, toujours prêts à faire les *messages*, à exécuter les ordres qui leur sont confiés.

Un grand nombre de ces êtres célestes, créés antérieurement à la terre et à l'homme se sont révoltés, par orgueil, contre le Créateur, n'ont pas gardé leur origine, et ont abandonné leur propre demeure (Jude 6). Ils ont pour chef Satan. Ce sont les mauvais anges, les anges de ténèbres, les esprits impurs ; ennemis de Dieu et de l'homme. C'est pour eux que le feu éternel a été préparé.

Quand il est parlé, dans l'Écriture, de l'Ange de l'Éternel, de l'Ange de la face ou de l'alliance, il faut, en général, entendre par là le Fils de Dieu lui-même, Celui qui est au-dessus de tous et qui a créé les anges.

Les autres anges, les seuls dont nous nous occupons ici, sont appelés les *saints anges*, les *anges élus*, les *anges de Dieu*, les *anges qui sont dans les cieux*, les *anges de lumière*.

Ils sont des *esprits* (Héb. I, 14) et par conséquent invisibles ; mais comme la Bible nous le montre fréquemment, ils peuvent revêtir un corps et ainsi se faire voir. Ils sont des créatures ; ils font partie de toutes choses qui ont été créées par le Seigneur et pour le Seigneur (Coloss. I, 16) ; ils ne peuvent pas mourir (Luc XX, 35).

Tout en ayant du respect pour ces fidèles et glorieux serviteurs de Dieu, nous ne devons cependant pas les adorer ou leur rendre un culte, qui est condamné par l'apôtre Paul (Coloss, II, 18) et repoussé par un ange, aux pieds duquel Jean voulait se prosterner, et qui lui dit : « Garde-toi de le faire, car je suis *ton compagnon de service*... adore Dieu » (Apoc. XXII, 8, 9).

Les anges sont donc des *compagnons de service* des enfants de Dieu. En effet, voici ce que nous dit le Saint-Esprit dans l'épître aux Hébreux (I, 14) : « Ne sont-ils pas tous des esprits administrateurs (*ou* : exerçant un ministère *ou* service), envoyés pour servir en faveur de ceux qui doivent hériter du salut.

Or comment s'exerce ce service des anges en faveur des héritiers du salut ? De deux manières : soit en châtier ou en frappant les adversaires des saints ; soit en s'employant à la délivrance de ceux-ci.

Ainsi, dans le premier de ces services, nous voyons un ange, arrêtant Balaam dans sa marche infidèle (Nomb. XXII, 22-27); deux anges frappant les habitants de Sodome d'éblouissement et faisant tomber une pluie de feu et de soufre sur les villes maudites (Gen. XIX); un ange frappant le peuple d'Israël à cause du péché du roi David (2 Sam. XXIV, 16, 17); un ange exterminant, en une seule nuit, 185,000 Assyriens qui assiégeaient Jérusalem (2 Rois XIX, 35); un ange du Seigneur qui frappe le cruel Hérode, persécuteur des apôtres et ne recherchant que sa propre gloire; et à la suite de ce coup du messager céleste, il mourut rongé des vers (Act. XII, 23). Dans les derniers jours, c'est avec ses anges que le Seigneur Jésus viendra exécuter les jugements sur les méchants.

Quant à la protection et à la délivrance des fidèles, nous avons les anges qui arrachent le juste Lot qui tardait et le mettent hors de la ville condamnée (Gen. XIX); l'Ange qui soutient et fortifie le prophète Elie abattu (1 Rois XIX, 5, 7), comme plus tard, un ange vint du ciel pour *fortifier* un plus grand que Elie, le Seigneur Jésus, alors que son âme était de toutes parts saisie de tristesse jusqu'à la mort et qu'il était en agonie (Luc XXII, 43, 44); l'Ange que Dieu envoya pour délivrer de la fournaise ardente ses serviteurs qui avaient eu espérance en Lui (Dan. III, 28); de même plus tard c'est Daniel qui peut dire au roi Darius : « Mon Dieu a envoyé son ange, et a fermé la gueule des lions, tellement qu'ils ne m'ont fait aucun mal » (Dan. VI, 22). Les anges formaient un chariot pour conduire Elie au ciel et pour porter le pauvre Lazare dans le sein d'Abraham. Peu après la Pentecôte, le souverain sacrifica-

teur et les principaux des Juifs avaient fait mettre les apôtres en prison ; mais « un Ange du Seigneur ouvrit les portes de la prison et les conduisit dehors, et dit : Allez, et vous tenant dans le temple, annoncez au peuple toutes les paroles de cette vie » — ce pour quoi ils avaient été incarcérés (Act. V, 19, 28). Huit ans plus tard, le roi Hérode mit les mains sur quelques-uns de l'assemblée pour les maltraiter, et il fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean. Et voyant que cela était agréable aux Juifs, il fit aussi prendre Pierre et le mit en prison, et le livra à quatre bandes de quatre soldats chacune, pour le garder, voulant le produire (en le faisant mourir) devant le peuple, après la Pâque. Telle était la force du roi — et elle était grande : une prison, des chaînes dont l'apôtre était lié et seize soldats qui veillaient à la garde du prisonnier, et dont deux étaient dans la prison même. Contre tant de puissance, l'Eglise paraissait bien faible ; mais voici quelle était sa force : « L'assemblée faisait d'instantes prières à Dieu pour lui. » En réponse à ces intercessions, le Seigneur manifesta aussi sa force à lui, par le moyen d'un ange qui survient, qui réveille Pierre, fait tomber les chaînes de ses mains, le fait passer à travers les portes qui s'ouvrent devant lui et le quitte, après l'avoir délivré peu d'heures avant celle qu'Hérode avait fixée pour le supplice de l'apôtre (Actes XII). Que sont les soldats, les portes de fer et toute la puissance humaine devant la puissance d'un seul de ces messagers de Dieu ? Absolument rien.

Eh ! bien, rappelons-nous que, comme nous l'avons déjà vu, « les anges sont des esprits qui exercent un ministère, envoyés pour servir en faveur des héritiers du salut. »

Si l'histoire des enfants de Dieu était, comme celle d'Elisée, écrite sous l'inspiration de l'Esprit saint qui sonde et connaît toutes choses ; ou si leurs yeux, comme ceux du serviteur du prophète, avaient été ouverts pour voir, ils seraient, nous n'en doutons pas, convaincus que, dans bien des circonstances, leur Père céleste s'est aussi servi du ministère des anges pour les délivrer de quelque danger imminent ou pour conserver leur vie. Et qu'est-il besoin de voir, quand, ainsi que Elisée, on croit Dieu ? Pour être convaincus de ce fait, ne nous suffit-il pas de croire le passage que nous venons de rappeler ? Il nous apprend que, si nous sommes, par la foi, des héritiers du salut ou des sauvés, nous avons les anges de Dieu pour serviteurs, pour gardes du corps. N'est-ce pas là un glorieux privilège et ne désireriez-vous pas, chers jeunes lecteurs, y avoir part ? Eh ! bien, il peut aussi être le vôtre, — il appartient à tous les enfants de Dieu, et nous sommes enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Que le Seigneur vous donne de comprendre et de croire cette vérité salutaire.

Maintenant, revenons à notre sujet et disons brièvement quel fut, pour Elisée et pour ses ennemis, le résultat de cette intervention des armées du ciel.

Accompagnés de cette escorte, Elisée et son serviteur s'approchent en toute assurance des troupes syriennes, auxquelles le Prophète dit que l'homme qu'ils cherchaient n'était plus dans la ville ; mais que, s'ils voulaient le suivre, il le leur ferait voir. Il avait prié le Seigneur de frapper ces gens d'éblouissement, et dans l'état d'aveuglement où ils étaient, le Prophète les conduisit jusqu'au milieu de la ville de Samarie.

Ici, ils furent bientôt environnés par les troupes de Joram, et Elisée, ayant encore prié Dieu de leur dessiller les yeux, les soldats syriens, comme réveillés d'un songe, se virent tous prisonniers. Le roi d'Israël voulait les tuer; mais le Prophète ne le permit pas, il dit au roi de leur faire donner à boire et à manger et de les renvoyer en paix chez eux. Et c'est ce qui eut lieu. Ainsi Elisée se montre, d'avance, imitateur du Seigneur Jésus, qui ne voulut jamais user de sa puissance pour exercer même un juste jugement sur ses ennemis et qui toujours surmonta le mal par le bien. De même Elisée ne veut, ni briser le roseau froissé, ni éteindre le lumignon fumant. C'est par des actes de bonté et de bienveillance qu'il répond à la haine de ses ennemis qui en voulaient à sa vie. Ainsi les voies du Seigneur en puissance et en grâce sont comme esquissées à l'avance dans les voies de ce prophète honoré de Dieu.

De même, chers enfants, cherchez à connaître l'amour du Seigneur pour vous, afin que vous aussi, à l'exemple d'Elisée, et surtout de Jésus, vous soyez rendus capables d'aimer vos ennemis, de faire du bien à ceux qui vous haïssent, de ne jamais rendre le mal pour le mal, mais de surmonter le mal par le bien.

QUESTIONS SUR « LES ANGES SONT LA SAUVEGARDE D'ÉLISÉE. »

1. Dans quel livre des Écritures trouve-t-on comme une allusion à ce que nous avons dit d'Elisée dans notre numéro précédent?
2. Que fait le roi de Syrie quand il apprend où est le prophète?

3. Qui s'aperçoit le premier que la ville est entourée de troupes nombreuses ?
4. Que dit-il à Elisée et que lui répond celui-ci ?
5. Puis à qui s'adresse le prophète et que lui demande-t-il ?
6. Comment cette prière fut-elle exaucée ?
7. Que vit le serviteur ?
8. Qu'étaient ces chevaux et ces chariots ?
9. Pourquoi Elisée ne sentait-il pas le besoin de les voir ?
10. De quoi était-il convaincu ?
11. Que désire-t-il seulement ?
12. Qu'est-ce que cette scène nous rappelle ?
13. Avec quels passages des Ecritures, cette scène est-elle en rapport ?
14. Quels passages ce fait rappelle-t-il ?
15. Que veut dire le mot *ange* ?
16. Qu'est-il arrivé à plusieurs d'entre eux ?
17. Qu'est-ce que l'Ange de l'Eternel ou de la face ?
18. Que sont les saints anges ?
19. Devons-nous les adorer ?
20. Comment s'exerce leur service ?
21. Citez quelques exemples de la première manière dont ce service est exercé.
22. Quelques exemples de leur service pour délivrer les fidèles.
23. Ce service envers les saints a-t-il cessé ?
24. Les voyons-nous quand ils l'exercent ?
25. A défaut de vue qu'est-ce qui nous suffit à ce sujet ?
26. De qui les anges sont-ils les serviteurs et les gardes du corps ?
27. Que fit ensuite Elisée avec son serviteur ?
28. Que demanda-t-il à Dieu ?
29. Où conduisit-il les troupes syriennes ?
30. Alors que demanda encore à Dieu le Prophète ?
31. Que virent les Syriens ?
32. Comment Elisée les traita-t-il ?
33. De qui se montrait-il ainsi l'imitateur ?
34. Que devez-vous rechercher aussi, et pourquoi ?



La source merveilleuse.

« Heureux l'homme qui prend plaisir à la loi de l'Éternel, tout ce qu'il fera prospérera » (Ps. I, 3).

Un brillant soleil d'avril inondait de ses rayons la plaine verdoyante où marchait gaiement un jeune homme à l'air ferme et résolu. Il avançait d'un pas rapide sans se retourner ; sa main cueillait les fleurs écloses sous ses pas, et ses yeux contemplaient la riante perspective qui s'étendait autour de lui. Soudain il ralentit sa course, puis s'arrêta embarrassé. Il était arrivé à un carrefour. Plusieurs chemins s'ouvraient de différents côtés, et le jeune homme se demandait avec inquiétude lequel il devait prendre. Aucun indice ne pouvait le tirer d'embarras, car toutes ces routes paraissaient également sûres, également bonnes, et il cherchait des yeux quelqu'un à qui il pût demander un avis. Découragé, il s'assit au bord de la route pour réfléchir à ce qu'il devait faire. Des pas, qu'il entendit à quelque distance, le firent relever la tête. Il vit s'approcher un homme d'un aspect sérieux et bienveillant ; cet homme lui demanda :

— Que faites-vous de rester ainsi stationnaire ? Levez-vous, ajouta-t-il, et marchez, ce n'est pas ici le lieu du repos » (Mich. II, 10).

— Je le veux bien, répondit le jeune homme, mais je ne sais pas quel chemin prendre, pouvez-vous me l'indiquer ?

— Où allez-vous ? demanda l'étranger ?

— Je vais, dit le jeune homme, à un endroit appelé Bonheur, et je tiens tellement à y arriver, que je suis

fort désireux de suivre la bonne route ; je serais désolé de me tromper.

— Il est pourtant bien facile de vous reconnaître, s'écria l'étranger, il suffit de jeter un regard sur chacun des chemins ; le rayonnement que projette Bonheur est si remarquable que vous ne pouvez manquer de distinguer à l'horizon cette ville glorieuse.

— Mais j'ai déjà regardé, répondit avec tristesse le jeune voyageur, et je ne vois rien du tout.

— Ce qu'il vous manque alors, ajouta l'inconnu, c'est d'avoir « l'œil net. » Voyez cette source à peu de distance, allez-y laver vos yeux, et bientôt cesseront vos hésitations et vos doutes. Il est écrit : « Elle fait que les yeux voient » (Ps. XIX, 8).

En prononçant ces dernières paroles, l'étranger disparut, et le jeune homme le chercha vainement tout autour de lui. Il se résolut à suivre son conseil, et s'approcha de la source merveilleuse. A plusieurs reprises il y rafraîchit son front brûlant, et bientôt ses efforts furent récompensés. Au bout d'un des chemins il aperçut une lueur. Bien faible, il est vrai, aussi hésitait-il encore à avancer dans cette direction, et de nouveau il eut recours à la source. Alors il s'élança joyeusement en avant sans aucune défiance, la cité venait de lui apparaître et sa gloire semblait se refléter sur l'heureuse figure du jeune pèlerin dont les pas rapides se hâtaient vers elle. Bénie soit, s'écriait-il, la source bienfaisante qui a ouvert mes yeux à la lumière ! « Celui qui prend garde à la parole trouvera le bien » (Prov. XVI, 20).

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
André et Louis	14
Quant aurai-je des ailes?	24
Dieu est partout.	33
Soyez bons avec vos sœurs	33
Venez à moi	36
La petite fille et la pluie	39
Le petit morceau de ciel bleu.	41
Une saine résolution.	43
Le petit valet de chambre.	44
Quelle en sera la fin?	45
L'ivrogne ramené par la prière d'un enfant	46
La prison.	47
« S'il vous plaît, Monsieur, » ou le petit missionnaire	59
Contentement	59
Le cruel garçon	60
Les charbons de feu	62, 88
Réponse remarquable à la prière.	69
Ils sont frères	71
L'allouette	72
Dernières paroles d'un ouvrier de chemin de fer	72
La puissance de la prière	83
Le vieux fossé gelé	84
La prière.	99
Peut-on acheter une maison avec un panier de fraises?	104
Soyez occupés	108
Les deux frères	151, 187
Confiance en Dieu	168
L'amour d'un père	177
Un baiser pour un coup de poing.	178
Le jeune comte bienfaisant	180, 209, 221, 249, 265

	pages.
La foi	185
Le prêtre et le laitier irlandais	190
Dureté des Chinois envers les enfants	191
La chute du Rhin	195
L'araignée et la mouche	205
Ne rendez pas le mal pour le mal	215
« J'aime Jésus, aussi je ne pourrais pas pécher contre la probité »	217
Le piège	228
La dernière pièce d'argent	256
La petite Jejana	262, 269
La source merveilleuse.	285

ÉTUDES BIBLIQUES.

Ramoth de Galaad	3
Le feu descendant du ciel	25
Le chariot de feu et les chevaux de feu.	49
Le pot d'huile	75
« Ma tête ! ma tête ! »	109
La petite fille d'Israël	125
« Va, et te lave, et tu seras net »	145
Naaman devenu un autre homme	169
Le prophète représentant	196
Les fils des prophètes	251
Elisée est la sauvegarde d'Israël	242
Les anges sont la sauvegarde d'Elisée	273

POÉSIES.

A une jeune sœur en Christ	48
Cantiques et quatrains.	59, 208, 227
La vie de Moïse.	97
Chante, petit oiseau	144
Le bon Berger	192
A l'occasion du départ d'un ami	241

